



RÉPUBLIQUE
DE L'ÉQUATEUR

ÉDITION SPÉCIALE

SALUTATIONS DES ÉPHÉMÉRIDES:
Autorités et descendants
de héros

LE BICENTENAIRE:
Planification et ordre du jour

GÉOPOLITIQUE dans le
campagne de 1822

PARTIE DE LA GUERRE des
Sucre général

LES AFFECTIONS du Libérateur
Bolivar à Sucre

DISCOURS pour la livraison du
terre du volcan Pichincha

LES FORCES
qui ont combattu à Pichincha

UNIFORMES et **BIOGRAPHIES** des
PATRIOTES

HÉROÏNES de la liberté

MARÉCHAL AYMERICH: Le dernier
président de l'audience royale de
Quito

POÈME et **CHANSON**
en hommage à Sucre

Bicentenaire Bataille de Pichincha 1822 - 2022

**INTERAMÉRICAIN
REVUE
ASOCID-ÉQUATEUR**

Le premier magazine numérique de la sécurité et de la défense
hémisphériques
QUATRIÈME ÉDITION SPÉCIALE
MAI 2022

Aymerich de Sucre



ASOCID-ECUADOR

“GRAD. LEOPOLDO AURELIO MANTILLA ANTE”



ASOCID-ECUADOR

“GRAD. LEOPOLDO AURELIO MANTILLA ANTE”



MAGAZINE
«INTERAMÉRICAIN»
ÉDITION SPÉCIALE

24 MAI 2022

MAGAZINE «INT



ASOCID-1

“GRAD. LEOPOLDO AU

QUATRIÈME ÉDIT

TERAMÉRICAIN»



ECUADOR

RELIO MANTILLA ANTE”

TION SPÉCIALE

HAUT DE LA



BICEN

1822

À LIBERTÉ

MAI 24

BATAILLE DE PICHINCHA

TENNAIRE

-2022

CRÉDITOS

REVISTA

« INTERAMERICANOS »

QUATRIÈME PUBLICATION

ASOCID-ÉQUATEUR

MAI - 2022

PRÉSIDENT EXÉCUTIF D'ASOCID-ECUADOR ET DIRECTEUR DE PROJET

Grab. (S. P.) Miguel Oswaldo Moreno Valverde

COLLABORATEURS

Grae. (S.P.) Paco Moncayo Gallegos

Crn. E.M.C. Cristóbal Espinosa Yépez

Tern. (S.P.) Edison Macías Núñez

Cpvn. (S.P.) Byron Sanmiguel Marin

Grad. (+) Leopoldo Mantilla Ante

Crn. (S.P.) Ivan León Fonseca

Msc. Eduardo Espinosa Mora

Dr. César Augusto Alarcón Costa

Ec. Fabiola Cuvi Ortiz

Chancelier Amilcar Tapia Tamayo

Crn. (S.P.) Jorge Ortiz Cifuentes

Grad. (S.P.) Patricio Lloret Orellana

Crn. (S.P.) Jaime Anda Sevilla

CONCEPTION, MISE EN PAGE ET DIFUSIÓN ELECTRÓNICA

Osmov

www.asocid-ecuador.com.ec

iadc.ecuador@gmail.com

+593 99 866 0726

Quito – ECUADOR



NOTE : Le contenu des articles de cette revue de l'association des anciens conseillers et diplômés du Collège interaméricain de défense, Chapitre-Équateur, est de la seule responsabilité de ses auteurs.

CONTENU

24-MAI-2022

PREMIÈRE PARTIE

Épigraphe.....	11
Salutation.....	13
Éditorial.....	27

DEUXIÈME PARTIE

Commémoration du bicentenaire	28
Géopolitique dans la campagne de 1822	28
La partie guerre de la bataille de Pichincha	42
L'affection de Bolivar pour Sucre	45

TROISIÈME

Allocution de M. Grad. Leopoldo Mantilla	48
Les forces qui ont combattu à Pichincha	50
Uniformes patriotiques	54
Biographies de patriotes	60
Héroïnes de la liberté	70
Maréchal Melchior d'Aymerich	74
La bataille de Camino Real	78
La première bataille de Huachi	78
La bataille de Tapi	79
La deuxième bataille de Huachi	81
La bataille de Pichincha	83
Géopolitique dans la campagne de 1822 (suite)	89
La bataille d'Ibarra	99
Les restes de Sucre	102

QUARTIER

Divers.....	104
Feu vert: voici comment vont les chiffres	105
Poème et chanson à Sucre	106
Conseil d'anniversaire interaméricain. Anniversaire 80	107
Inter-American Collège of Defense Nro Anniversaire 60	108

CINQUIÈME PARTIE

Reconnaisances obtenues.....	109
Médias sociaux.....	113



INTERAMERICANOS ASOCID -ECUADOR-



LA REVISTA INFORMATIVA SOBRE SEGURIDAD Y DEFENSA HEMISFÉRICA



ÉPIGRAPHE



Miguel Oswaldo Moreno Valverde
Président-fondateur exécutif
ASOCID-ÉQUATEUR

BICENTENAIRE DE LA BATAILLE DE PICHINCHA, est la référence de la quatrième édition spéciale du magazine Interaméricain, comme un hommage sincère aux 200 ans de l'indépendance de Quito. En général, ce magazine de portée hémisphérique commence par une [vidéo d'entreprise](#) et est organisé en cinq parties avec le contenu suivant:

La partie formelle de cette édition commence par le [salut](#) offert en cette grande date par M. Guillermo Lasso Mendoza, président de la République de l'Équateur et des principales autorités militaires en service actif et passif, ainsi que le salut affectueux des descendants des héros, pour ensuite ouvrir [l'éditorial](#) de la revue qui renforce les vertus militaires des patriotes qui, sous le commandement de Sucre, se sont levés avec la victoire.

La deuxième partie traite [de la commémoration du bicentenaire](#) et explique comment la planification et l'organisation de l'ordre du jour ont été réalisées l'année du bicentenaire; on se souvient d'une [partie de guerre](#), para enfin, mettre en évidence [les affections de Bolivar à Sucre](#), où il est démontré une fois de plus que, la noblesse et la loyauté inconditionnelle du Libérateur envers son meilleur général sont restées intactes, même après la mort de son fidèle ami.

La troisième partie comprend les [discours émouvants de notre employeur, M. Grad. Leopoldo Mantilla Ante](#) et l'Ambassadeur de la République argentine, lorsqu'un échantillon de la terre de Pichincha a été remis à une délégation de grenadiers à cheval « Général San Martín » lors de leur visite dans notre

pays. [Les forces qui ont combattu à Pichincha](#) présentent un résumé organique de l'Ordre de Bataille que l'histoire a laissé dans les livres pour se souvenir au fil du temps. [Les uniformes patriotiques](#), est un sujet de recherche soigné qui met à jour les couleurs vives des vêtements des courageux bataillons sud-américains qui ont participé à la guerre. Nous ne pouvons pas manquer [les biographies des patriotes](#), qui en bref nous rappellent les données les plus pertinentes de leurs personnalités. Dans la vie politique des nations, il y a toujours eu la présence exceptionnelle du genre féminin et dans les [héros de la liberté, quatre dames exemplaires](#) de l'histoire équatorienne sont rappelées: Manuela de Santa Cruz y Espejo, Manuela Cañizares, Manuelita Saénz et Mariana Carcelén Guevara « La Marquesa de Solanda ». Ensuite, on se souvient du maréchal espagnol [Melchor de Aymerich, en tant que dernier président de l'audience royale de Quito](#). Un fait historique anecdotique est le récit des batailles antérieures à celle des Pichincha telles que: [Camino Real, Huachi et Tapi](#), pour donner une continuité au thème central de cette édition avec les riches recherches menées sur la [géopolitique appliquée à la bataille de Pichincha](#). On se souvient également [de la bataille d'Ibarra](#) comme le sceau définitif du succès des patriotes. Enfin, dans une courte narration, l'odyssée des [restes de Sucre](#) est racontée.

La quatrième partie, dans divers, met à jour le [semphore épidémiologique](#) et se réfère aux statistiques mondiales, régionales et locales de l'effet que la pandémie de coronavirus a déclenché avec un nombre cruel et élevé de victimes à travers le monde. Pour accéder aux données en direct mises à jour, les lecteurs pourront ouvrir simultanément l'application appelée [cvidvisualizer.com](#). Un [poème et canción](#), se réfère au général Sucre sous la forme de rimes et de vers pour se souvenir des grands exploits de ce citoyen américain imbattable.

Il y a 80 et 60 ans, la [Junte et l'Inter-American Defense Collège](#) ont été créés respectivement, et les autorités de l'ASOCID-ECUADOR présentent le salut respectueux à ces deux magnifiques institutions qui veillent sur la sécurité et la paix américaine.

La cinquième et dernière partie de cette publication extraordinaire, présente [les reconnaissances obtenues](#), par notre association et [dans les réseaux](#), les liens que nous avons pour l'accès facile de nos lecteurs à nos informations d'entreprise sont rappelés.

Nous espérons que vous apprécierez cette édition spéciale en hommage au bicentenaire de la bataille de Pichincha et nous aspirons à répondre aux attentes de nos lecteurs.





SALUTATIONS

« Nous avons tous le devoir de célébrer le bicentenaire, avec cela nous reconnaissons non seulement la pertinence historique de la bataille de Pichincha, mais nous contribuons également ensemble en tant que pays à une mémoire qui nous remplit de fierté, nous les Équatoriens.

Actuellement, l'Équateur jouit de toutes les libertés, dans tous les secteurs et à tous les niveaux, nous devons donc célébrer le bicentenaire avec la pleine conviction que cette bataille a incarné et renforcé le rêve d'avoir un pays libre tel que nous en jouissons aujourd'hui... "



GUILLERMO LASSO MENDOZA
Président constitutionnel de l'Équateur
Commandant en chef des forces armées



Guillermo Lasso Mendoza
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR

Je salue chaleureusement tous ceux qui composent le magazine « Interaméricain », pour cette édition spéciale à l'occasion du bicentenaire de la bataille de Pichincha, une célébration qui remplit tous les Équatoriens de fierté et de patriotisme.

Ce lointain 24 mai 1822, nos forces libertaires ont tracé la route de ce qui serait – deux siècles plus tard – le pays que nous avons aujourd'hui.

Cet exploit des héros de Pichincha, commandés par le jeune maréchal Antonio José de Sucre, a été le début d'un rêve de liberté, qui s'est finalement reflété dans toutes les libertés dont nous jouissons aujourd'hui.

La bravoure de ces soldats aujourd'hui, nous la voyons tous les jours face au peuple combattant, déterminé à atteindre la prospérité, le développement et le bien-être auxquels nous aspirons tous pour notre pays.

Cela me remplit de satisfaction que le bicentenaire de la victoire Pichincha soit accompli, précisément, lorsque l'Équateur est dirigé par un gouvernement qui valorise, aime et défend les libertés à tous les niveaux.

Avec le même courage et la même détermination que ces héros, nous menons aujourd'hui tous une bataille contre la pauvreté, le chômage, les inégalités sociales.

Et pour ce faire, le Gouvernement de la Réunion a pour armes des idées, des propositions, une planification, une éthique, une transparence.

Les héros de notre époque sont le paysan, le pêcheur, la mère, l'employé de bureau ou le simple entrepreneur, qui luttent sans relâche pour que leurs familles aient des jours meilleurs.

L'armée d'aujourd'hui, c'est près de 18 millions de compatriotes, qui se battent quotidiennement pour réduire – ou éliminer – les plus grands besoins des Équatoriens.

Mon respect pour la mémoire de ceux qui ont donné leur vie pour la liberté, et mon hommage à toutes nos forces armées, héritiers du courage de ces patriotes.

Dans le cadre de la célébration du bicentenaire, il convient de souligner le travail professionnel et solidaire dont ont fait preuve nos Forces armées au cours de ces deux années de pandémie. Le pays n'oubliera jamais sa contribution en ces jours difficiles.

Vous avez été là dès le premier instant et en première ligne, tout comme vous l'avez fait pour soutenir les personnes touchées par l'hiver ou pour contrôler la sécurité des citoyens. Aujourd'hui, nos forces armées sont des piliers du développement national.

Ma profonde admiration et gratitude pour les héros de Pichincha et pour tous les héros de notre époque. Bien qu'ils soient séparés par deux siècles, leur rêve est le même : avoir un pays libre et prospère pour les générations futures.

Que Dieu bénisse l'égaliseur !

Guillermo Lasso M.



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE NATIONALE



Luis Hernández Peñaherrera
Brigadier-général (S.P.)
MINISTRE DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les dates si importantes pour un pays, comme l'est la célébration de son Bicentenaire de l'indépendance, motivent plus d'une réflexion qui permet de se souvenir de son passé, d'analyser le présent et de rêver de l'avenir.

Ce sont 200 ans au cours desquels l'Équateur a décidé de marcher dans l'histoire, indépendant et libre de la colonisation de l'Espagne, pour y parvenir avec ses enfants de cette époque et avec l'effusion de son sang, se battre pour finalement remporter la victoire de la liberté à Pichincha le 24 mai 1822. "

Général Luis Hernandez P.



Grae. (S.P.) José Gallardo Román
Ex Ministro de Defensa Nacional
Socio Honorario ASOCID-ECUADOR

“ Pour célébrer le 24 mai le bicentenaire de la glorieuse bataille de Pichincha, un grand événement qui a scellé l'indépendance de la patrie équatorienne, je suis autorisé à rendre mon fervent hommage d'admiration et de gratitude au maréchal Antonio José de Sucre et aux troupes patriotiques qui, avec un héroïsme inégalé, ont vaincu la courageuse armée royaliste.

Je rends un hommage particulier au lieutenant Abdón Calderón, l'enfant héros, qui, pourtant, ayant reçu quatre blessures qui ont causé sa mort, a refusé de se retirer du combat. ”

Général José Gallardo R.



Grae. (S.P.) Paco Moncayo Gallegos
Ancien chef du commandement interarmées des forces armées.

Membre honoraire ASOCID-ECUADOR

ASOCID-ECUADOR, toujours enthousiaste, actif et engagé dans l'accomplissement de ses objectifs et de ses missions, a décidé de se joindre aux célébrations du bicentenaire de la bataille de Pichincha contribuant ainsi à renforcer la mémoire historique des Équatoriens et à exalter les sublimes valeurs de liberté, de souveraineté et de démocratie. Nous nous félicitons de cette initiative visant à revigorer l'identité et le sentiment d'appartenance du peuple équatorien.

Il existe trois catégories existentielles de l'espèce humaine : le temps, l'espace et l'association. Son état actuel est le résultat de milliers d'années de développement génétique et culturel, dans un processus social de relation dialectique avec l'environnement naturel. Diverses formes de cette interaction expliquent leur riche diversité. L'organisation sociale interagit avec l'environnement naturel et génère, de cette manière, les différents paysages géographiques et sociaux. Avec une expression juste, le géographe Français, Vidal de la Blanche (1845-1918) assurait que : *« Le territoire devient comme une médaille estampillée dans laquelle l'effigie d'un peuple est sculptée ».*

Pour cette raison même, les peuples constitués en tant que nation ont besoin de connaître leur passé.

Le brillant universitaire Hernán Rodríguez Castelo a déclaré :

« Une nation profonde ne reste pas dans l'épiderme. L'épiderme des peuples est leur présent. Les profondeurs sont en dessous... La racine est profondément dans l'arbre. Il n'est pas en vue et, par conséquent, pour un regard superficiel, il importe moins. Mais, séparez la racine de l'arbre et celui-ci, aussi fort et puissant qu'il puisse paraître, meurt. Dans le cas des peuples et des nations, leurs racines sont dans le passé... La façon dont l'intelligence d'un peuple atteint ses racines et prend la sève et la fait circuler à travers son organisme est la tâche historique.

Pour que cette sagesse circule et renforce le corps social, au-delà de la recherche – toujours si importante – et même pour qu'elle ne devienne pas un effort stérile, il faut des actions institutionnelles qui contribuent à la récupération de la mémoire collective, car sans elle, comme cela arrive avec les gens, un peuple ou une institution qui ne sait pas d'où elle vient, ce qu'il fait ici et maintenant, ce dont il peut être fier ou avoir honte, qu'il peut reconnaître comme proche et identifier, erre dans l'incertitude, rechute d'échec en échec, sans nord ni espoir. Des résultats évidents pour ceux qui ont cessé de cultiver leur mémoire ou l'ont négligée.

Les célébrations civiques renforcent précisément la mémoire collective, l'identité et le sentiment d'appartenance d'un peuple. Pour ces raisons, tous les peuples d'Amérique ont célébré avec beaucoup d'enthousiasme le bicentenaire de leurs épopées indépendantes respectives. A ces célébrations s'ajoute en Equateur l'ASOCID avec la publication de son important magazine 'Interamericanos'.

Général Paco Moncayo G.



Grad. (S.P.) Oswaldo Jarrin Román
ANCIEN MINISTRE DE LA DÉFENSE NATIONALE
Membre honoraire ASOCID-ECUADOR

Sur les pentes du volcan Pichincha, à 4000 mètres d'altitude, avec l'action bizarre de braves soldats équatoriens, Vénézuéliens, Colombiens, Argentins, Chiliens et Péruviens a eu lieu le 24 mai 1822, la bataille de Pichincha, épopée de la liberté qui ces jours-ci est accomplie avec une grande dignité et patriotisme le Bicentenaire de l'une des pages les plus brillantes de l'histoire militaire des peuples américains.

La première bataille des forces combinées de l'Amérique, sous l'épée du célèbre maréchal Sucre, avec laquelle l'indépendance de l'Équateur a été scellée.

À Quito, comme dans les deux hémisphères terrestres, la vision géopolitique, la pensée de l'idée libertaire et la stratégie militaire des deux grands hommes d'État et libérateurs de l'Amérique ont convergé de manière harmonieuse et synchrone : le Vénézuélien Simón Bolívar et l'Argentin José de San Martín.

Le Plan Continental élaboré par le Général San Martín a conçu dans sa stratégie de lignes extérieures que les lignes d'opérations suivent un axe de plus de 11 000 kilomètres, du bassin de Plata, pour traverser les Andes à Santiago et en coordination avec le Général O'Higgins réaliser à travers la bataille de Maipú l'indépendance du Chili, de continuer vers le nord dans les luttes pour l'indépendance des pays d'Amérique du Sud.

L'axe de la campagne libératrice du nord menée par le libérateur Simón Bolívar du triomphe de Carabobo et Boyacá dans une manœuvre stratégique claire a étendu la projection du pouvoir patriotique vers le sud. Ainsi, le général Mires arrive à Guayaquil avec 700 hommes, rejoint la division protectrice de Quito, formée par Luis Urdaneta et León de Febres Cordero, dans la réunion appelée Fragua de Vulcano.

Après avoir pénétré le continent avec l'impulsion de plusieurs combats, la victoire est obtenue dans Camino Real. Les Andes sont traversées et les forces sont intégrées à la division du général Santa Cruz arrivée du Pérou, envoyée par le général San Martín.

Les deux divisions sous le commandement du distingué général Sucre avancèrent vers le nord. Les avant-gardes patriotiques et royalistes affrontées à Riobamba se battent féroce et c'est alors que la cavalerie du lieutenant-colonel Lavalle, après avoir vaincu les royalistes, se dirige vers Quito pour atteindre la scène de Pichincha.

Le général Sucre avec une grande maîtrise et un grand leadership, par une infiltration atteint un positionnement stratégique, entoure et défait les troupes royalistes commandées par le général Aymerich, obtenant l'indépendance de notre pays.

Parallèlement à la gloire de Sucre ont brillé pour leur héroïsme et leur bravoure, les commandants colombiens Córdova, Mires, Lavalle, Félix de Olazabal, Villa et le lieutenant équatorien Abdón Calderón, vétéran de cinq luttes pour la liberté malgré sa jeunesse et que le général Sucre a dit. « *J'apprécie particulièrement la conduite du lieutenant Calderón qui, ayant reçu quatre blessures successives, n'a pas voulu se retirer du combat. Il mourra probablement, mais le gouvernement de la République saura comment récompenser sa famille pour les services d'un officier héroïque.* »

Mais de la synergie de la campagne convergente du Plan continental avec l'indépendance de Simon Bolívar, en plus de la liberté du Venezuela, de la Colombie, de l'Équateur, du Pérou et de la Bolivie, j'ai réalisé l'intégration des républiques naissantes en gardant à l'esprit la paix et la coopération comme seule ressource de développement et de progrès des peuples.

Ces idéaux se sont cristallisés dans la formation de la Confédération des Andes, le Congrès amphictyonique du Panama de 1826, dans la création de l'Union panaméricaine de 1889, la création de l'Union panaméricaine qui a été élargie comme le système régional américain pour finalement concrétiser dans la Conférence de Bogotá de 1948, l'Organisation des États américains -OEA-.

L'intégration de la liberté et de l'héritage des campagnes libertaires continue d'être une source d'inspiration permanente pour forger le bien-être avec la justice et l'équité sociale qui assurent la stabilité politique des peuples qui se sont battus pour un horizon de l'avenir avec l'identité nationale.

Ils ont transmis la première leçon de souveraineté des nouvelles républiques, certifiant l'exercice d'une autorité suprême qui authentifie l'intégrité territoriale des républiques naissantes. Assurer à la fois la protection de la population et des ressources, comme patrimoine des collectivités nationales.

La leçon donnée sur la géopolitique régionale telle qu'attestée par les campagnes de libération ne parlait pas de rivalités entre pays, mais d'une planification de l'intégration qui, pour l'époque actuelle, est déterminée dans la gouvernance de la sécurité coopérative régionale; préserver l'identité nationale des pays afin de parvenir à une prospérité solide et stable en tant qu'expression maximale des avantages de la démocratie et de la sécurité coopérative régionale.

Cet anniversaire de l'indépendance devrait être célébré comme le bicentenaire de la liberté et de l'intégration régionale, un exemple de la dignité des peuples des Amériques.

Général Oswaldo Jarrin R.



COLLÈGE INTERAMÉRICAIN DE
DÉFENSE
FORT LESLEY J. McNAIR
WASHINGTON, DC 20319-5066



MG James E. Taylor

**Armée américaine États-Unis, Directeur
de l'Inter-American Collège de la Défense
Membre honoraire ASOCID-ECUADOR**

La bataille de Pichincha a eu lieu le 24 mai 1822 et sous le commandement du maréchal Antonio José de Sucre, a culminé l'effort d'indépendance de l'Audiencia de Quito, qui a commencé en 1809 et s'est terminé en 1822. Cette bataille, qui a eu lieu sur les pentes du grand volcan Pichincha, a mis fin à la domination espagnole dans l'Équateur actuel et a ouvert la voie à la vie républicaine. La libération de Quito a également ouvert les portes à l'indépendance ultérieure d'autres territoires d'Amérique du Sud.

Aujourd'hui, après 200 ans, au cours desquels la liberté a été consolidée sur ces terres, il est important de

reconnaître la véritable dimension de cet exploit héroïque, qui appelle les Équatoriens à maintenir cet esprit de lutte et de dépassement, et surtout, à engager leur travail quotidien à la sauvegarde et au renforcement de la démocratie et de leur territoire.

Cette date est d'une grande importance dans l'histoire équatorienne, dans laquelle il y a eu une démonstration claire de l'habileté de la domination militaire; En outre, avec la victoire de Pichincha, les bases ont été jetées pour que la région andine des Amériques puisse marcher sur les chemins de l'espoir, du développement et du bien-être de ses peuples.

A cette occasion, il est propice de saluer et de reconnaître l'ASOCID-ECUADOR « GRAD. LEOPOLDO AURELIO MANTILLA ANTE », pour sa précieuse contribution à la société équatorienne, dont le but est de promouvoir la recherche, l'enseignement et la meilleure et la plus grande connaissance des sciences militaires et policières, en envoyant à ses concitoyens des informations et des opinions documentées et contrastées sur les questions de sécurité et de défense; Considérant qu'en raison de sa nature sociale, académique et culturelle, son champ d'action est lié à d'autres pays de l'hémisphère et du monde, qui ont des liens éducatifs avec le Collège interaméricain de défense.



COMMANDEMENT CONJOINT DES FORCES ARMÉES



Grad. Fabián Fuel Revelo
Jefe del Comando Conjunto de las FF.AA.

Je suis très heureux de présenter un salut cordial et attentif à M. Le Général Oswaldo Moreno, Président de l'ASOCID-ECUADOR, et par son intermédiaire digne aux membres de cette association et à la rédaction du Magazine « Interamericanos », dans sa quatrième édition, publiée en commémoration du Bicentenaire de la Bataille de Pichincha.

Le 24 mai, également journée des forces armées de l'Équateur, notre pays commémore avec une joie profonde, avec plusieurs nations de solidarité de l'Amérique sœur, le jour épique qui lui a donné une liberté perpétuelle et la place d'honneur qu'il occupe si dignement dans la société des peuples souverains.

L'indépendance de ce continent, la création de notre république et de plusieurs autres États ouverts à l'expansion d'une humanité nouvelle et libre, ont été des événements d'influence singulière dans le développement des destins ethniques, politiques et économiques du monde.

Il est très honoré que le magazine « Interamericanos » ait consacré sa quatrième édition à commémorer le 200e anniversaire de l'exploit libertaire développé sur les pentes du volcan Pichincha, en 1822. Avec ses antécédents, ses héros et ses conséquences historiques, la bataille de Pichincha constitue l'un des grands événements dont l'Équateur se souvient avec une fierté particulière et pieuse, maintenant, en son honneur, la flamme perpétuelle allumée sur l'autel de nos gloires.

En cette occasion mémorable, je félicite une initiative aussi importante du Conseil d'administration de l'association que vous présidez et j'espère que cette organisation académique continuera à atteindre les objectifs conçus par ses fondateurs, en faveur de ses conseils académiques aux institutions de l'État et à l'administration institutionnelle militaire, dans le domaine de la sécurité et de la défense.

Je prédis une longue vie institutionnelle et des succès importants dans les tâches promues par son organe directeur et le personnel des conseillers et des diplômés du Collège interaméricain de défense, Chapitre Ecuador, réitérant mes justes félicitations pour les grandes réalisations accomplies.



Grab. Luis Burbano Rivera
COMMANDANT GÉNÉRAL DE L'ARMÉE

Même lorsque la mémoire historique des Équatoriens maintient présentes les deux cents ans de l'indépendance de notre patrie, il est nécessaire de souligner les faits historiques d'un processus d'émancipation hispano-américaine, qui s'est caractérisé par le fait d'être le plus international qui ait été mené jusque-là.

C'est précisément cette nature cohésive qui commence avec la campagne libertaire de 1820, que l'armée équatorienne entend évoquer cette année, en commémorant le bicentenaire de la bataille de Pichincha, en parcourant des lieux épiques devenus des témoins impérissables de la force inébranlable des hommes et des femmes, qui, sous la direction et le génie de leurs stratèges, ont su surmonter les adversités d'un scénario difficile pour consolider l'aspirait à la liberté.

Dans ce contexte, l'armée équatorienne a organisé le « Défilé libertaire », un événement destiné à recréer la brillante conception stratégique qui a permis de diriger une force multinationale composée d'Équatoriens, de Colombiens, de Péruviens, de Boliviens, de Vénézuéliens, d'Argentins, de Néogranadinos, d'Anglais et d'Irlandais sur la base des principes de liberté, d'égalité et de fraternité.

Ce grand événement commence dans l'hémicycle de La Rotonda dans la ville de Guayaquil, une enclave géopolitique qui a rendu possible l'indépendance de Quito et l'indépendance ultérieure du Pérou. Dans le lieu on se souviendra de la proclamation du 9 octobre 1820 et de la formation de la Division protectrice de

Quito qui a conduit le chemin de l'émancipation.

La route continue vers Yaguachi Viejo et Camino Real dans les environs de Guaranda, des scénarios majestueux qui permettront de revivre les triomphes militaires qui ont consolidé l'indépendance de Guayaquil qui à l'époque a allumé le flambeau de la rébellion et de l'espoir sur tout le territoire de l'Audiencia de Quito. Dans ce lieu pour ne pas souligner la performance héroïque de la femme latino-américaine, qui dans l'ombre de Josefina Barba est devenue un élément crucial pour réussir sur le champ de bataille.

Simultanément, des événements auront lieu à Cuenca et à Cañar pour configurer la retraite stratégique qui a forcé Sucre à changer la voie d'avance et à débarquer ses troupes à Puerto Bolívar, pour marcher de là vers Cuenca; ville qui avait de nouveau été prise par les Espagnols.

L'itinéraire s'étend jusqu'à la ville de Riobamba afin de mettre en évidence l'adhésion volontaire des troupes péruviennes, alto-péruviennes (boliviennes) et argentines; événement crucial qui a contribué à la victoire de la bataille de Tapi et, à son tour, a forcé les forces royalistes à se retirer vers Quito, pour couvrir les points critiques de Tiopullo, Jalupana et La Viudita.

Cet acte symbolique se termine par des cavalcades prolongées qui partent de Riobamba et qui, après être passées par Ambato, Salcedo, Latacunga, prendront finalement la route de Limpiopungo à Sangolquí, El Cinto et La Cima de La Libertad, en reconnaissance des actes héroïques de la cavalerie millénaire, qui, échappant aux positions réalistes, a réussi à atteindre les pentes du volcan Pichincha, pour obtenir l'avantage tactique décisif qui permettrait la prise de la ville de Quito.

En tant qu'Armée d'un peuple né et fortifié dans la diversité, nous sommes convaincus que le souvenir de cet événement historique constitue une occasion inexorable, non seulement de réfléchir au génie, à l'audace et au courage de nos libérateurs; mais aussi, pour convoquer l'unité des nationaux et des étrangers, des civils et des militaires, des montagnards, des côtiers, des orientaux et des insulaires, des blancs, des métis, des Afros, des Indiens et des Montubio, des hommes d'affaires et des travailleurs, riches et pauvres, tous unis sur le chemin de l'identité et de l'intégration des peuples latino-américains.



Calm. Brúmel Vázquez Bermúdez
COMMANDANT GÉNÉRAL DE LA MARINE

Les grands événements de l'histoire des nations sont écrits dans le cadre d'une chaîne d'événements connexes, qui ont contribué de manière décisive au fait principal.

Dans ce contexte, les livres d'histoire décrivent en détail l'acte héroïque de la bataille de Pichincha, un événement qui, il y a 200 ans, a permis l'indépendance de Quito et l'annexion ultérieure des territoires qui composaient l'audience royale de Quito à la Colombie-Grande, d'où, une fois dissoute, la République de l'Équateur est née en mai 1830; cependant, On parle peu des événements navals importants qui ont contribué aux guerres d'indépendance hispano-américaines.

L'un de ces événements s'est produit en octobre 1820 avec la goélette « Alcance », le premier navire armé en guerre de notre indépendance, près de deux ans avant la bataille de Pichincha. À cette date, au nord, les territoires de la vice-royauté de Nouvelle-Grenade, sous la direction de Simón Bolívar, avaient obtenu leur indépendance lors de la bataille de Boyacá le 7 août 1819 et au sud, José de San Martín, avec son armée débarquée sur les côtes péruviennes depuis septembre 1820, se préparait à obtenir son indépendance de la vice-royauté du Pérou.

La goélette « Alcance », un navire marchand armé en guerre par les révolutionnaires de Guayaquil, quelques jours après le triomphe du 9 octobre 1820, prit la mer sur ordre de José Joaquín de Olmedo et sous le commandement de José de Villamil. Il avait pour mission

de communiquer l'indépendance de Guayaquil à San Martín et Cochrane, chef de l'escouade libératrice du Pérou, dans le but de les intégrer dans le mouvement libertaire ; en fait, une partie de son message disait : « ... *ce conseil municipal patriotique, s'avance pour informer V.E. de cet événement glorieux, afin qu'il puisse intéresser ses opérations militaires, et pour une combinaison harmonieuse hâter le destin de l'Amérique* ». San Martín a félicité les habitants de Guayaquil et a embarqué sur la goélette « Alcance » deux officiers en son nom, arrivant à Guayaquil en novembre de la même année.

Ce fait, lorsqu'il est étudié isolément ne serait pas très représentatif, mais le considérant comme un maillon de la longue chaîne d'événements qui a conduit à la victoire de Pichincha, a une grande importance, car il a permis de consolider les liens de coopération entre les dirigeants indépendantistes de l'Amérique, a permis à des personnages importants subordonnés à San Martín tels que Juan Illingworth de se battre depuis la mer, commandant la corvette chilienne « Rosa de los Andes » avec une campagne réussie sur la côte pacifique colombienne libérant les villes côtières de la domination royaliste, ce qui a permis d'accélérer l'avance de l'armée patriote vers Quito et de la terre, dans le cadre de la grande armée colombienne participant avec Sucre aux batailles qui ont conduit à l'indépendance de Quito, le 24 mai 1822.

En raison des circonstances indiquées ci-dessus, je considère personnellement que la goélette « Alcance », armée en guerre et en accomplissement de sa première mission navale militaire, après l'indépendance de Guayaquil, est constituée dans le primordio et représente la naissance de la marine actuelle de l'Équateur.

Une fois la victoire consolidée, l'indépendant Guayaquil rejoint Colombia la Grande; John Illingworth a été nommé par le Libérateur commandant général du IV Département maritime et s'occupait de tout ce qui concernait la marine naissante de Guerra, en plus de faire des efforts dans la création de la première École Nautique le 9 octobre 1822, précesseur de notre École Supérieure Navale.

C'est une grande satisfaction en tant que commandant général de l'Armada del Ecuador, de saluer l'Association des conseillers et diplômés du Collège interaméricain de défense, section de l'Équateur et de féliciter tous ses collaborateurs pour l'initiative visant à générer et à diffuser la pensée militaire à travers cette prestigieuse publication, qui montre cette Association comme une organisation solide qui représente des normes élevées de valeurs et de vocation académique.



Bgrl. Geovanny Espinel Puga
COMMANDANT GÉNÉRAL DE L'ARMÉE DE
L'AIR ÉQUATORIENNE

L'un des développements les plus intéressants et les plus solennels dans le processus de la 1ère humanité est l'avènement d'un peuple à la liberté et à la loi.

Ainsi, il y a 200 ans, dans la capitale de l'audience royale de Quito, aujourd'hui la République de l'Équateur, le soleil débordait à son zénith en contemplant la liberté naissante d'un peuple guerrier qui, inspiré par l'indépendance et les idéologies révolutionnaires de l'époque, s'émancipait du joug espagnol.

Dans ce petit espace physique du monde, les dirigeants libertaires imprégnés d'un amour gigantesque pour leur pays, typique de ceux qui portent l'uniforme militaire, chantaient avec leur peuple et avec une émotion effusive l'hymne de la liberté.

Les échos d'hier, encapsulés dans une simple harmonie musicale, peuvent être entendus dans le présent, atteignant les endroits les plus reculés de notre république souveraine. Ainsi, aujourd'hui, à chaque intonation émise par la diversité des voix venant de millions d'âmes multiculturelles, multiethniques et multireligieuses et des pensées de ceux qui composent notre patrie, et transcendant les abîmes insurmontables de la mort, ils font revivre dans leur chanson les rythmes de Bolívar, Sucre, Calderón, Santa Cruz, Olazábal, Villa et tous ces 2900 soldats des bataillons Paya, Magdalena, Yaguachi, Trujillo et Piura; ainsi que les courageuses femmes Manuelita Sáez, Nicolasa Jurado, Inés Jiménez et Gertrudis Esparza, qui se sont fait exploser dans cet exploit libertaire.

C'est juste la joie profonde, avec laquelle tous les Équatoriens commémorent le jour épique qui lui a donné la liberté perpétuelle et la place d'honneur que notre pays occupe si dignement dans la société des peuples souverains.

Et c'est que l'indépendance de ce continent, et la création de cette république, ont été des événements d'influence singulière sur le développement des destins ethniques,

politiques et économiques du monde.

Rien n'a changé dans le cadre majestueux offert par la nature, à quelques pas du sol que nous foulons, au développement du drame historique. Et c'est une question de satisfaction profonde et fraternelle de considérer que les vertus anciennes sont également préservées indemnes dans l'âme des hommes.

Dans la ville de Quito, en 1809, la lueur émancipatrice est née qui, à son aube, a été baptisée du sang des martyrs de Quito. Ceci, comme un murmure irrésistible, s'est répandu dans toute l'Amérique latine déconstruisant le courage et le courage des Créoles et des rebelles, réalisant à la fin la liberté des peuples.

Par conséquent, parler de la bataille de Pichincha, c'est marquer l'avant et l'après de la soi-disant audience royale de Quito du Royaume d'Espagne, vers la république équatorienne, où l'armée de la Grande Colombie sous le commandement de Sucre et Andrés de Santa Cruz, a affronté l'armée royaliste de Melchor Aymerich.

Aujourd'hui, avec les noms de Bolívar et de San Martín, brille dans le ciel de l'histoire le nom exalté du vainqueur de Pichincha, du Grand Maréchal d'Ayacucho, dont le Libérateur a dit: « Sucre est un chevalier en tout; c'est le chef le mieux organisé de Colombie; est méthodique; capable des conceptions les plus élevées; il est le meilleur général de la République et le premier homme d'État » ; mais il faut aussi se rappeler qu'il n'était pas seul, pouvant se souvenir de l'Enfant Héros, dans la tombe duquel Bolívar a inscrit, avec son épée de feu; « Il est mort à Pichincha, mais il vit dans nos cœurs. »

La grande bataille de Pichincha marque non seulement le jour de l'indépendance de l'Équateur, mais a également ouvert les portes du rêve de Bolívar et de ses guerriers.

Maintenant, précisément, après deux siècles au cours desquels la liberté a été créée dans notre patrie, il est important que les citoyens revalorisent la véritable grande dimension de ces actes héroïques.

De l'armée de l'air équatorienne, nous appelons les peuples américains à maintenir cet esprit de lutte et de dépassement, tandis que de notre côté, nous nous engageons à promouvoir une défense régionale et coopérative pour lutter contre les menaces émergentes qui affligent nos sociétés.

L'armée de l'air équatorienne se joint à la célébration du bicentenaire de la bataille de Pichincha, qui a été fondamentale pour parvenir à l'indépendance de l'actuelle République de l'Équateur, réalisant sa transition vers un État libre et souverain.



CRÉDITS:
Msc. EDUARDO ESPINOSA MORA



SRA. VIVIANA FRÍAS



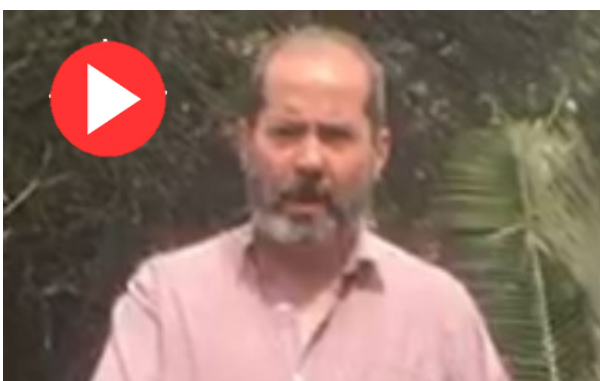
TENIENTE GENERAL EUSTOQUIO FRÍAS



SRA. DOLORES LAVALLE



GENERAL JUAN GALO LAVALLE



SR. LUIS DANIEL BORRERO



**GÉNÉRAL MANUEL ANTONIO
LÓPEZ BORRERO**
DERNIER PORTE-DRAPEAU DU
BATAILLON « PAYA »



SR. MARIO PASO
HISTORIADOR



SR. ESTEBAN OCAMPO
EX INTEGRANTE DE LA ESCOLA PRESIDENCIAL
GRANADEROS A CABALLO "SAN MARTÍN"



CRNL. FROILÁN MESÍAS MERINO
ARMÉE PÉRUVIENNE
DIRECTEUR DE LA COMMISSION HISTOIRE
DU PÉROU

Salut des descendants et les autorités étrangères



ÉDITORIAL



CPNV. (S.P.) Dr. Byron Sanmiguel Marín
Vice-président d'ASOCID-ECUADOR

Des siècles se sont écoulés depuis que la Patrie a déclaré son indépendance du royaume d'Espagne, l'héroïsme des courageux combattants qui y sont tombés sous le commandement du général Antonio José de Sucre, est glorieux et la gloire est immortelle.

L'association des anciens conseillers et diplômés du Collège interaméricain de défense, Chapitre-Équateur (ASOCID-ECUADOR), doit publier la Revue « Interamericanos » en hommage au bicentenaire de la bataille de Pichincha, pour laquelle, cette quatrième édition spéciale sera lancée lors d'une cérémonie protocolaire le 23 avril 2022. Son contenu général couvre des sujets sur: la stratégie, la géopolitique, une partie de la guerre et un semblant de protagonistes pour ne citer que quelques-uns de ceux qui apparaissent dans l'index de cette publication.

Pour ceux qui écrivent ces lignes, c'est un privilège de réitérer à ceux qui les lisent le sens de la décision et du courage d'un peuple revendiquant sa liberté sur le champ de bataille.

LE BICENTENAIRE DE LA BATAILLE DE PICHINCHA, UNE ÉPHÉMÉRIQUE DE LA NOBLESSE MÉMOIRE

Victorieux de sa grandeur historique, Antonio José de Sucre a ouvert les portes de Quito au libérateur Simón Bolívar, pour arriver de Colombie et ensuite combattre à Junín, ce qui a sans aucun doute permis l'indépendance finale du royaume d'Espagne, car sans Pichincha il n'y aurait pas de Junín et sans Junín il n'y aurait pas d'Ayacucho.

Nous soulignons dans cette publication les bataillons qui ont combattu dans les contreforts de la Pichincha tels que: Paya, Magdalena, Yaguachi, entre autres, les mêmes qui ont vaincu les forces royalistes commandées par le général Melchor de Aymerich., qui étaient composées de 2 670 soldats d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, tous des soldats professionnels et des anciens combattants.

Le chemin de l'indépendance a été marqué par le sacrifice et la volonté de nombreux héros méconnus auxquels on rend hommage aujourd'hui.

L'ASOCID-ECUADOR se conforme à la livraison de cette revue à tous les membres des pays d'Amérique qui n'ont jamais renoncé à leur liberté souveraine. Il a été dit que « la paix est le rêve des Sages et la Guerre est l'histoire des hommes » pour cette raison, rappelant la bataille de Pichincha, je répète que sans forces armées professionnelles ne pourrait assurer aucun gouvernement, la paix et la liberté de ses peuples.

Alors que je me souviens de cet acte glorieux, le premier couplet du Chant national me vient à l'esprit :

*« Les voix de la lignée résonnent déjà
Chantons dans la belle et grande patrie
Hautain et majestueux comme les Andes
Fecunda comme la forêt tropicale »*



LE BICENTENAIRE — BATAILLE DE PICHINCHA —



COMMÉMORATION DU BICENTENAIRE DE LA BATAILLE DE PICHINCHA

* CRNL. (E.M.C.) CRISTÓBAL ESPINOSA
DIRECTEUR DES OPÉRATIONS
D'INFORMATION ET OPSIC.

QUITO – Prenant comme cadre pour léguer le paragraphe 7 de l'article 3 de la Constitution de la République, qui prescrit que l'une des principales tâches de l'État est de protéger le patrimoine naturel et culturel du pays, la Commission interdisciplinaire pour la « Commémoration du bicentenaire de l'indépendance » a été créée en tant que projet d'envergure nationale, qui sera valable jusqu'à la fin de l'exécution et de l'évaluation des activités prévues pour le mois de mai. de l'année 2022.

[PAGE 29](#)



* PACO MONCAYO: Experto en asuntos militares.
ANCIEN CHEF DU COMMANDEMENT CONJOINT DES FORCES ARMÉES.
MEMBRE HONORAIRE D'ASOCID-ECUADOR

Géopolitique dans la campagne de 1822 ...

* GRAE. (S.P.) PACO MONCAYO
MEMBRE HONORAIRE ASOCID-ECUADOR

INTRODUCTION

“La campagne qui mit fin à la guerre dans le sud de la Colombie fut menée et commandée en personne par le général Sucre ; il y montra son talent et ses vertus militaires, surmonta des difficultés qui semblaient invincibles ; la nature lui offrit des obstacles, des privations et des peines sévères. Plus que tout, il savait comment remédier à son génie fécond. La bataille de Pichincha a consumé l'œuvre, sa sagacité et son courage...”

L'une des questions importantes de la théorie géopolitique est celle du cycle de vie des États. Son étude a commencé, au XVIIIe siècle, avec une approche biologique, caractéristique des premiers traités de cette matière, qui la comparaient à celle des êtres vivants. Par la suite, les analyses ont été réalisées plutôt dans une orientation historique, politique et juridique. La vérité est qu'une grande partie de ce qui s'est passé dans la vie des États est intimement liée aux conditions de leur création: le territoire et ses ressources, la position géographique, les États voisins, la présence de puissances hégémoniques régionales ou mondiales et tant d'autres circonstances. Il existe des études bien fondées sur les désavantages des pays nés après de longues périodes de colonisation ou d'autres résultant de défaites militaires, comme dans le cas de l'Irak.

[PAGE. 88](#)

Simón Bolívar

DANS CETTE ÉDITION:

PLANIFICACIÓN
DEL MAGNO EVENTO

GÉOPOLITIQUE
APPLIQUÉ

UNIFORMES
PARTIE DE GUERRE
BIOGRAPHIES

PLANIFICATION ET ORGANISATION DE L'ÉVÉNEMENT

Commémoration de la Bataille de Pichincha

Continuation...

PLANIFICATION ET ORGANISATION

Afin de souligner l'importance du bicentenaire de la bataille de Pichincha, le Président de la République, Guillermo Lasso Mendoza, a participé à la présentation de l'ordre du jour de ces festivités et a signé le décret exécutif No. 380 daté du 23 mars 2022, dans lequel il a formé la Commission interdisciplinaire pour la « Commémoration du bicentenaire de l'indépendance » dont le but est de promouvoir l'unité nationale, l'appartenance, le patriotisme et la cohésion de la nationalité équatorienne.

La Commission interdisciplinaire est composée de :

1. Ministre de la Culture et du Patrimoine, délégué du Président de la République, le présidera ;
2. Ministre des affaires étrangères et de la mobilité humaine ou son délégué;
3. Ministre de la Défense nationale ou son ministre;
4. Ministre de l'inclusion économique et sociale ou son délégué;
5. Ministre de l'Éducation ou son délégué;
6. Secrétaire aux droits de l'homme ou son délégué;
7. Secrétaire à l'enseignement supérieur, à la science, à la technologie et à l'innovation ou son délégué;
8. Procureur général de l'État ou son délégué;
9. Directeur de l'Académie nationale d'histoire ou son délégué; et
10. Les gouvernements autonomes décentralisés et le régime spécial ont intéressé la même chose qui sera soumise à l'approbation de la présidence de la Commission.

Le président de la Commission interdisciplinaire nomme un secrétaire général et est chargé des fonctions qui lui sont assignées par la Commission.

Dans ce contexte, cette Commission a planifié l'ordre du jour de la commémoration du bicentenaire de l'indépendance de l'Équateur, dans le but de promouvoir l'unité nationale, dans un

sens pratique, car au-delà des activités militaires nécessaires, ou des réflexions historiques savantes que l'événement soulève, elle doit contribuer au renforcement de la nationalité équatorienne et, par conséquent, au rafraîchissement du patriotisme, de l'observation de la situation actuelle, dans les différentes dimensions qui la constituent, afin de projeter dans l'avenir les sentiments patriotiques, le sentiment d'unité, d'appartenance et de cohésion qui devrait caractériser la nationalité équatorienne.

Sur la base de sa planification, la Commission interdisciplinaire a coordonné avec les forces armées la programmation des activités de commémoration du bicentenaire de l'indépendance, la détermination des responsabilités et l'exécution. Le plan est encadré dans l'analyse historique des campagnes d'indépendance militaire, rendue visible comme suit: la première qui se déroule entre 1809 et 1810, appelée la « révolution de Quito »; plus tard la deuxième junte entre 1811-1812, lorsque Quito promeut un projet économique et politique qui est plus tard vaincu, dans la bataille du Panecillo; la troisième campagne de reconquête entre 1812-1820; et, enfin, nous avons les deux campagnes menées par le général Antonio José de Sucre, entre 1821 et 1822, qui se terminent par le triomphe de la bataille de Pichincha, qui analyse également les objectifs stratégiques fixés par Simón Bolívar pour consolider l'indépendance des territoires des provinces de Guayaquil, Cuenca et Quito et la campagne de Nouvelle-Grenade, ceux qui étaient: premièrement, de conquérir le département du Sud pour augmenter le personnel à la campagne et les moyens logistiques, en fermant des communications réalistes avec le Pérou; deuxièmement, atteindre la ville de San Francisco de Quito en détruisant les unités militaires royalistes et en empêchant les communications avec Pasto.

Le but de cet essai est de montrer comment les forces armées soutiennent la Commission du bicentenaire, en

remplissant l'objectif stratégique de contribuer aux relations civilo-militaires, en développant des projets de recherche historique militaire et leur diffusion aux citoyens, permettant de renforcer l'éducation civique, le patriotisme, l'identité, l'unité nationale, le patrimoine et la mémoire historique militaire. Prenant une attention particulière du ministère de la Défense et du Commandement conjoint des forces armées qui, par l'intermédiaire de l'armée terrestre, navale et aérienne, ont présenté un programme provisoire d'activités célébrant l'anniversaire du bicentenaire de la bataille de Pichincha qui sera exécuté en mai 2022, dans lequel les activités civiques suivantes sont décrites, historique – patriotique que nous décrivons ci-dessous:

Défilé civique, historique - patriotique et militaire; Cavalcade libertaire dans le style des campagnes de 1822 ; toilettes militaires au niveau national; inauguration de la première phase du projet de musée des forces armées dans la ville de Quito; en coordination avec le Secrétaire à la Culture du District métropolitain de Quito, la cérémonie historique, civique et militaire aura lieu sur la Plaza de la Independencia; Forums académiques se référant au Bicentenaire de l'Indépendance, qui vise à rappeler, du point de vue académique militaire et citoyen, le bicentenaire de la bataille de Pichincha qui a eu lieu le vendredi 24 mai 1822, ce qui permet de rendre visibles les études historiographiques présentées par les universitaires, de comprendre les processus politiques, sociaux, économiques et militaires de ce qu'était l'Indépendance; cérémonie militaire dans le Temple de la Patrie de la ville de Quito; présentation de l'étude historiographique de l'Académie nationale d'histoire militaire, qui porte le nom du bicentenaire de l'indépendance de l'Équateur; enfin, des vidéos commémoratives seront présentées pour célébrer les 200 ans de l'indépendance.

Il est important de reconnaître que l'une des activités les plus pertinentes de la célébration du bicentenaire est le défilé qui

recrée les campagnes d'indépendance et les unités qui composaient l'armée de Sucre, organisée avec la division protectrice de Quito et la division auxiliaire péruvienne-argentine. Chronique libertaire qui partira de Guayaquil et Cuenca, le cinquième mai 2022 et après avoir traversé les routes de l'indépendance, pourra arriver le mardi 24 mai 2022 à l'extérieur du Temple de la Patrie, situé dans la ville de Quito, où un hommage sera rendu dans l'obélisque, qui depuis 1920 était la seule référence pour indiquer le lieu de la bataille. Lieu historique où se trouve une plaque où se trouve le peuple équatorien rend hommage à l'héroïque soldat espagnol, en reconnaissance de l'adversaire et de son attitude de fidélité à sa cause et aux valeurs qu'il a défendues, aussi différentes et opposées soient-elles, ce qui représente dans le présent une reconnaissance de l'identité de ce que sont les nouveaux héros de la patrie.

Le défilé du bicentenaire de l'Armée patriotique, a pour antécédent le soutien des collectifs de citoyens et des académies nationales d'histoire, qui ont signé la Déclaration de Chillo Compañía, le 24 juillet 2021; engagement qui a commencé les efforts pour les célébrations du bicentenaire en coordination avec les autorités civiles qui, avec les forces armées, formeront des unités de loisirs militaires et civiles emblématiques de l'armée patriote, avec la structure suivante: infanterie de ligne et légère, accompagnée de troupes de cavalerie, de grenadiers à cheval, d'artillerie et de fanfare de musiciens; ces unités historiques seront ornées d'uniformes à la manière des règlements militaires des armées de la République de Colombie de 1822 à 1826, signés par Francisco de Paula Santander vice-président de la République.¹

UNIFORMES

Como forma de recreación de la cabalgata del año 2022, se utilizarán los siguientes uniformes a la usanza de la época:

Généralités

Uniforme. Veste bleue turque, doublure incarnée, revers, cou, tours et culotte, avec broderie d'or, feuilles de laurier figurées sur le bord des jupes, sacs à main, cou, revers et tours, bouton doré; botte régulière

au-dessus du pantalon, cravate noire, chapeau pointu galoneado doré avec cocarde nationale et plume blanche ou tricolore; ceinture incarnée de glands d'or, épaulettes d'or de cannelloni épais, avec deux étoiles d'argent sur les lames; et l'épée. Le même uniforme et les mêmes monnaies seront portés par les généraux en chef actuels, à la seule différence de porter une étoile de plus sur les pelles des épaulettes.²

Colonel de cavalerie

Veste bleue turque avec tour incarné, doublure et cou, sans rabat, blanc vif, bouton argenté; pantalon bleu, botte haute à éperon, chapeau pointu et galonéado argenté avec la cocarde nationale; cravate noire, épaulettes argentées de cannelloni épais, sabre avec garniture de la même, et ceinture jaune avec glands également en argent.

Soldat de ligne de cavalerie

Veste bleue avec col, virages, doublure et jaune vif, rabat bleu avec jaune vif, pantalon bleu avec bande blanche; cravate noire, botte avec éperon sous la culasse, semelle avec joues et bouclier métallique, et dans celle-ci l'inscription, *República de Colombia*; pompon ou plume jaune d'un quart de haut, lacets blancs et gualdrapa vert à rayures blanches.

Infanterie de ligne

Veste courte bleu turc, avec des virages, du cou et des doublures incarnées, un

incarnée, une cravate noire et un butin de la même couleur sous la culasse; morrión de semelle donnée en noir, avec bouclier devant l'inscription, *República de Colombia*; lacets et pompon jaune.

La fanfare et l'orchestre de cette infanterie porteront une veste courte bleu ciel avec des virages, un cou et une doublure incarnés, des jaunes vifs, un pantalon bleu à rayures incarnées; dragons, pompons et rubans incarnés dans les armes, cinq les tambours, les clairons et les musiciens majeurs, et deux les autres classes, sous la forme expliquée pour les clarinettes.

Artillerie légère

Veste courte bleu turc avec des tours, le cou et le revers de la même couleur, doublure et vivante incarnée avec sept œillets jaunes sur le revers, et des grenades jaunes sur le cou; pantalon bleu turc, cravate noire, butin noir sous la culasse, morrión le même que celui de l'infanterie légère.

ÉPREUVES

L'ordre du jour pour célébrer le 200e anniversaire de la bataille de Pichincha comprend 58 événements qui auront lieu de février à décembre 2022 sur: l'évolution historique; l'inclusion sociale et la diversité; le gouvernement et l'éthique publique; l'égalité et le bien-être humain; la liberté et la citoyenneté; la nature et le patrimoine biophysique; l'intégration internationale; l'art et la culture; les droits de l'homme; et les



pantalon jaune vif, bleu avec bande

sectes.

¹ Luis Cevallos. Académie d'histoire nationale. Activités liées aux autorités locales et militaires pour la Cavalcade du bicentenaire de l'Armée patriote, 2022. Sangolquí 15 février 2022.

² Francisco de Paula Santander, Excellence le Vice-Président de la République de Colombie. Les forces militaires de la

Colombie. Règlement des devises et des uniformes militaires de l'armée, 1825 (20/06). Palais du Gouvernement, dans le Rosaire de Cúcuta, 6 octobre 1821 110

BICENTENÁRIO
BATALHA DE PICHINCHA
1822 2022



COMMISSION INTERDISCIPLINAIRE POUR CÉLÉBRER LE BICENTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE

« L'HÉRITAGE DE VALEUR DE
NOS HÉROS PICHINCHA SE
SENT AUJOURD'HUI DANS
TOUS LES COINS DE
L'ÉQUATEUR ET DE LA
BARRIÈRE TEMPORELLE POUR
DIRE À CES HÉROS QUE NOUS
ASSUMONS LA TÂCHE MORALE
DE GLORIFIER LEURS IDÉAUX ET
LEUR LUTTE. »

Pour souligner l'importance du bicentenaire de la bataille de Pichincha de 1822 qui se tiendra le 24 mai 2022, le Président de la République, Guillermo Lasso, a participé à la présentation de l'ordre du jour des festivités du bicentenaire et a signé le décret exécutif pour la formation de la Commission interdisciplinaire pour la commémoration de cet événement historique. L'événement a eu lieu à Cima de la Libertad le mercredi 23 mars. Le comité est composé des ministères de la Culture et du Patrimoine, des Affaires étrangères et de la Mobilité humaine, de la Défense nationale, de l'Inclusion économique et sociale et de l'Éducation ; les secrétaires aux droits de l'homme, à l'enseignement supérieur, à la science, à la technologie et à l'innovation, le bureau du procureur général et l'Académie nationale d'histoire.



BATALHÃO LIBERTADOR, 23 DE MARÇO DE 2022



CÉLÉBRONS LE BICENTENAIRE AVEC STYLE

LA LIBERTÉ N'EST NI NÉGOCIÉE NI COMPROMISE. LA LIBERTÉ SERA TOUJOURS LA BASE FONDAMENTALE DU DÉVELOPPEMENT DES PEUPLES ET DE LEUR COEXISTENCE HARMONIEUSE DANS LA SOCIÉTÉ.

« Quel grand honneur d'être présent dans le temple de la Patrie qui symbolise le bien le plus précieux de l'être humain : la liberté. En Équateur, nous allons célébrer avec style le bicentenaire de cet exploit historique de nos héros de Pichincha qui nous ont donné la liberté sous le commandement du général Antonio José de Sucre.

Ce décret que j'ai signé aujourd'hui confie au Ministère de la Culture et du Patrimoine la coordination de cette grande fête nationale à laquelle participeront plusieurs ministères, gouvernements autonomes décentralisés et autres institutions. La commémoration du bicentenaire de la bataille de Pichincha est l'occasion de se souvenir de notre origine en tant que nation et de souligner le rôle que nous jouons tous dans le développement du pays que nous construisons depuis deux siècles.

Cette célébration comprend au moins 100 activités éducatives; visites artistiques, touristiques, événements culturels, défilés militaires et bien d'autres événements, nous avons tous le devoir de célébrer le bicentenaire avec lui, nous reconnaissons non seulement la pertinence historique de la

bataille de Pichincha, mais nous contribuons aussi ensemble en tant que pays à une mémoire qui nous remplit de fierté, nous les Équatoriens. La liberté sera toujours la base fondamentale du développement des peuples et de leur coexistence harmonieuse dans la société. Il est important que nous

DECRETO PRESIDENCIAL, el 23 de marzo en la Cima de la Libertad el presidente Guillermo Lasso mostró la prensa el decreto ejecutivo que da inicio a las festividades por el Bicentenario de la Independencia.

réaffirmions notre esprit patriotique en reprenant l'éducation civique renforcé par des valeurs qui nous rendent fiers de qui nous sommes et où nous allons, nous retrouverons la mémoire des actes historiques d'il y a deux siècles, mais nous soulignerons également les actes héroïques que nous voyons tous les jours dans tous les coins de l'Équateur, vivre avec liberté, c'est vivre dans la dignité. travaillons et vivons inspirés par les valeurs qui ont caractérisé nos héros de Pichincha. Loyauté, courage, honnêteté et recherche d'un présent digne pour tous et aussi pour les générations futures. Ministres et autorités de l'État, de par nos fonctions, nous avons tous l'engagement de promouvoir les valeurs et l'héritage de l'acte d'il y a deux siècles qui nous identifie et nous unit en tant qu'Équatoriens. Cet événement historique nous unit parce que nous sommes tous les fruits de la même flamme libertaire qui a volé avec force que le lointain 24 mai 1822 appelle qu'il ne sera jamais éteint qu'ils vivent les 200 ans de liberté que vit l'Équateur que Dieu bénit notre patrie ».

LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE accompagné du ministre de la Défense Grab. (S.P.) Luis Hernández (à gauche) et la ministre de la Culture et du Patrimoine María Elena Machuca, ont quitté le Temple de la Patrie après avoir signé le décret présidentiel.



AUTORITÉS MILITAIRES. La signature du décret présidentiel a été suivie par Ggrl. Geovanny Espinel Puga, commandant de l'armée de l'air, chef du commandement conjoint des forces armées, général de division Fabián Fuel Revelo. Luis Cevallos Mejía, président du SEHR et le général de brigade Luis Enrique Burbano. Commandant général de l'armée.

GRAB. (S.P.) LUIS HERNÁNDEZ
MINISTRE DE LA DÉFENSE

« Le transit dans l'histoire de la République de l'Équateur au cours de ces deux siècles n'a pas été exempt de vicissitudes; cependant, le flambeau de la liberté est toujours actif et avec sa lumière illumine le chemin le long duquel les générations d'aujourd'hui doivent marcher activement et toujours pour rendre l'Équateur éternel »

Les patriotes qui ont combattu dans la Pichincha nous ont laissé un héritage de dévouement, de sacrifice et d'accomplissement du devoir, c'était une génération qui a été à la hauteur de la demande des circonstances et de l'histoire, sans aucun doute ils sont un exemple de persévérance et se consolide dans le cœur et l'esprit de ceux qui sont leurs héritiers et qui portent après deux siècles l'engagement de lutter pour préserver leur liberté et leur démocratie. Réfléchissons pour qu'en fin de compte, nous nous demandions ce que j'ai fait pour mon pays et ce que je ferai demain afin que mes actions permettent à l'héritage qui nous a donné la liberté d'être fortifié, d'être grand et de durer dans le temps.



MARIA ELENA MACHUCA
MINISTRE DE LA CULTURE ET DU PATRIMoine

« Cette célébration est encadrée dans un sens de pays, une commémoration qui facilite notre rencontre en tant que nation, renforce notre identité et nourrit nos connaissances et notre histoire. »

L'ordre du jour comprendra des activités telles que le défilé civique militaire de Guayaquil à Quito, des présentations itinérantes de musique et de peinture dans trois sites emblématiques de la capitale, l'appel à la création d'une œuvre orchestrale « Composition du bicentenaire », un dépôt de lecture autour du thème « Yo Leo Educational Project », la production d'un livre intitulé Bicentenaire, une exposition documentaire et graphique « Les jours de la patrie », Congrès international de la liberté, foire des services et des entreprises.

BICENTENAIRE
DE LA BATAILLE DE
PICHINCHA
1822 - 2022



1822

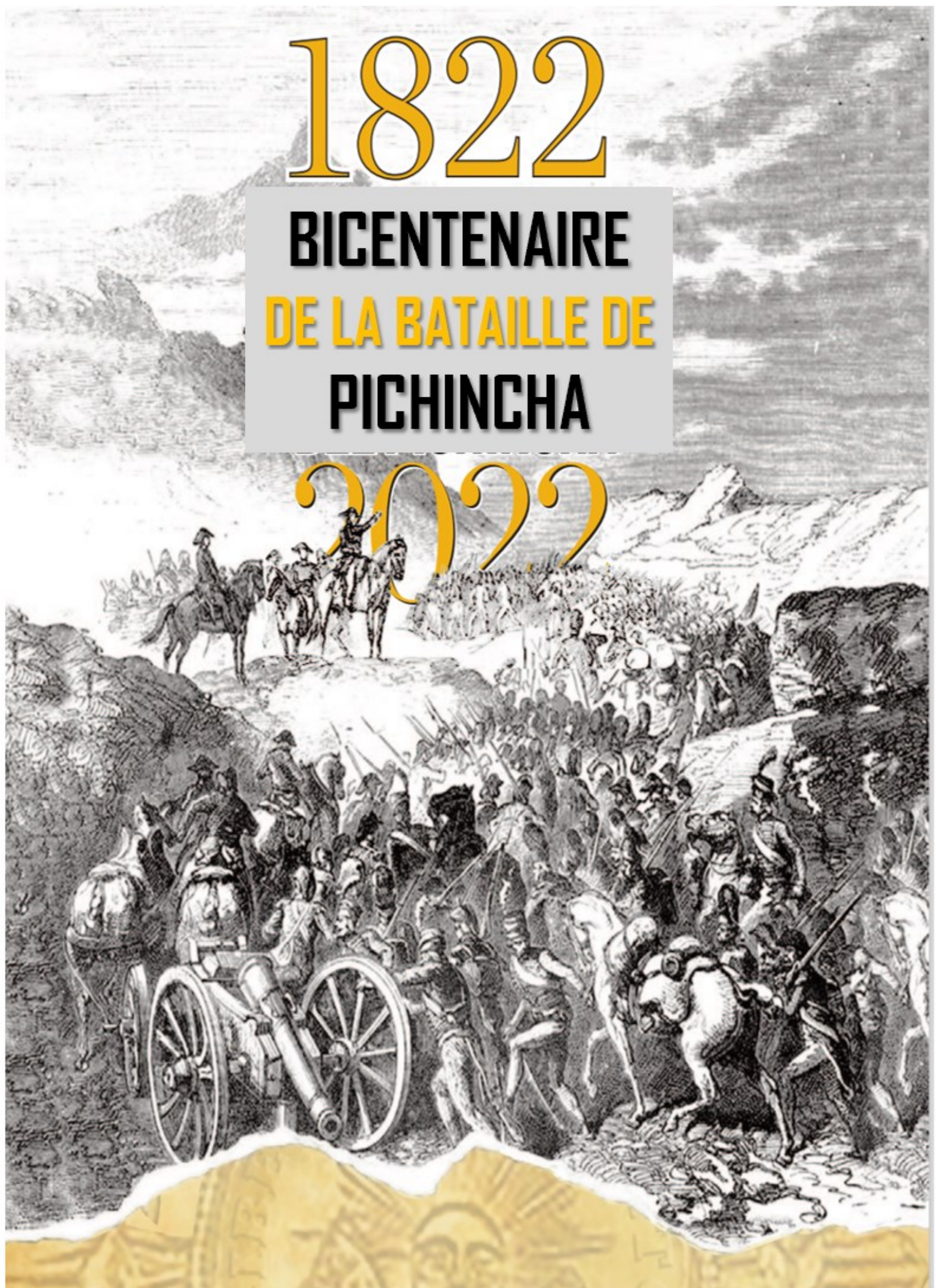
CAMPAGNES LIBERTAIRES

« Quitoefios! Le Dieu des destins et de la justice, indigné sur ses autels, dans ses ministres et ses instituts les plus sacrés, nous envoie venger la religion offensée. La profanation du sanctuaire et la désolation de ce beau pays ont irrité le Ciel, qui, identifiant sa cause à la cause de la liberté, envoie pour défendre ses droits l'épée de Bolivar et les braves de Carabobo.

Quitoefios! Ce n'est pas seulement l'indépendance de votre patrie qui est l'objet de l'Armée libératrice ; c'est déjà la préservation de vos biens, de vos vies; celle de nos pères, l'honneur de la nation, qui l'ont conduit à la victoire. Les sacrilèges et les tyrans espionneront leurs crimes, et la fumée de notre sang sera le sacrifice que nous vous présenterons pour votre bonheur. »



ANTONIO JOSÉ DE SUCRE, PROCLAMATION DE QUITO, GUAYAQUIL 20 MARS 1822



1822

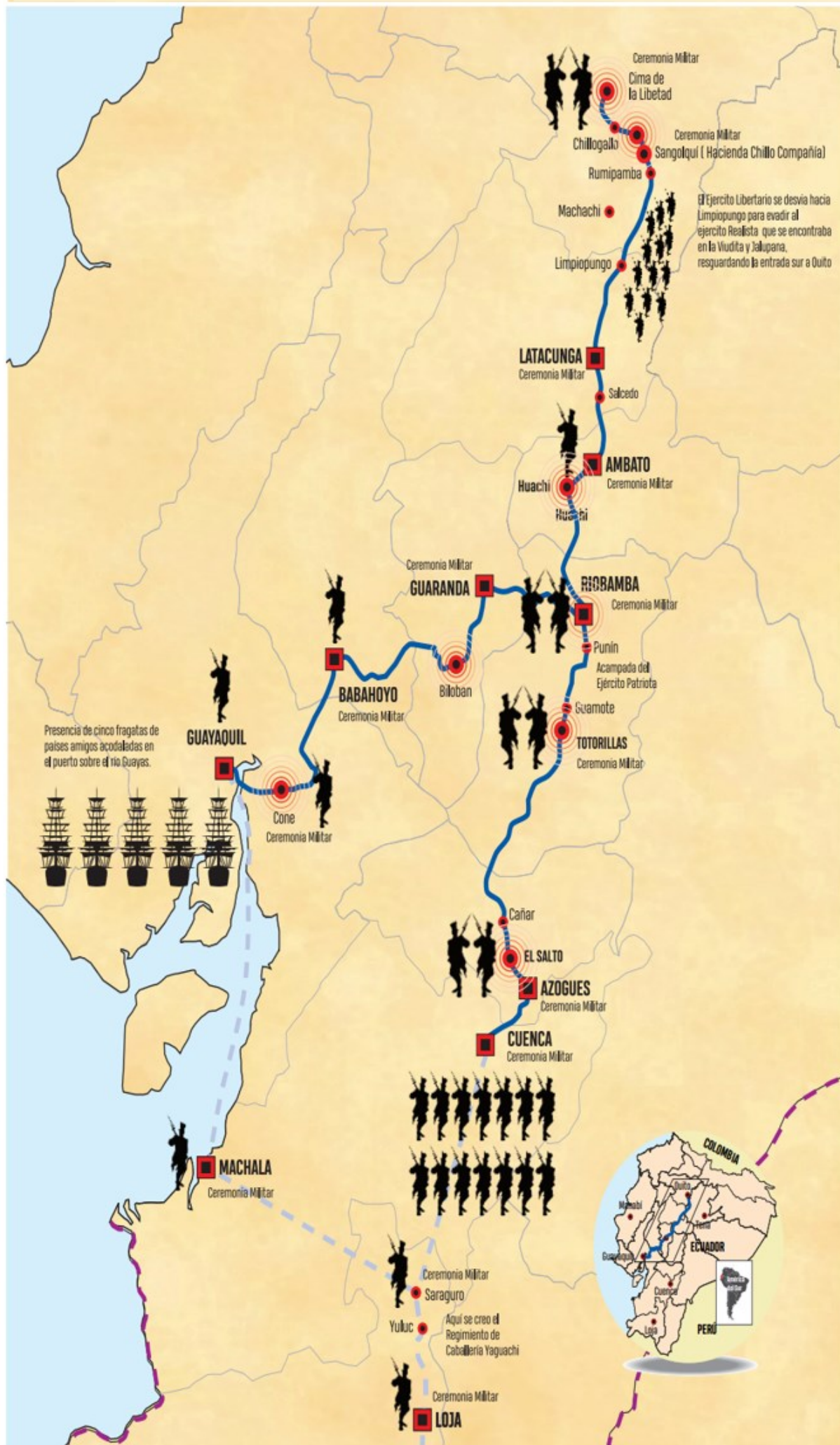
BICENTENAIRE DE LA BATAILLE DE PICHINCHA

2022

CAVALCADE BICENTENAIRE DE L'ARMÉE PATRIOTE



ITINÉRAIRE DE LA CAVALCADE DE L'ARMÉE PATRIOTE 5 AU 24 MAI 2022

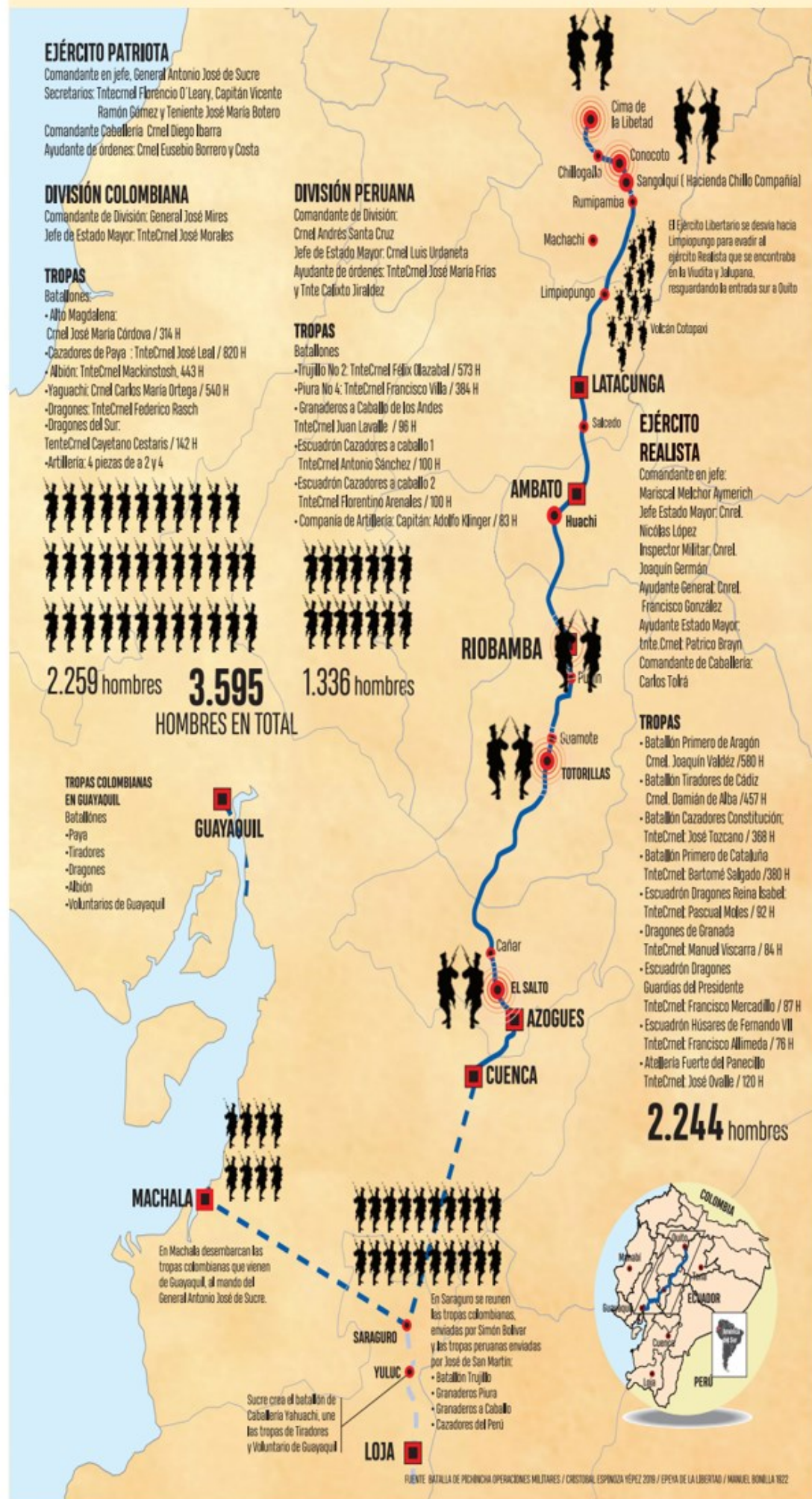


ITINÉRAIRE DE LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ANTONIO JOSÉ DE SUCRE 9 OCTOBRE 1821

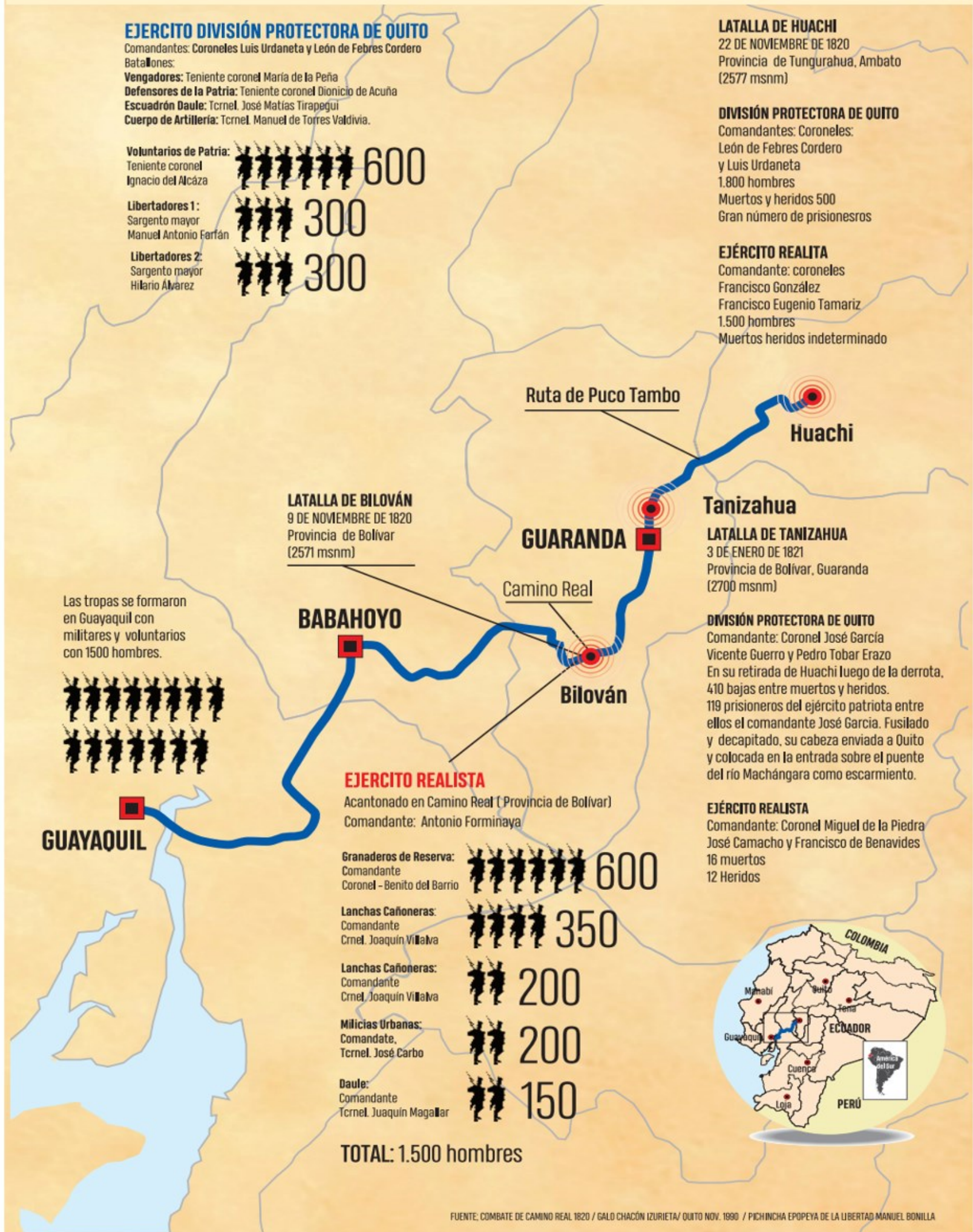


ITINÉRAIRE DE LA DEUXIÈME CAMPAGNE D'ANTONIO JOSÉ DE SUCRE

PARTIE DE GENERAL SUCRE GUERRE DU 25 MAI 1822



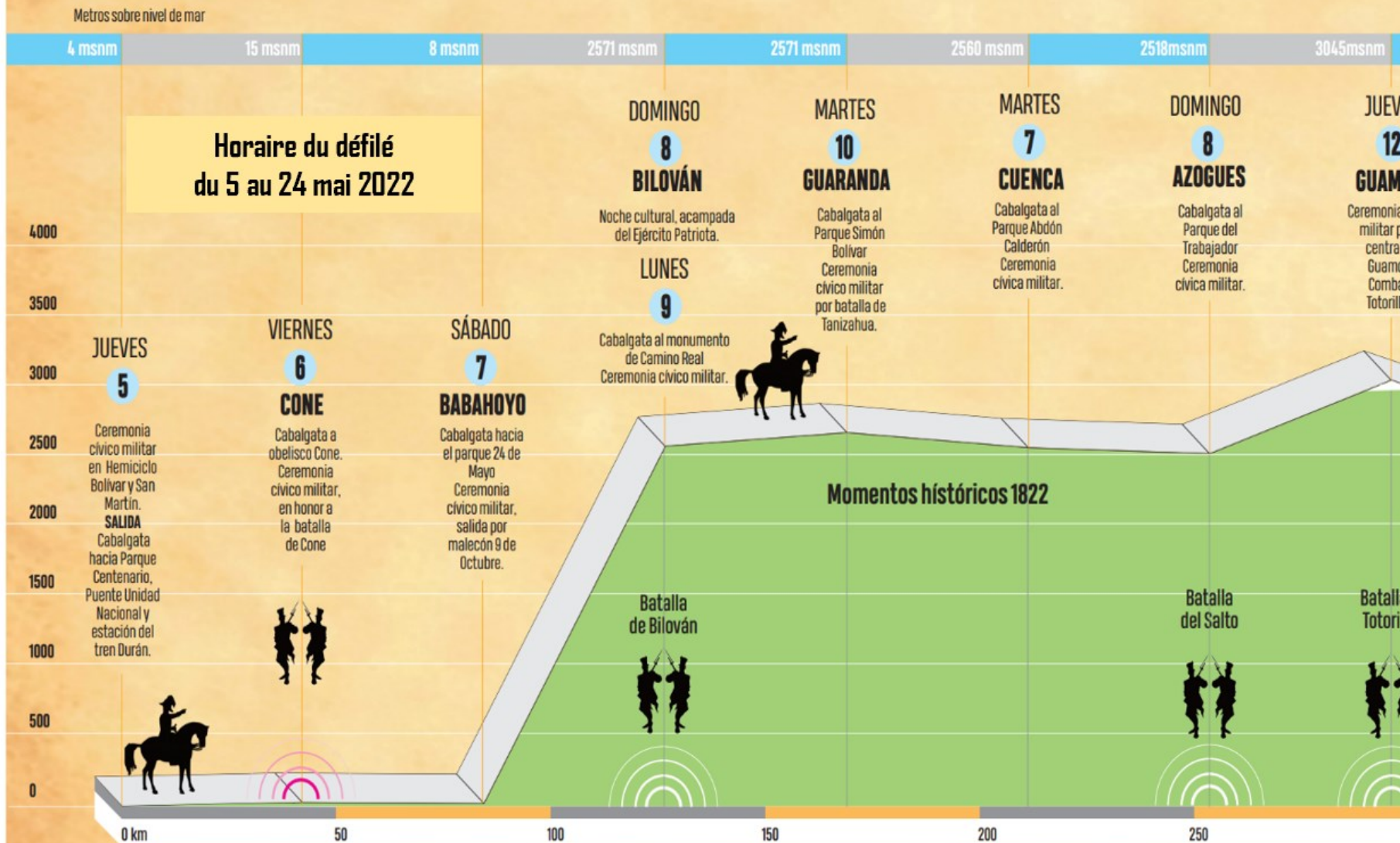
CAMPAGNE MILITAIRE DE L' QUITO PROTECTION DIVISION 9 OCTOBRE 1820



BICENTENAIRE
 BATAILLE DE PICHINCHA
 1822 2022



Reconstitution du de l'Armée pa



Membres du défilé 2022

militaire, délégués militai...
 d'infanterie militaire, délég...
 associations de cavalerie d...
 logistique militaire et maires



CRÉDITOS

Coordinadores:

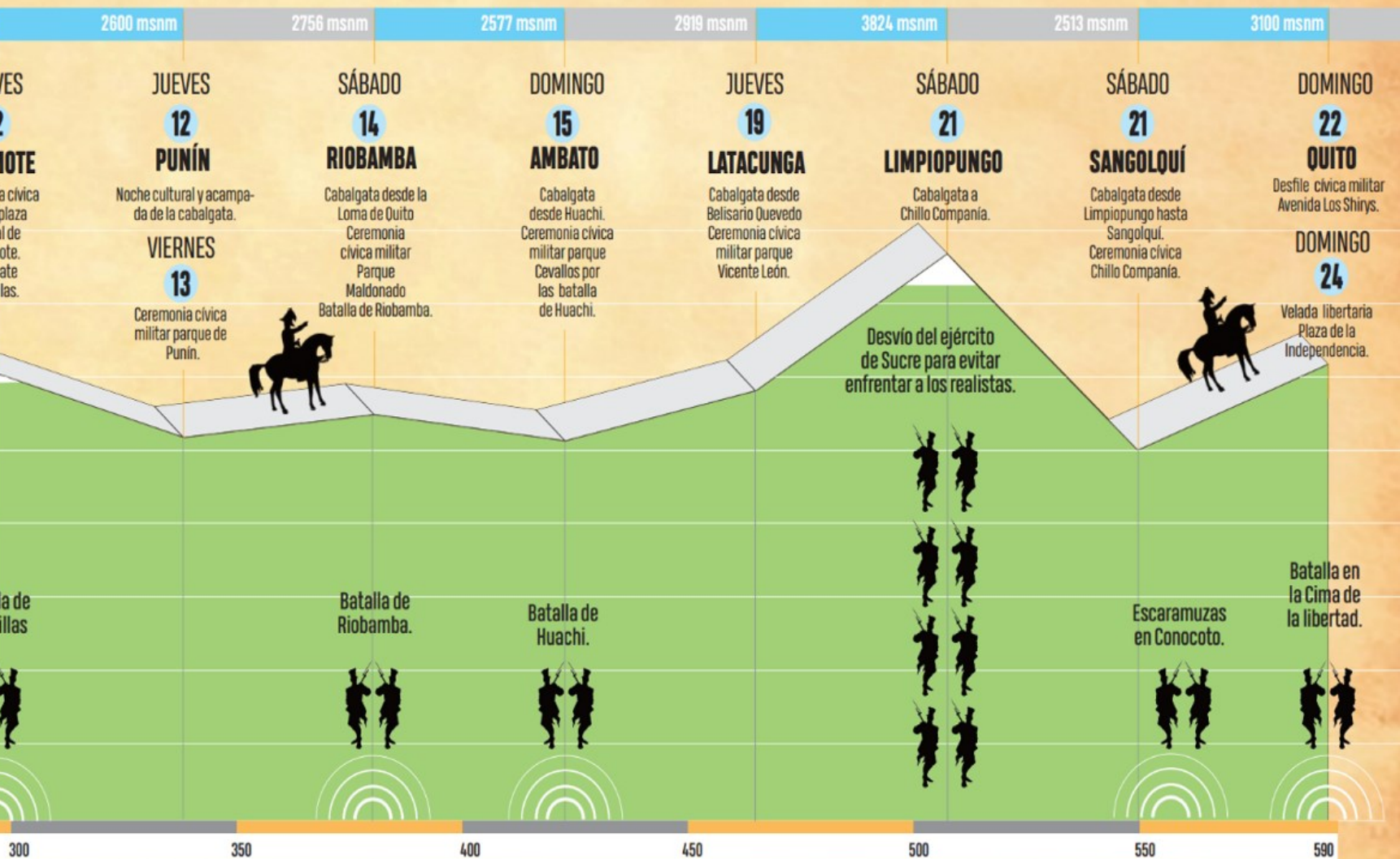
Coordinador General de las academias de historia:
 Doctor Luis Cevallos Mejía

Ejército Nacional: General Danilo Gachet Páez
 Ministerio de Defensa: General (sp) Gustavo Cabrera
 Comando Conjunto de las Fuerzas Armadas:
 Coronel Cristóbal Espinoza
 EMP Turismo de Guayaquil: Gloria Gallardo Zavala
 Academia Nacional de Historia: Doctor Franklin Barriga
 Alcalde de Rumiñahui: Wilfrido Carrera Díaz


Colaboradores:

Teniente Coronel Rodrigo Andrade
 Mayor Javier Novoa
 Doctor Javier Gomezjurado Zevallos
 Cnel. (sp) Luis Venegas de la Torre
 Doctor Eduardo Espinosa Mora
 Doctor Ramiro Ávila Pérez
 Oswaldo Calderón Andrade
 Saúl Vinuesa Pérez
 EPAR: Santiago Marcillo Gómez
 Sociedad de Estudios Históricos de Rumiñahui

défilé du bicentenaire patriote, mai 2022



2022: Colonne de cavalerie
 res de pays amis, troupes
 gués de cavalerie de police,
 le montuvios, chazos, chagras,
 s locaux.


Diseño y Diagramación:
 Doctor Luis Cevallos Mejía
 Coronel Cristóbal Espinoza Yépez
 Luis Mario Gallardo Neira
 Infografías: Luis Mario Gallardo Neira
 Ecuador, Sangolquí 14 de febrero de 2022





Grad. (S.P.) Patricio Lloret Orellana
Académie nationale d'histoire
militaire de l'Équateur

Le rapport de guerre de la Bataille de Pichincha

*« Sucre était un
travailleur infatigable,
il passait les nuits à
écrire inlassablement,
lui-même, de son propre
poing, aux autorités
locales, aux prêtres,
etc., et son activité et
son travail nous ont
tous admirés. »*

Francisco Burdet O'Connor.³

INTRODUCTION

José Luis Bastardo, historien et diplomate vénézuélien, préside à l'élaboration d'un livre sur le général Sucre, dont le titre « Antonio José de Sucre: De mi Propia Mano » a été

publié par la Fondation de la bibliothèque Ayacucho en 1981. Son contenu est basé sur la sélection de 225 textes, réalisés parmi environ sept mille pièces écrites par Antonio José de Sucre, parmi lesquels, la partie de guerre de la bataille de Pichincha. Étant ce document, bref dans son contenu, pour des raisons évidentes, généré par le conducteur de la guerre, je considère pertinent d'analyser, brièvement, les scénarios et les acteurs qui ont rendu possible la victoire de « Pichincha », sans oublier que dans leur participation il y a des troupes de différentes latitudes, qui nécessitent une superbe ténacité pour que rien ne soit laissé au hasard et puisse être réalisé, comme en effet il a été réalisé, la création de la Grande Colombie.

LA ROUTE DE PICHINCHA

Le 12 septembre 1821, Huachi est opposé à Sucre et doit retourner à Guayaquil laissant huit cents morts de son armée sur le champ de bataille, harcelé par la splendide cavalerie d'Aymerich. Malgré la défaite, il est bien accueilli dans la ville. Le 24 novembre, il obtint du chef espagnol Tolrá un armistice de 90 jours ; qui a joué un rôle déterminant dans la planification de la deuxième campagne contre Quito.

Il quitta Guayaquil le 22 janvier 1822 ; mais au lieu de se diriger vers le nord, ses troupes embarquèrent et naviguèrent vers le sud, en direction de Machala, à destination de Loja, afin de rencontrer les forces que le général San Martín envoya de Lima. Saraguro était le point de rencontre des Colombiens qui dépassaient à peine le millier, avec neuf cents soldats commandés par le colonel Santa Cruz.

Le 20 février, il est aux portes de Cuenca, une ville dans laquelle le colonel Carlos Tolrá, l'un des officiers les plus oppressifs sur les territoires coloniaux, est le chef des opérations espagnoles du Sud. Son séjour à Cuenca est connu comme la « Terrible Année ». Incapables de faire face à l'armée unie et montrant des signes de panique, le colonel Tolrá et son armée

royaliste décident de quitter Cuenca en direction du nord.

Le 21 février, le général Sucre arrive à Cuenca ; c'est un jour de gloire dans le calendrier historique de Cuencan. À partir de ce jour, Cuenca fut libérée du joug colonial ; et pour la même raison, le tumulte fut immense; la sonnerie des cloches et la vie ont tonné la ville. Le général Tomás de Heres, qui fait partie des forces du sud, est nommé par le général Sucre, premier gouverneur de Cuenca. Dans la liste des unités qui arrivent avec Sucre sont le bataillon Paya et le Yaguachi.

Le 11 avril, quelques instants avant son départ pour Quito, le général Sucre a convoqué un plébiscite pour que Cuenca décide une fois pour toutes s'il devait prêter serment pour l'indépendance ou attendre la fin de la campagne qui l'assurerait. Décidé par le premier, ce plébiscite est consigné dans l'Acte solennel du Cabildo. Quelques instants plus tard, il écrit son « Adieu à Cuenca », remerciant le peuple de Cuenca pour tant d'approbation et de patriotisme.

Le 23 de ce mois, Sucre est à Riobamba, son séjour a duré jusqu'au 2 mai, période pendant laquelle il en a profité pour instruire les nouveaux arrivants, équiper le personnel et rapprocher les officiers de ses troupes. León de Febres Cordero a été nommé gouverneur. De grands détours coûtent à Sucre l'approche de Quito, afin d'éviter une rencontre avec les royalistes, parvenant à atteindre Chillogallo où il passa quelque jour inactif. Le but de Sucre était de forcer une bataille dans des conditions qui lui étaient favorables. Il manœuvrait intelligemment en essayant toujours de couper les communications avec les royalistes. Le 17 mai, il publie la proclamation suivante :

*« Compatriote bien-aimé et
Mon ami:*

(...) Si je pouvais sauver cette bataille dans laquelle huit cent ou mille Américains mourront des deux côtés, je le ferais avec plus de plaisir que de donner un autre laurier à la République. Vous et tous nos amis pouvez rendre ce service à l'humanité et à la Colombie.»

³ Francis Burdett O'Connor Bowen, fue un militar anglo-irlandés de destacada participación en las Guerras de

Independencia Suramericanas.

LES UNITÉS PARTICIPANTES À PICHINCHA

Division colombienne : **José Antonio Sucre**

Bataillon Alto Magdalena

Il est réorganisé par Sucre lorsqu'il arrive à Latacunga. Il déplace deux compagnies à Guaranda pour soumettre les rebelles du corregimiento royaliste Víctor Félix de San Miguel. Ils rejoignent le commandement du Crnl. José María Córdova avec un effectif de 200 hommes.

Bataillon Albion

Le 2 avril 1821, sur ordre de Sucre, il s'embarque à Buenaventura à destination de Guayaquil. Il était présent à la bataille de Huachi occupant l'aile gauche de l'appareil. À Pichincha, il commandait le Tcrn. John Macintosh avec un effectif de 200 hommes.

Bataillon de chasseurs Paya

Il venait d'opérer sous les ordres du général Pedro León de Torres, dans la région contestée de Pasto et Popayán. Il participe à la bataille de Huachi, commandée par le sergent José Leal.

Bataillon Yaguachi

Avant le départ de Sucre pour Cuenca, l'union du bataillon des Volontaires avec 160 hommes et de la Colonne des Tireurs avec 150 est organisée. Pour exalter cette union, il décida de baptiser l'unité du nom de Yaguachi, en mémoire de la bataille victorieuse qui eut lieu dans cette juridiction. Le 6 février, dans la ville de Yúlug, le sergent Carlos M. Ortega, d'origine vénézuélienne et royaliste du bataillon Numancia, prend le commandement de l'unité, dont il se sépare et demande à être accepté dans les rangs de l'indépendance. Abdón Calderón faisait partie de cette unité. Le Crnl. Morales était aux commandes

Escadron Dragon

L'unité est commandée par le sergent Gaetano Cestari, avec un effectif de 90 hommes.

Bataillon de lanciers

Son argent était de 100 hommes et il commandait tcrn. Friedrich.

Division auxiliaire sud ***Andres de Santa Cruz***

Bataillon Trujillo

Composé de 125 hommes sous le commandement du Cmdt. Félix Olezabal.

Bataillon Piura

Unité composée presque entièrement de recrues. Il a participé avec 454 soldats sous le commandement du Crnl. Antonio Sánchez.

Bataillon de grenadiers à cheval

Il était composé d'indigènes de Cuzco qui parlaient et comprenaient à peine l'espagnol. Il y participe avec 124 combattants.

Escadron de chasseurs du Pérou

Avec 125 soldats.

Armée royaliste ***Maréchal Aymerich***

Bataillon d'Aragon

Unité mixte de péninsulaires et d'Américains avant de quitter Santa Fe pour Quito. Il avait défendu la région de Boyacá, après sa participation à la bataille du même nom. Il a également combattu à Bomboná. Il était sous le commandement du Crnl. Joaquín Valdez, avec 580 combattants. Connaissant la déclaration de Guayaquil, Aymerich organise son avance à Quito.

Bataillon de chasseurs de constitution

Il était composé de 368 combattants naturels de la région, sous le commandement du Crnl. José Toscano. Il a participé à Yaguachi, a eu de nombreuses pertes et a été réorganisé pour combattre à Pichincha.

Bataillon de tireurs de Cadix

Presque tous ses membres étaient européens. Il était en garnison au Panama avec le bataillon de Catalogne quand il a reçu l'ordre de se rendre à Quito sous le commandement du Crnl. Damián Alba avec 487 combattants. L'historien Albi de la Cuesta, dans son livre *Forgotten Flags*, affirme que la Catalogne a été répertoriée comme unité de réserve à Pichincha. Il est considéré par l'auteur comme celui qui participe le mieux à la bataille.

Dragons de la reine Elizabeth

Avec 92 combattants

Escadron de hussards de ***Ferdinand VII***

Pendant toute la période, l'Espagne n'a

envoyé que deux régiments complets; l'un d'eux, ce régiment. À Pichincha, il était avec 76 soldats.

Dragons de Grenade

Avec 84 soldats

Artillerie de montagne

Sous le commandement du Crnl. José Ovalle avec 120 soldats. Il n'a pas été utilisé au combat.

PENDANT LA BATAILLE

Certains avancent, d'autres reculent; le bataillon péruvien de piura, dirigé par le colonel argentin Villa, est vaincu ; le bataillon péruvien Trujillo, n'étant pas aidé par la Piura, est également dissous. Mais l'organisme colombien Paya, avec le Yaguachi, baïonnette, rétablit la primauté républicaine. Lavalle, l'un des courageux attaquants de la bataille de Riobamba, s'était retiré avec les Chasseurs et les Grenadiers; un retrait qui ne pouvait jamais être justifié avant l'histoire. Parmi les plus courageux du combat, le porte-drapeau des Yaguachi, le jeune Abdón Calderón qui, malgré ses blessures, refuse de quitter le champ de bataille.

PARTIE DE LA GUERRE DE LA BATAILLE DE PICHINCHA ÉMISE PAR LE GÉNÉRAL SUCRE

« Au ministre de la Guerre :
Après la petite victoire de nos Grenadiers et Dragons sur toute la cavalerie ennemie à Riobamba, rien de particulier ne s'était passé. Le corps de division se déplaça le 28 et arriva à Tacunga le 2. Les Espagnols étaient situés dans le village de Machachi, et couvraient les cols inaccessibles de Jalupana et La Viudita. Il fallait les excuser en marchant sur leur flanc gauche, et en avançant le 13, nous arrivions le 17 aux vallées du Chillos (à quatre lieues de la capitale), après avoir dormi et passé la glace de Cotopaxi. L'ennemi a pu pénétrer dans notre opération et a occupé Quito le même jour 16 de nuit. La colline de Puengasi qui divise la vallée de Chillo de cette ville est difficile d'accès: mais nous avons pu contourner les postes ennemis et la passer le 20. Le 21, nous sommes descendus dans la plaine de Turubamba (qui est l'ejido de la capitale), et avons présenté une bataille que nous pensions que les Espagnols

accepteraient pour l'avantage du terrain en leur faveur; mais ils occupèrent des positions impénétrables, et après quelques manœuvres, il fallut placer la division dans la ville de Chillogallo, à un mille de l'ennemi. Les 22 et 23, nous les avons provoqués à reprendre le combat, et désespérés d'y parvenir, nous avons décidé de marcher la nuit pour nous placer dans l'ejido du nord de la ville, qui est un meilleur terrain, et qui nous a mis entre Quito et Pasto, dépassant, à cette fin, M. Colonel Córdova avec deux compagnies du bataillon **Magdalena**. Une route accidentée nous a beaucoup ralenti; mais à huit heures du matin du 24, nous arrivâmes sur les hauteurs de la Pichincha, qui dominant Quito, laissant loin derrière notre parc, couvert du **bataillon Albion**. Pendant que les troupes se reposaient, la compagnie des Cazadores de **Paya** fut chargée de reconnaître les avenues : suivie par le bataillon **Trujillo** (du Pérou) dirigé par le colonel Santa Cruz, commandant général de la division péruvienne.

À neuf heures et demie, il donna la compagnie de Cazadores avec toute la division espagnole qui marchait sur notre droite jusqu'à la position que nous avions; et a rompu l'incendie a été maintenu tout en préservant les munitions; mais à l'occasion le bataillon **Trujillo** arriva et s'engagea dans le combat : très immédiatement les deux compagnies de **Yaguachi** renforcèrent ce bataillon dirigé par M. le colonel Morales en personne. Le reste de notre infanterie, sous les ordres de M. le général Mires, a suivi le mouvement, à l'exception des deux compagnies de la **Magdalena**, avec lesquelles M. le colonel Córdova a marché pour se tenir sur le dos de l'ennemi; mais trouvant des obstacles invincibles, il a dû se retourner. Le bataillon a peut-être été formé, mais une fois que les cartouches de ces deux corps ont été consommées, leur comportement brillant a dû être retiré.

L'ennemi est donc allé un peu plus loin; et comme le terrain permettait à peine à plus d'un bataillon d'entrer dans le combat, **Paya** reçut l'ordre de marcher à la baïonnette et l'exécuta avec une verve qui fit perdre à l'ennemi, sur place, l'avantage qu'il avait obtenu ; et commettant à nouveau le feu, les mauvaises herbes du terrain permirent aux Espagnols de se maintenir encore.

L'ennemi a mis en évidence trois compagnies d'Aragon, pour nous faire vaciller à gauche; et en faveur de l'épaisseur de la forêt, il a réussi à être déjà au sommet, quand les compagnies d'Albion sont arrivées, qui étaient tombées en retard avec le parc et en entrant avec le bizarre qui a toujours distingué ce corps, il a mis en défaite complète celles d'Aragon. Pendant ce temps, le colonel Córdova reçut l'ordre de soulager **Paya** avec les deux compagnies de **Magdalena**; et ce chef, dont l'intrépidité est bien connue, chargé d'une audace admirable; et désordonné l'ennemi et le vainquant, la victoire couronna, à douze heures, les soldats de la liberté. Renforcé de ce chef avec les Chasseurs de **Paya**, avec une compagnie de **Yaguachi** et avec les trois d'Albion, il pourchassa les Espagnols, entrant dans la capitale, et forçant ses restes à être enfermés dans le fort du Panecillo.

Profitant de ce moment, j'ai pensé sauver le sang qui nous coûterait la prise du fort et la défense que la ville permettait encore, et j'ai verbalement laissé entendre au général Aymerich par l'intermédiaire de l'Edecán O'Leary, de se rendre; et pendant que je parlais avec les corps et me plaçais dans la banlieue, assignant auparavant à M. le colonel Ibarra (qui avait accompagné l'infanterie au combat) d'aller avec notre cavalerie poursuivre celle de l'ennemi qui observait se dirigeait vers Pasto. Le général Aymerich a offert de se rendre pour une capitulation, qui a été convenue et ratifiée le lendemain, dans les termes que vous verrez V.S. dans la copie que j'ai l'honneur de soumettre à l'approbation de S.E.

Les résultats de la journée de Pichincha ont été l'occupation de cette ville et de ses forts le 25 de l'après-midi, la position et la tranquillité de tout le département, et la prise de 1 100 prisonniers de troupes, 160 officiers, 14 pièces d'artillerie, 1 700 fusils, garnitures, clairons, drapeaux, boîtes de guerre et combien d'éléments de guerre l'armée espagnole possédait.

Quatre cents cadavres ennemis et deux cents des nôtres ont arrosé le champ de bataille de leur sang, en plus nous avons 190 blessés des Espagnols et 140 des nôtres. Parmi les premiers, on compte le lieutenant Molina et le sous-lieutenant Mendoza; et parmi les

deuxièmes aux capitaines Cabale, Castro et Alzura; et les lieutenants Calderón et Ramírez, et les sous-lieutenants Borrero et Arango.

Les corps ont tous rempli leur devoir : les chefs, les officiers et les troupes se disputaient la gloire du triomphe. Le Bulletin à remettre par l'état-major général est recommandé aux chefs et subordonnés qui se sont distingués; et je m'acquitterai du devoir de les soumettre à l'examen du Gouvernement; tandis que je me souviens particulièrement de la conduite du lieutenant Calderón, qui, ayant reçu quatre blessures successivement, n'a pas voulu se retirer du combat. Il mourra probablement; mais le Gouvernement de la République saura indemniser la famille pour les services de cet officier héroïque.

La cavalerie espagnole est dispersée et poursuivie par le corps du commandant Cestaris, qui s'était auparavant interposé entre Quito et Pasto. Le 26, les commissaires des deux gouvernements sont partis pour intimier la reddition à Pasto, qui, je crois, sera effectuée par le Libérateur: d'autres officiers marchent pour Esmeraldas et Barbacoas: de sorte que, bientôt, le repos et la paix seront les premiers biens dont ces pays jouiront, après que la République leur aura donné l'indépendance et la liberté.

La Division Sud a dédié ses trophées et ses lauriers au Libérateur de la Colombie.- Dieu garde V.S. de nombreuses années.- A. J. de Sucre. »

Bibliographie:

- Antonio José de Sucre. De mi propia mano. Fundación Biblioteca Ayacucho, 1981. Colección Clásica No 90.
- Alfonso Rumazo. Antonio José de Sucre. Gran Mariscal de Ayacucho
- César Alarcón Costa. Combates y Protagonistas.
- Albi de la Cuesta. Banderas Olvidadas
- Galo Chacón: Campaña libertadora 1822.
- I Toro Ruiz: Batallones ecuatorianos en la Independencia

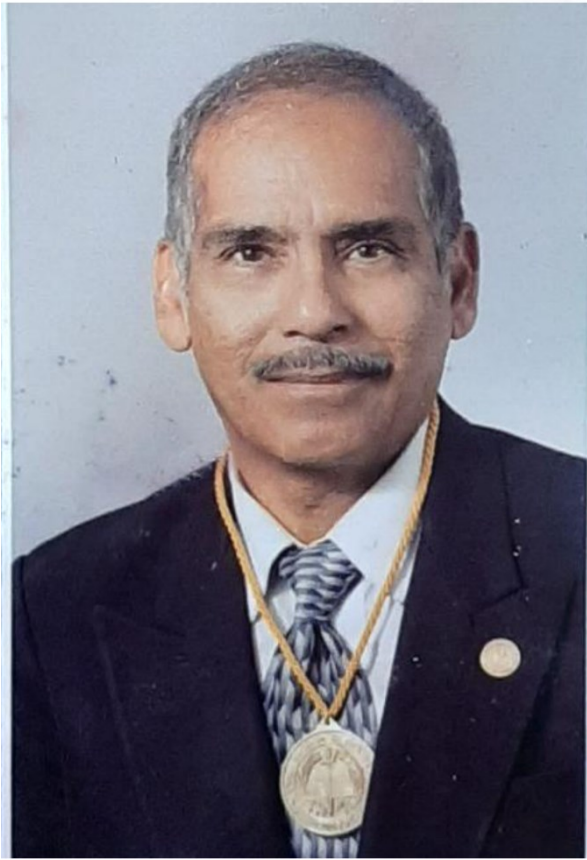




“
Les deux génies de notre Indépendance ont su se comprendre et s’aimer. Sucre vénérât Bolívar et lui obéissait en tant que père. D’autre part, Bolivar avec des éloges qui ont applaudi toute cette génération, ne s’est pas lassé d’exalter son fils, pour le chef le mieux organisé de Colombie, le meilleur général de la République et le premier homme d’État, courageux parmi les courageux, loyal parmi les loyaux, ami des lois, partisan de l’ordre, chevalier en tout...”

LES AFFECTIONS DU LIBÉRATEUR SIMON BOLIVAR À SUCRE

**LES AFFECTIONS DU LIBÉRATEUR
SIMÓN BOLÍVAR À SON MEILLEUR
SOLDAT, LE GÉNÉRAL ANTONIO
JOSÉ DE SUCRE**



**Tern. (S.P.) Edison Macías Núñez
ACADÉMIE NATIONALE D'HISTOIRE
MILITAIRE DE L'ÉQUATEUR**

Le libérateur Simón Bolívar, au cours de son long et glorieux séjour dans les luttes pour l'indépendance, aurait connu et traité d'innombrables chefs et officiers de différents niveaux professionnels et conditions humaines. Cette connaissance personnelle de l'armée qu'il a traitée peut lui avoir donné satisfaction, mais aussi des frustrations inattendues.

L'un des jeunes officiers qu'il connaissait le plus, dévorait sa sympathie et même admirait était le général Antonio José de Sucre, car ses qualités variées d'homme et de soldat méritaient ce privilège. Mais non seulement un militaire intelligent et sérieux comme Bolívar avait une conception édifiante du jeune général cumán, mais aussi un intellectuel exceptionnel comme Juan Montalvo qui écrivait : **« Le général le plus courageux, le plus habile, le plus généreux, le plus humain; le souverain le plus attentif à promouvoir le bien de ses gouvernés, le citoyen le plus soumis aux lois... »**¹

Mais Bolívar a non seulement montré une affection paternelle pour le général Sucre, mais a également placé toute sa confiance en lui confiant les missions les plus délicates et les plus difficiles à accomplir.

À cet égard, Le Gohuir écrit : **« Les deux génies de notre Indépendance ont su se comprendre et s'aimer. Sucre vénérât Bolívar et lui obéissait en tant que père. D'autre part, Bolívar avec des éloges qui ont applaudi toute cette génération, ne s'est**

pas lassé de vanter son fils, pour le chef le mieux organisé de Colombie, le meilleur général de la République et le premier homme d'État, courageux parmi les courageux, loyal parmi les loyaux, ami des lois, partisan de l'ordre, chevalier en tout. » Bolívar était déjà sûr de sympathiser et de connaître profondément le général Sucre et même de prédire son avenir, quand à une occasion, son assistant Florencio O'Leary, en voyant Sucre pour la première fois, lui demande qui est ce mauvais cavalier qui s'approche:

« Il est, répond le Libérateur, l'un des meilleurs officiers de l'armée. Curieusement, il n'est pas connu ou ses capacités sont suspectées. Je suis déterminé à le mettre en lumière, persuadé qu'un jour il rivalisera avec moi. »^{deux}

Précisément, pour son affection, sa confiance et pour avoir tenu la parole, le Libérateur confia à Sucre la première mission difficile qui impliquait la solution d'un grave problème de nature diplomatique et militaire, sûrement de cette façon il encouragera son jeune général « à se salir à la lumière, persuadé qu'un jour il rivalisera avec lui ».

En effet, dès que Guayaquil a obtenu son indépendance, la vision intégrationniste de Bolívar lui a fait concevoir l'idée de l'annexer à la Colombie, mais d'abord de lui offrir le soutien militaire pour assurer son émancipation. Pour ce faire, selon le colonel Alfonso Littuma, il envoya le général Mires « gagner du temps dans le domaine diplomatique, pendant que le mouvement maritime et terrestre des troupes commandées par le général Sucre était effectué ».

Le colonel Littuma lui-même considère que pour remplir la mission militaire, le Libérateur aurait pu nommer le général Mires en raison de l'amitié existante, « parce qu'il était un soldat intelligent et courageux au service de la cause de l'indépendance à laquelle il avait adhéré bien qu'il était espagnol, mais le général Sucre a été nommé, dès qu'il a appris que la junte gouvernementale de Guayaquil avait accepté l'aide militaire de la Colombie, laissant Mires subordonné à Sucre ».³

Après avoir organisé le bataillon Santander dans la ville de Cali, préparé et équipé le personnel et la logistique avec de maigres ressources, il quitte Buenaventura pour Guayaquil. Après un voyage douloureux, touché par les maladies, les pénuries d'eau et de nourriture, il est arrivé à destination.

À Guayaquil, il apprit que les efforts diplomatiques du général Mires n'avaient pas été satisfaisants, bien que le 12 avril 1821, il eût réussi à signer avec la junte gouvernementale de Guayaquil un accord de coopération et d'aide réciproque ; Ensuite, le général Sucre a décidé de compléter ce document et l'a obtenu avec la signature, le 15

mai, d'un autre accord, mais bien qu'il ne précise pas l'annexion de Guayaquil à la Colombie, il déclare « la province sous les auspices et la protection de la République de Colombie ; en conséquence, il confère tous ses pouvoirs à S.E. le Libérateur pour assurer sa défense et le soutien de son indépendance...

Approuvé dans ce document, le général Sucre se mit à la tête de l'armée patriote qui avait pour mission de libérer Quito, et qui, après de longues journées douloureuses et laborieuses, atteignit son but le 24 mai 1822, après la bataille de Pichincha.

Cette action victorieuse des armes a permis de rendre la confiance et l'affection à son ami et protecteur, le Libérateur Bolívar, car avec le triomphe de Pichincha les sympathisants du roi Fernando VII d'Espagne qui vivaient à Pasto et ses populations voisines ont été déclarés vaincus, et qui se sont abrités dans des positions défensives sur les rives escarpées de la rivière Juanambú, ils empêchèrent le passage au sud des troupes patriotes.

Avec le triomphe de Pichincha, Bolívar se rend à Quito, entre dans la ville le 15 juin 1822, où il reçoit les honneurs et la gratitude des habitants de Quito et rencontre une belle femme, Manuela Sáenz, qui sera sa compagne sentimentale pendant différents épisodes de sa vie.

De Quito, il se rendit à Guayaquil, pour assurer son annexion à la Colombie, considérant que le général San Martín arriverait également à la Perle du Pacifique avec des intentions qui ne coïncidaient pas ou n'acceptaient pas.

Une nouvelle insurrection des Pachtounes commandée par le colonel Agustín Agualongo fit que Bolívar en personne, à partir de Guayaquil, commanda personnellement la campagne qui culmina victorieuse avec la bataille d'Ibarra ou Tahuando, le 17 juillet 1823.

Plus tard, une nouvelle campagne arrivait, et à nouveau les deux amis généraux et camarades de lutte, sont revenus pour faire des protagonistes de nouvelles victoires sur les champs de bataille. En fait, Bolívar devait commencer la campagne pour libérer le Pérou, mais pour cela il devait avoir l'autorisation du Congrès de Colombie, mais comme l'autorisation prenait du temps pour la recevoir, il choisit Sucre – quand ce n'était pas le cas – pour aller de l'avant ; il le nomma, à cette fin, « ambassadeur extraordinaire auprès du gouvernement de Lima et lui confia le commandement des troupes colombiennes stationnées sur le sol péruvien ; a quitté Guayaquil le 15 avril 1823.⁴

Ce n'est qu'en août que le Congrès de Bogotá autorisa Bolívar à prendre le commandement à Lima, de sorte que le 6 du même mois, il prit la mer pour se rendre à destination.⁵

Mais d'abord, le Libérateur Bolívar écrivit à Sucre : « **Je vous supplie, mon cher général, de m'aider de toute votre puissance à mener à bien ce plan. Si ce n'est pas le cas, je n'aurai personne qui puisse m'aider spirituellement.** »⁶

Le 2 août, Bolívar, avant la bataille de Junín, passa en revue ses troupes, leur adressant un discours vibrant qui se terminait en ces termes : « Soldats, le Pérou et l'Amérique attendent tous la paix de vous, la paix, fille de la victoire... car la liberté du Nouveau Monde est l'espoir de l'univers.

Le 6 août, le dernier affrontement des troupes de Bolívar avec les troupes espagnoles commandées par le général Canterac a eu lieu. C'était un violent affrontement de cavalerie, on se souvenait de la bataille de Tapi ou Riobamba le 21 avril 1822, où sabres et lances étaient les seuls instruments de combat. « Pas un seul coup de feu n'a été tiré », a admis Bolívar lui-même plus tard.

Mais la campagne libératrice devait continuer, cependant, le Libérateur, pour les problèmes urgents qu'il devait résoudre à Lima, devait laisser la campagne inachevée, confiant la difficile mission à son général préféré. Par une communication écrite, il lui donna toutes les prérogatives pour conclure les opérations déjà commencées : « **Cher général, vous êtes autorisé à faire ce que vous voulez ; et cette autorisation ne reçoit ni modification ni restriction.** »⁷

Le 9 décembre 1824 fut la date historique de la libération du Pérou, après la fin de la bataille d'Ayacucho. Quand Bolívar entendit l'heureuse nouvelle, il explosa de joie, loua son élève, ami et compagnon de tant de jours d'armes et le nomma maréchal d'Ayacucho; de même, le Congrès péruvien a confirmé un tel titre privilégié.

Peu de temps après, le nouveau maréchal s'est aventuré dans la vie politique, il était président de la Bolivie, comme son patron et protecteur qui a dû se consacrer à résoudre les problèmes d'ingouvernabilité et les tentatives d'insubordination.

Sucre voulait donner à sa vie un sentiment d'intimité chaleureuse, alors deux jours après avoir subi une tentative d'assassinat à Chuquisaca, il s'est marié par procuration avec Mariana de Solanda y Carcelén, le 20 avril 1828, alors il a écrit : « Vous avez presque épousé un homme mort. »

Lorsque Sucre a participé à ce mariage avec son patron et ami, il a été ému et félicité en écrivant entre autres : « **Que le ciel soit heureux dans les bras de votre nouvelle Pénélope** »; il faisait référence à Mariana sa femme.

La tranquillité de la vie à la maison n'a pas

duré longtemps; car il y avait des menaces de guerre venant du sud. Le 1er juin 1828, le général Arturo Sandes a dit au général Flores, commandant de l'armée du soi-disant département sud de la Colombie (aujourd'hui l'Équateur), « il semble que les Péruviens veuillent attaquer l'intégrité de la Colombie ». Le général Flores prévoyait également cette possibilité, il s'est donc consacré à l'organisation, à la formation et à l'équipement des troupes qu'il avait sous son commandement, car il était sûr qu'il les commanderait si de futures opérations contre les forces péruviennes du président José Domingo La Mar étaient lancées. Mais non. Le 28 octobre 1828, le Libérateur impute cette campagne à son général préféré : « Je m'adresse à U. (Sucre) un extraordinaire qui est le Dr Merino, afin d'apporter ces draps à U. ils contiennent la nomination du chef absolu du Sud. Tous mes bons et mauvais pouvoirs que je délègue à U., font U. la guerre, font U. la paix; Sauver ou perdre le Sud, U. est l'arbitre de son destin, en U. J'ai confié tous mes espoirs. »⁸

La confiance que Bolívar avait en Sucre était pleinement méritée : le général Cuman était un militaire expérimenté et un grand stratège. En ce qui concerne la campagne qu'il mènerait dans le sud, il a été très clair sur sa conception stratégique, et il l'a fait savoir au général Flores : « Je pense que U. devrait concentrer ses forces à Cuenca en quittant Guayaquil ... La perte de Guayaquil, si une forte division péruvienne y atterrit, me semble insignifiante en échange de la destruction des 4000 Péruviens qui se sont présentés à Loja. »⁹

Le 27 février 1829, l'armée colombienne, commandée par le général Sucre et l'armée péruvienne du président La Mar, s'affronte dans la porte de Tarqui, avec la victoire du Mariscal de Ayacucho.

Lorsque le général victorieux fut de nouveau à Quito, il se consacra aux soins de sa femme qui était sur le point d'avoir leur premier enfant.

À la veille de donner naissance à la nouvelle mère, Bolívar a donné le nom de mâle au premier-né de son général bien-aimé. « **Mais il a échoué dans ses prédictions : le petit-fils était une petite-fille et un autre était le compagnon du plus fidèle de ses compagnons d'armes.** »¹⁰

Quand Bolívar présenta la « plainte affectueuse » au sujet du compadrazgo raté, Sucre répondit : « Le jour du Tarqui, j'ai dit à Flores que je n'avais pas un vêtement de la plus belle amitié et affection à lui donner, pour en faire un compadre et à la vérité que je le crois le meilleur. » Il confirme ensuite sa profonde affection : « **Je crois que ma carrière et ma vie sont marquées par les témoignages de l'affection la plus sincère pour U. et je doute fort que j'ai aimé mon père lui-même plus que U.** »

Le 28 juin 1829, Bolívar répondit : « **Je remercie U. pour ses excuses victorieuses à ma plainte de compadrazgo, et, surtout, pour ses conseils et ses précieuses réflexions qui me sont infiniment appréciables.** »

Pour le mois de janvier 1830, l'installation d'un Congrès constituant à Bogotá est prévue ; il avait été convoqué par le Libérateur pour analyser un projet de Constitution. Le général Sucre fut nommé représentant à ce Congrès par la province de Cumaná, sa ville natale. Dans ces conditions, il rejoignit le soi-disant Congrès admirable, fut élu président et fut assermenté par Bolívar.

Malheureusement, les membres du Congrès ont appris la décision de la capitainerie du Venezuela de devenir une nation indépendante. Sucre présida une commission pour tenter d'amener le général Páez à renoncer à un tel objectif de désintégration, mais aucun accord favorable ne fut conclu. Avec l'autorisation du Congrès, le général Sucre retourna à Quito via Popayán - Pasto. Pendant le voyage, dans le secteur de Berruecos, il fut pris en embuscade et tué, le 4 juin 1830.

En apprenant cet événement tragique, Bolívar a été rempli d'une immense tristesse et a dédié les meilleurs commentaires et souvenirs à son général bien-aimé et a déclaré :

“En tant que soldat, vous étiez la victoire; en tant que magistrat, juge; en tant que citoyen, patriotisme; comme vainqueur, clémence; en tant qu'ami, loyauté. Pour la gloire, vous avez déjà tout : ce qui vous manque, seul Dieu doit le donner.”.

RÉFÉRENCES:

- 1 Le Gohuir, José María: Historia de la República del Ecuador, Colección Grupo Aymes, Impresión Multimedia, Quito, Ecuador.
- 2 O' Leary, Daniel Florencio: Memorias, Vol., II, Caracas 1952.
- 3 Littuma Arizaga, Alfonso: Presencia del general Antonio José de Sucre gran mariscal de Ayacucho en los territorios de la Real Audiencia de Quito, Quito, Ecuador, 1981.
- 4 Masur, Gerhard; Simón Bolívar, Biografías Gandesa, México, D.F., 1992
- 5 O' Leary, Daniel Florencio, obra citada.
- 6 Masur, Gerhard, obra citada.
- 7 Rumazo González, Alfonso: Sucre, Gran Mariscal de Ayacucho, Graficart Cía. Ltda. Quito, Ecuador.
- 8 Chiriboga, Ángel Isaac: Tarqui documentado, Guerra de 1828, 1829, Biblioteca militar ecuatoriana, Vol. 23, Quito, Ecuador, 1960.
- 9 Macías Núñez, Edison: Historia General del Ejército, tomo 2, El Ejército en las guerras de la Independencia, Producción Gráfica, Quito, Ecuador, 2007.
- 10 Grisanti, Ángel: El Gran Mariscal de Ayacucho y su esposa la marquesa de Solanda, Imprenta Nacional, Caracas, 1955.



DISCOURS SOUTENU PAR LE GÉNÉRAL DE DIVISION, LEOPOLDO A. MANTILLA A., À L'OCCASION DE LA REMISE DES COFFRES CONTENANT LES TERRES DE PICHINCHA ET TAPI, AU RÉGIMENT DE GRENADIERS À CHEVAL « GENERAL SAN MARTIN ».



**Grad. (+) Leopoldo Mantilla Ante
Patron de l'ASOCID-ECUADOR**

Quand la flamme de la lutte libertaire hispano-américaine avait déjà recouvert du nord au sud et d'est en ouest le territoire de l'Amérique du Sud, quand tous les peuples étaient enflammés par l'esprit de guerre et n'épargnaient aucun sacrifice pour briser les chaînes qui les soumettaient encore au joug du servage, quand les deux grands libérateurs avaient réussi à presque détruire les forces royalistes qui cherchaient héroïquement et obstinément à maintenir les colonies sous le joug du servage, quand les deux grands libérateurs avaient réussi à presque détruire les forces royalistes qui cherchaient héroïquement et obstinément à maintenir les colonies sous le joug du servage. la domination de sa Couronne; -se produit précisément dans les terres de l'Équateur, l'un des événements les plus importants de notre histoire libertaire.

Les deux Grandes Colonnes. Les volontés des deux Grands Génies, les troupes des deux Libérateurs, prennent contact pour la première fois à Saraguro (actuelle province de Loja), le 9 février 1822, de là pour ne pas séparer leurs efforts jusqu'à ce que l'acte glorieux culmine et pour livrer à tous les peuples hispano-américains, leurs territoires libres et indépendants, afin qu'ils puissent commencer leur vie souveraine en tant que nations dignes de participer sur un pied d'égalité, dans la communauté internationale et, pour suivre les chemins de la démocratie avec nostalgie.

San Martín et Bolívar, les figures exaltées de la grande épopée, s'accordent sur la conjugaison de leurs efforts pour réaliser ce qui, séparément, devenait de plus en plus difficile chaque jour en raison de la résistance obstinée des forces hispaniques, qui verront les dernières redoutes du pouvoir réel s'échapper de leurs mains et exécuter avec un courage incommensurable le dernier et désespéré effort pour maintenir leur suprématie.

C'est ainsi que les légions du sud arrivent dans les terres équatoriennes actuelles, avec de vaillants soldats chiliens, paraguayens, boliviens péruviens et du pays gaúcho, qui, en plus d'apporter leurs corps militaires les plus brillants, les « Grenadiers des Andes », ont été envoyés par San Martín pour instruire les bataillons qui ont été organisés au Pérou, avec des bison patriotes enrôlés dans les rangs libertaires.

Après la réunion de Saraguro, toute l'armée sous le commandement du général Sucre, emulo des Libérateurs puis Grand Maréchal d'Ayacucho,

marche vers le nord pour réduire dans la capitale de l'audience royale de Quito, à l'un des bastions les plus puissants de la résistance espagnole. Au cours de leur mouvement, à d'innombrables reprises, les forces libertaires doivent faire face aux troupes espagnoles en retraite qui cherchent l'union de leurs colonnes et le soutien mutuel pour porter un coup décisif; cependant, chaque rencontre et chaque escarmouche fut un autre triomphe pour les patriotes. Près de Riobamba, le 8 mars 1822 un combat d'une certaine ampleur a lieu et on y voit comment, les Grenadiers des Andes, avec les Dragons de Colombie, ont battu à Totorillas le meilleur escadron des Dragons de Grenade, dans cette action les performances exceptionnelles du colonel Ibarra sont mentionnées, Commandants Rasch, Jiménez et Pontón et, du lieutenant Latus.

Un peu plus tard, le 21 avril, dans les plaines sablonneuses de Tapi, à côté de la Sultana de los Andes, la ville de Riobamba, eut lieu l'une des batailles les plus importantes et les plus glorieuses de la campagne conjointe qui avait développé les forces héroïques détachées des armées des deux grands capitaines américains; la bataille de Tapi ou Riobamba, un beau combat de cavalerie, dans lequel les courageux grenadiers se couvrent de gloire une fois de plus et, soutenus par les dragons de Colombie, détruisent la cavalerie espagnole. Mieux vaut laisser parler ceux qui ont été témoins de cet exploit inoubliable.

Le colonel Antonio Morales, chef d'état-major, en partie fonctionnaire de la bataille dit entre autres choses: « Ce corps bizarre (les grenadiers des Andes) a rassemblé au parti qu'il travaillait lui-même dans la ville, chargé sur toute la cavalerie ennemie avec tant d'audace, avec tant d'ordre et avec tant d'audace, qu'il n'y a guère d'exemple, le brave commandant Lavelle a été en ce jour le modèle du courage et de l'impétuosité; jamais un chef plus serein et un soldat plus courageux n'ont été vus. Les majors Bruix et Sowersby se sont comportés héroïquement... »

Pour sa part, le général Sucre, en rapportant cette bataille au commandant général de la Plaza de Guayaquil, a déclaré: « A une courte distance de la population, la courageuse escadre de grenadiers, qui avait avancé, s'est retrouvée seule, improvisément à la tête de toute la cavalerie espagnole, et a eu l'élégante audace de les charger d'une intrépidité dont il y aura de rares exemples ... »

Le commandant Lavelle lui-même, lorsqu'il a relaté l'épisode, parlant de la deuxième charge, a déclaré: « La retraite a été faite au pied du cheval, lorsque le général Tolrá, placé à la tête de ses trois escadrons, les a mis à la charge sur la mienne. Le courage dans les visages des braves Grenadiers, et il fallait être insensible à la gloire, pour ne pas avoir donné une seconde charge... »

Cette action de la cavalerie selon les mots du général Angel I. Chiriboga, dans laquelle le patriote fait un fabuleux gaspillage d'habileté et de courage, est attestée par les deux armées. La cavalerie espagnole abandonne le terrain et c'est la victoire des patriotes.

Le triomphe de Riobamba aura alors une très grande signification dans les actions ultérieures, puisque, les forces royalistes ne sont pas revenues pour de nouveaux combats, mais ont cherché dès que possible, le refuge dans l'ancienne capitale de la présidence, - pour attendre des renforts de Pasto et résister sous la protection de leurs défenses. C'est pourquoi il a été dit que Tapi en ce qui concerne Pichincha, était le même que Junín en ce qui concerne Ayacucho, cette dernière victoire qui a définitivement brisé les liens de colonisation pour l'Amérique du Sud. À Junín aussi, la cavalerie patriote, trois fois inférieure au royaliste, l'écrasa, semant la démoralisation dans les forces espagnoles.

Puis vint Pichincha, le 24 mai, la grande bataille fut livrée, qui serait la dernière en terres équatoriennes. Avec elle, l'indépendance de l'ancienne présidence et de l'audience royale de Quito a été scellée. Nous savons tous comment s'est déroulé son développement et nous savons qu'en elle aussi, les membres de la Division républicaine envoyés du sud par San Martín, ont eu des performances très honorables, se démarquant, comme elle le faisait depuis toujours, la hidalguía et la valeur des Grenadiers argentins et des officiers et classes qui, au nombre de deux cents, sont venus au Pérou, d'entraîner, d'instruire et de commander les bataillons Piura et Trujillo, qui ont participé aux efforts de toute la campagne.

Lorsque les armes libératrices triomphaient déjà à Pichincha, il était une fois de plus nécessaire d'agir auprès des célèbres Grenadiers qui, avec la cavalerie colombienne sous le commandement du colonel Ibarra, accomplissaient la dernière étape de la bataille dans une poursuite fermée et violente de la cavalerie espagnole qui, consciente de la défaite, tentait de se retirer précipitamment vers le nord.

Aujourd'hui, nous faisons un examen fugace de ces actes héroïques, et, nous avons l'honneur de livrer entre les mains des Grenadiers de San Martín, la terre sèche et sablonneuse de Tapi et, cette autre, argileuse et humide de Pichincha, des terres qui ont été généreusement irriguées il y a près d'un siècle et demi, avec le sang de leurs compatriotes et des

membres de leur même corps héroïque, qui ne différait que de celle de ces temps, dans laquelle aujourd'hui elle a plus de gloire parce qu'elle porte le nom du Grand Capitaine, nous nous inclinons une fois de plus avec révérence devant la mémoire de ces génies qui ont traîné tous les dangers toutes les souffrances, toutes les douleurs, avec le seul désir de fouler les linéaux de gloire, en suivant les chemins de la renommée pour nous léguer le Couronnement de sa valeur, Des patries libres et souveraines.

Monsieur l'Ambassadeur, mes premières expressions auraient dû être de féliciter Votre Excellence d'avoir promu cet exemple de notre meilleure histoire, avec lequel nous faisons tous ressortir en ce moment d'attente pour l'Amérique et le monde, d'espoirs et de désirs renouvelés. Cette nomination est de renforcer et de ratifier ce qui nous unit et de revenir par l'exemple courageux et audacieux de ceux qui ont combattu dans les luttes pour l'indépendance, qui ont préféré - l'honneur à la tranquillité, la mort à la médiocrité.

Prenez Monsieur le Commandant, officiers et soldats du régiment de Grenadiers à cheval « Général San Martín » notre poignée de main et quand vous mettez cette expression physique de la terre héroïque de Tapi et Pichincha dans votre musée, informez les Grenadiers de San Martín, qu'ici, en Équateur, leur mémoire est rappelée avec un mysticisme vénérable.

ALLOCUTION DE L'AMBASSADEUR DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

A travers vous, Monsieur le Chef d'État-Major des Forces Armées, je reçois avec une émotion explicable de la part de l'Armée équatorienne, ces coffres qui entourent la terre des champs verdoyants de Riobamba et de Pichincha, qui sont devenus fertiles avec le sang que, en abondance, les enfants de ce peuple et des Vénézuéliens, des Chiliens, des Colombiens ont versé. Uruguayens, Péruviens, Boliviens, Paraguayens et Argentins. Tous, ensemble, ne cherchaient qu'à assurer la liberté du continent. Revenons avec le regard de la mémoire à cette époque. Essayons de reconstruire les camps difficiles; efforçons-nous d'imaginer ces jours épiques de mois et de mois, sur des plaines sans fond, parmi des marécages perfides, dans des ravins riant ou des falaises profondes; sur des sommets éternels et toujours en surmontant d'immenses distances. Ce n'est qu'alors que nous pourrions comprendre l'ampleur de l'exploit, la grandeur de l'impulsion qui l'a animé, la conviction profonde qui l'a encouragé et, surtout, le détachement chimérique et rêveur de ces chevaliers ambulants. C'est qu'ils étaient les héritiers directs de cette noble lignée de l'ancienne Espagne; celui qui leur avait appris à aimer leur peuple dans la générosité de leur législation avancée pour les Indiens; dans un sens chrétien clair et exact de la vie qui n'admet pas les différences raciales et qui, pour cette raison même, a fait du métissage l'exemple encore inégalé d'un colonialisme sans désaccords. Ainsi naquirent et bercèrent ainsi ces braves Créoles qui avaient été éduqués sous la protection des leçons de Francisco de Vitoria ou de Bartolomé de las Casas, prêtres sages, qui les enseignaient dans les vastes cloîtres conventuels et, là aussi, alternaient le spiritualisme mystique du Christ, avec la fronde vivifiante de la France, ou avec les idées qui avançaient et régnaient déjà sur le nouveau monde.

Il ne faut pas manquer ces Créoles, enfants d'Espagnols, la nostalgie naturelle des salles de classe de Salamanque ou le baptême sanglant de la guerre contre l'envahisseur napoléonien, ou le désir ardent de tant de mémoire entendu dans la famille. Cependant, ils estimaient que la naissance des nouveaux peuples qui se faisait entendre, presque à l'oreille, dans la loge fermée ou dans la réunion clandestine, où se dessinaient des plans d'action, des formes de gouvernement et des conceptions politiques qui sautaient hardiment, sur les moules traditionnels, étaient presque imperceptibles. Il y avait amassé, avec le levain des idéaux, une Amérique maître de son propre destin. Mais naître n'a pas été facile et les larmes ont apporté de la douleur. La lutte pour la vie naissante était hérissée de difficultés et la révolution revendiquait la dette éternelle du sang et de la haine.

Quito a été le premier à pousser le cri et à porter la lumière. L'écho de celui-ci a été entendu dans les montagnes, le vent l'a porté, la mer l'a porté, il a couru sur des pentes claires ou par des torrents troubles, les jeunes l'ont reçu avec excitation et il a armé leurs bras presque enfantins. Inégale était la chaleur du combat. Il semblait parfois que l'idéal nourri succomberait vaincu par la force des armées royalistes; mais il était déjà devenu chair dans l'âme américaine et, de nouveau, il se leva obstinément, grossièrement, tenace, en colère.

D'un bout à l'autre du continent, des armées improvisées hâtives sont venues; ils sont venus pour éviter une défaite imminente ou pour participer à la catastrophe. Pourtant, partout, ils étaient comme les hérauts annonçant la victoire. Ils se sont mêlés à la lutte, ont partagé les bivouacs, ont changé d'opinion ou ont fait référence à leurs terres lointaines, et là, dans la lutte rude, dans la lutte qui n'a jamais pris fin, ils ont appris à être définitivement jumelés. Il semblait qu'à cette époque, les Andes s'élevaient plus impraticables que jamais, que les distances s'allongeaient sans cesse, que les chemins des Incas étaient effacés, coupés ou perdus. Seul l'œil voyant ou l'oreille droite du baqueano indien pouvait contourner la tige espagnole. Ainsi ces soldats bisons, mais avec un cadre de géants, sous la latitude du continent, ont tissé l'histoire avec les fils subtils de la même foi dans le destin américain, d'une seule poussée pour le forger et avec la conception unitaire qui les reliait, malgré tant de diversité géographique.

Du Río de la Plata, -encore et brun- « couleur du lion », selon l'expression lugonienne, une poignée de grenadiers sont arrivés sur ces terres qui sont restés aveugles et sans crainte, à ce prédestiné à la gloire, à ce chef par excellence, à ce chef des manières douces et fines, à ce cœur de tigre et à cette volonté sans évanouissement qu'était D. Juan Galo de Lavalle. Ici, certains sont tombés; ils sont partis, en gage d'amour envers vous, les Équatoriens, leur vie, leur sang et leurs os. D'autres retournèrent dans la lointaine patrie pour raconter, dans le tour des réchauds guerriers ou dans les rassemblements de la vieillesse tranquille, tout l'effort et la douleur subis dans ce pèlerinage sans pause, de cet encombrement des souvenirs de ce Quito - qu'ils portaient à jamais sur leurs rétines: leurs longues rues qui grimpent sinueusement par les jupes caressantes de la Pichincha, ou que, ils se cachent de manière démunie, entre des murs blanchis à la chaux avec des souvenirs andalous, entre des maisons de balcons soufflés et des barres bleues.

Depuis les jours très lointains de l'épopée, de la douleur et de l'amour, le temps est passé impassiblement, indifféremment et inexorablement. Les distances ont été effacées avec les techniques les plus audacieuses et les inventions les plus incroyables. Aujourd'hui, en une seule journée, nous voyageons sans soucis sur tout le continent. Nous ne pouvons pas calculer tous les efforts, tous ces drames vécus pour nous léguer cette liberté dont nous jouissons aujourd'hui. De cette union fraternelle sacrée dans laquelle les hommes s'accrochaient, sanglotant, pour contempler absorbée la naissance sanglante des peuples, aucun souvenir n'est resté. L'homme a oublié la douleur de l'accouchement, l'angoisse de celui qui viendra, et a négligé le frère faible. La lutte des baïonnettes élevées s'est transformée en celle des hégémonies, en - celle de l'égoïsme et en celle des barrières. Les frontières sont fermées, les intérêts étouffent et chaque peuple, avec ses bagages, prend le cours de ses propres commodités seul et ne rend même pas - avec affection son regard vers le voisin.

Après une léthargie d'indifférence suicidaire, les gouvernements commencent à se réveiller et cherchent maintenant avec empressement le chemin qui les mènera à la contemplation économique, culturelle et spirituelle. Malheureusement, il n'est pas encore observé que cet éveil s'empare de la conscience collective des médias, des centres d'expansion économique, des peuples eux-mêmes et qu'ils sont convaincus qu'il est vital et urgent de s'unir, avec le même idéal et avec la même volonté de la grande épopée, afin que l'aphorisme qui a dit que c'est « le continent de l'espérance » soit une vérité incontestable.

Grenadiers de San Martín: vous savez bien que votre célèbre régiment est rentré à Buenos Aires avec sa vieille bannière comme une bannière de devoir accompli. Aujourd'hui, vous reviendrez en tant que gardiens de ces coffres qui sont un symbole de l'amour fraternel et qui, comme la vieille bannière que vous vénerez, serviront également à tempérer votre volonté de servir la cause américaine.

Les vieux murs augustes de votre musée, silencieux vous recevront et vous apporteront des réminiscences de la merveilleuse épopée et vous devez dire, je n'en doute pas, que les rêves que San Martín et Bolívar chérissaient, n'étaient pas seulement des chimères étonnantes, mais de grandes visions de l'avenir. À partir de ce moment, vous êtes des gardiens jaloux de ces coffres. En les remettant à votre patron et à vos camarades, dites-leur comment ce Quito des traditions hispaniques, du passé splendide et du cri de Lumière du Continent vous a accueilli. Dites-leur aussi que votre Ambassadeur a tempéré son esprit américain parce qu'il n'y a pas de frontières ici pour les peuples du continent, et enfin soyez porteurs de ce message, qui est un message d'amour et d'espérance.



LES FORCES QUI ONT COMBATTU À PICHINCHA



ORDRE DE BATAILLE

LES FORCES QUI ONT COMBATTU À PICHINCHA



Crnl. (S.P.) Iván León Fonseca
Partenaire fondateur ASOCID-ECUADOR

ORGANISATION DES UNITÉS MILITAIRES DANS LA BATAILLE DE PICHINCHA

Les guerres d'indépendance en Amérique, avaient un concept général pour l'organisation de leurs troupes, les armées et principalement les royalistes, pendant les campagnes militaires étaient organisées avec différents régiments. Chaque régiment d'infanterie se composait de plusieurs bataillons, divisés en plusieurs compagnies. Les régiments de cavalerie se composaient de plusieurs escadrons subdivisés en compagnies. Son concept de la manœuvre était dans son ensemble, cependant, dans la bataille de Pichincha, nous pouvons apprécier une décentralisation des troupes de l'armée libératrice et qui, en bref, était un facteur prépondérant dans le résultat final.

PERSONNAGES DE LA BATAILLE DE PICHINCHA

1. **Simón Bolívar** : Président de la Grande Colombie, planificateur et stratège des campagnes libertaires.
2. **Francisco de Paula Santander**. Vice-président de Gran Colombia
3. **Antonio José de Sucre** : commandant de l'armée dans la libération du Venezuela, de la Colombie, de l'Équateur et de la Bolivie.
4. **Abdón Calderón**: Héros exceptionnel de Cuenca qui, malgré avoir reçu 4 blessures par balle, a préféré rester immobile dans la ligne de tir.
Andrés de Santa Cruz : Commandant de la division péruvienne de l'armée libératrice.
5. **Daniel Florencio O'Leary** : Lieutenant-colonel de l'Armée de libération.
6. **John MacKintosh**: Lieutenant-colonel membre de l'armée britannique au service de l'armée du Venezuela et de la Colombie dans la guerre d'indépendance.
7. **Cayetano Cestari Barbieri**: Commandant de l'escadron des dragons du Sud (armée fantôme)
8. **Félix Olazábal, Francisco Villa** : Officiers argentins qui se sont battus pour la libération de Quito.
Militaire colombien exceptionnel: José María Córdova, Hermógenes Maza.
9. **Melchor Aymerich**: Commandant et personnage principal des troupes royalistes d'Espagne.

OBJECTIF ET STRUCTURATION DES FORCES

Simón Bolívar avait un objectif politique à atteindre; il devait incorporer dans ce qui serait la Grande Colombie, les provinces de la Real Audiencia, y compris Guayaquil.

À cette fin, l'organisation des troupes est progressive, à partir de janvier 1822, où Sucre avait déjà organisé la nouvelle campagne. Son armée était composée d'environ 1700 hommes d'origines différentes, certains étaient déjà des vétérans d'autres campagnes, d'autres, des hommes nouvellement recrutés dans les terres plates de Guayaquil, ainsi que des volontaires des montagnes.

Il y avait aussi la Nouvelle-Grenade et des soldats vénézuéliens envoyés par Bolívar, quelques officiers et soldats espagnols qui avaient changé de camp, un bataillon entier de volontaires britanniques et même quelques Irlandais et Français.

Le 9 février, de Machala, il entra à Saraguro, rejoignant la division péruvienne envoyée par San Martín, principalement des Péruviens, mais il y avait aussi des Boliviens (haut Pérou), des Chiliens et des Argentins.

Dans sa marche vers Quito, le 2 mai 1822, après avoir passé Cuenca, Alausí et Riobamba, il atteignit la ville de Latacunga où il réorganisa ses troupes, ajoutant des volontaires des villes voisines et continua d'attendre de nouveaux renforts, en particulier le bataillon Alto Magdalena de Colombie, puis continua vers Quito.

Au petit matin du 23 mai, l'armée patriote se composait définitivement de 2971 hommes qui feraient face à la bataille décisive, il convient de noter que l'escadron dragon était au nord de Quito, c'est-à-dire à l'arrière de l'ennemi.

D'autre part, les troupes royalistes avaient atteint Quito pour empêcher la mission de l'armée patriote, se sont d'abord retranchées dans le « Panecillo » et attendaient des renforts du nord, en particulier du bataillon catalan venu d'Ibarra, qui n'est finalement pas arrivé.

À neuf heures et demie du matin du 24 mai 1822, les premiers coups de feu commencèrent. Dès le début du combat, le Yaguachi et son commandant le colonel Antonio Morales, dans une lutte acharnée, ont épuisé les cartouches et les ont remplacées par la baïonnette. Il tremolaba le bleu et blanc du drapeau dirigé par le jeune lieutenant Abdón Calderón. Ces unités ont tenu la partie la plus difficile des combats jusqu'à l'arrivée de Mires avec le reste de l'infanterie.



ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE PATRIOTE

Commandant en chef
Général Don Antonio José de Sucre

Division de la Colombie



Commandant : Général José Mires

Personnel principal

Chef d'état-major, colonel Don Antonio Morales

Assistants de terrain :

Lieutenant-colonel Don Daniel Florencio O'Leary

Capitaine Don Vicente Ramon Gómez

Capitaine Don Eusebio Borrero y Costa

Lieutenant Don José María Botero Chirugiens:

Chirurgiens:

Frère Francisco de la Natividad

Lorenzo Rodriguez

Physicien: Miguel Custodio Veintimilla

Infanterie

☒ Cazadores de Paya **Bataillon** 820 infanterie; sous le commandement du lieutenant-colonel José Leal.

☒ Alto Magdalena **Bataillon** 314 infanterie; sous le commandement du colonel José María Córdova.

☒ Bataillon Yaguachi 260 infanterie; sous le commandement du colonel Carlos María Ortega.

☒ Albion **Battalion** 433 infanterie; commandé par le lieutenant-colonel John MacKinstosch.

Cavalerie, commandée par le colonel Diego Ibarra.

1. 🐎 Escadron de dragons et lanciers de Colombie, sous le commandement du lieutenant-colonel Friederich Rach.
2. 🐎 Squadron Southern Dragoons 142 cavalerie; sous le commandement du lieutenant-colonel Gaetano Cestari

Division du Pérou



Commandant: Andrés de Santa Cruz,

Personnel principal

Chef d'état-major : Colonel Don Luis Urdaneta

Assistants de terrain :

Lieutenant Don Calixto Jiraldez.

Lieutenant Don José María Frías

Unités et commandants

Infanterie

☒ Bataillon n° 2 de Trujillo : 573 fantassins ; sous le commandement du colonel Félix Olazábal

☒ Bataillon n° 4 de Piura: 454 fantassins; sous le commandement du colonel Francisco Villa

Artillerie

☒ Batterie d'artillerie : 83 artilleurs ; sous le commandement du capitaine Adolfo Kinger

Cavalerie

🐎 Trujillo Hunters on Horseback Squadron, 100 cavaliers; sous le commandement du colonel Antonio Sánchez

🐎 Escadron Cazadores a Caballo de Paita 100 cavalerie; également sous le commandement du colonel Antonio Sánchez

🐎 Escadron du Régiment de Grenadiers à cheval des Andes de 96 cavaliers, sous le commandement du colonel Juan Lavalle.

ORDRE DE BATAILLE DE L'ARMÉE ROYALISTE

Commandant en chef
Le maréchal Melchor de Aymerich et Villajuana
Armée espagnole

Division de la Colombie



Commandant en chef :

— Le maréchal Melchor Aymerich et Villajuana, Armée espagnole

État-major général:

— Chef d'état-major : Colonel Don Nicolás López

— Inspecteur militaire du Royaume : Colonel Don Joaquín Germán

— Assistant généra : Don Francisco González

— État-major adjoint : Colonel Don Patricio Brayn

— Chirurgien: Don Noaquón Morro

— Physique: Don Antonio Muñoz

Unités et commandants

☒ 1er bataillon d'Aragon (espagnol) : Colonel Valdez 580 infanterie

☒ Bataillon de tireurs de Cadix : Colonel de Albal, 487 fantassins

☒ Chasseurs légers de constitution : colonel Toscano, 368 fantassins

☒ Premier bataillon léger de Catalogne : Don Bartolomé Salgado, 380 fantassins, (il était à Ibarra bloqué par Cetari)

Cavalerie, sous le commandement du colonel Don Carlos Tolrá


• 🐎 Dragons de Sa Majesté la Reine Elizabeth, 1er Escadron : Colonel Sáenz, 92 cavaleries.

• 🐎 Dragons de Grenade, 1er escadron : colonel Vizcarra, 84 cavaleries.

• 🐎 Dragons de la Garde présidentielle, 1er escadron: Lt. Col **Mercadillo**, 87 cavaliers

• 🐎 Hussards de Sm Le Roi Ferdinand VII, 1er Escadron : Colonel Allimeda, 76 cavaliers

• **Artillerie**

-  Batterie d'artillerie : Colonel Ovalle, 120 Artilleurs

LA FAUSSE ARMÉE QUI A AIDÉ À GAGNER LA BATAILLE DE PICHINCHA

Les grandes batailles ont des actions et des personnages, certaines sont reconnues et d'autres pourraient être reléguées, mais dont la participation dans de nombreux cas est décisive.

Il est souligné, par exemple, un jeune lieutenant de 18 ans qu'Antonio José de Sucre dans sa brève partie de la bataille de Pichincha, datée du 28 mai de cette année-là dit: « [...] Je me souviens particulièrement de la conduite du lieutenant Calderón, qui, ayant reçu quatre blessures successivement, n'a pas voulu se retirer du combat. Il mourra probablement, mais le Gouvernement de la République saura comment indemniser la famille pour les services de cet officier héroïque.

Lorsque Simón Bolívar arriva dans la ville de Quito et apprit ces faits, il promut Calderón au grade de capitaine à titre posthume et décréta que son salaire serait donné à sa mère. La compagnie du bataillon Yaguachi à laquelle Calderón appartenait n'aurait pas de capitaine et dans les magazines, lorsque son nom était mentionné, la troupe devait répondre: « Il est mort glorieusement à Pichincha, mais il vit dans nos cœurs. » La tradition est maintenue à ce jour dans l'armée équatorienne, car lorsque les bataillons de cavalerie sont répertoriés, Calderón est nommé bolivar arrangé.

À l'autre sommet se trouve l'épisode, presque inconnu, de la tromperie militaire qui a eu un grand impact pour la victoire des Pichincha. Il s'agit de l'Italien Cayetano Cestari Barbieri, auteur de la ruse qui a trompé les Espagnols avant la bataille de Pichincha, promu colonel par Bolívar en juin 1822.

LE PETIT MYSTÈRE DU BATAILLON DE CATALOGNE

Quelques heures avant la bataille de Pichincha, les Espagnols attendaient un renfort de 400 courageux royalistes appartenant au bataillon de Catalogne, qui marchaient de Pasto (vers le nord), en direction de Quito. Son arrivée déséquilibrerait les forces combattantes en faveur de la partie espagnole, de sorte que l'histoire du 24 mai aurait pu être écrite d'une manière différente.

Ce bataillon de renfort n'est jamais apparu et la bataille qui a suivi a scellé la défaite de l'armée espagnole à Quito. La vérité est que le bataillon de Catalogne est arrivé très près de la capitale quelques jours avant la bataille, bien qu'étonnamment arrêté son avance.

C'était un petit mystère qui a été balayé par les historiens de l'indépendance pendant un siècle.

Ce fut le cas jusqu'en 1922, lorsque le chercheur équatorien Carlos Vivanco Félix publia un curieux document qu'il trouva aux Archives nationales de Quito, qui révéla une histoire surprenante qui pourrait clarifier la raison pour laquelle le bataillon catalan n'est pas venu aider les royalistes de Quito, facilitant la victoire d'Antonio José de Sucre le 24 mai 1822.

L'ARMÉE FANTÔME

Ce document avait été rédigé par le commandant de l'escadron de cavalerie Dragoons du Sud, qui se trouvait depuis le 20 mai 1822 derrière les lignes ennemies, dans les provinces au nord de Quito, avec pour mission d'intercepter les 380 renforts du bataillon espagnol Catalogne.

Cestari, avec un peu plus d'une centaine de soldats sous son commandement, a développé un plan pour empêcher l'arrivée de la Catalogne à la bataille finale dans la capitale. Dans le document découvert par Vivanco, Cestari décrit sa stratégie : il exagère ses propres forces en les augmentant à 800 soldats, ajoutant 200 montures de cavalerie. Avec cette force importante mais imaginaire, il a réussi à tromper l'ennemi.

Cestari raconte que pour rendre la tromperie plus crédible, il s'est fait passer pour un chef républicain particulièrement craint par les Espagnols, et a même falsifié sa signature sur des documents dans lesquels il demandait aux peuples de la région de nourrir son armée nombreuse mais imaginaire.

Selon l'historien Roberto Leví Castillo, le commandant Bartolomé Salgado du bataillon de Catalogne a ralenti son avance lorsqu'il a entendu parler de cette armée ennemie inattendue qui se tenait sur le chemin du quito, convaincu de son existence réelle.

Les renforts de Catalogne sont restés immobiles à 80 kilomètres au nord de Quito pendant plusieurs jours, jusqu'au 23 ou 24 mai. Au moment où ils ont finalement repris leur mobilisation, il était trop tard : ils sont arrivés dans la capitale le 25 mai, découvrant que le gros de leur armée avait été complètement vaincu par Sucre la veille.

Le commandant de la Catalogne ne put rien faire d'autre que de se rendre avec son bataillon.

Des historiens tels que Julio H. Muñoz ou Jorge Núñez Sánchez attribuent à Cayetano Cestari le mérite d'avoir empêché l'incorporation du bataillon catalan dans les forces espagnoles qui ont combattu à Pichincha. D'autres chercheurs comme Necker Franco Maldonado ou Jorge Salvador Lara estiment même que le triomphe de Sucre le 24 mai doit beaucoup au stratagème audacieux de Cestari.

MAÎTRE DE LA TROMPERIE

Le plan de tromperie réussi de Cestari n'était pas le produit de l'improvisation: cet officier était un expert en opérations de désinformation ou de tromperie militaire, dont le but était de générer de fausses informations qui conduisaient à une analyse erronée par les dirigeants ennemis et de cacher les véritables intentions de leurs propres opérations militaires.

Cestari était italien et franc-maçon, et s'entraînait militairement en Europe. Il rejoint le sixième régiment d'infanterie de l'armée napoléonienne qui envahit l'Espagne en 1808, où il apprend la guérilla.

Au cours de cette invasion brutale, Cestari a été loué pour sa chevalerie envers l'ennemi.

En 1817, il s'installe en Amérique, rejoignant les armées de Bolívar. En 1821, il arrive en Équateur avec Sucre, commandant la première escadre de dragons de cavalerie du Sud.

En tant que chef d'état-major de Sucre, il a formé un grand groupe d'espions qui, de la Sierra, surveillaient les mouvements de l'armée ennemie.

Cestari était un partisan de la tromperie militaire; À ce sujet, l'Italien a écrit : « La tromperie, dans l'art de la guerre, est vertu, et tous les tacticiens l'approuvent »

Bien qu'il n'ait pas participé directement aux combats sur les pentes du volcan Pichincha, Cestari dans le vol des troupes royales a fait l'exploitation du succès en faisant la poursuite de la cavalerie royaliste qui était déjà dispersée. Ces raisons ont permis qu'avec le regretté Abdón Calderón, il fasse partie du groupe exclusif de cinq soldats qui ont été promus après la bataille.

Cayetano Cestari se retira de l'armée libératrice en 1823, avec le grade de colonel.

Le protagoniste de l'un des épisodes militaires les plus surprenants (et inconnus) derrière la bataille de Pichincha a vécu le reste de sa vie en Équateur. Il meurt en 1834, dans la ville de Machala.

Bataillon n° 2 de Trujillo : 573 fantassins ; sous le commandement du colonel Félix Olazábal.

Références:

- Batalla de Pichincha, operaciones militares. Centro de Estudios Históricos del Ejército Cristóbal Espinoza Yépez Quito, 2019.
- Semprún, José, y Alfonso Bullón de Mendoza. El ejército realista en la Independencia americana. Madrid: MAPFRE, 1992.
- [www.educacionecuadorministerio.blogspot.com /2017/05/resumen-batalla-de-pichincha-24-de-mayo-de-1822.html](http://www.educacionecuadorministerio.blogspot.com/2017/05/resumen-batalla-de-pichincha-24-de-mayo-de-1822.html)
- *Dr. M. A. Peña Astudillo.- 200 Años y una Vida, p. 220*
- Historia Militar del Ejército de los Ecuatorianos, páginas 24 a 29, Quito Ecuador septiembre 2015.
- El Universo, Gabriel Fandiño, 25 de mayo 2019.

UNIFORMES PATRIOTES



LES UNIFORMES DE LA CAMPAGNE DE PICHINCHA DE FÉVRIER À MAI 1822



Msc. EDUARDO ESPINOSA MORA
Historien.

INTRODUCTION

Ces dernières années, le terme militaire est devenu pertinent dans plusieurs pays, permettant le développement d'antiquités militaires collectant, modélisant, ainsi que des loisirs historiques, la création de régiments emblématiques et le développement d'un cinéma et d'une série télévisée naissante. Lorsqu'il s'agit de costumes, d'armes, de vexillologie, de botonistique, entre autres sujets, nous trouvons de grandes erreurs et horreurs. Dans notre pays, l'étude de l'uniformologie a été isolée et des chercheurs sérieux sont comptés, soulignant le peu d'intérêt de la part des institutions qui doivent assurer la mémoire dans le pays et la région.

Les célébrations du Bicentenaire de la bataille de Tapi ou Riobamba et de la Pichincha nous permettent de nous souvenir des costumes utilisés dans ces actes. C'est pourquoi il est important et comme point de départ de se rappeler que les troupes combattantes originaires des régions les plus dispersées des Amériques, avaient leurs propres coutumes locales et traditions bourboniennes et qu'elles subiront l'influence des modes européennes



SOLDAT D'INFANTRIE COLOMBIEN EN UNIFORME LIVRÉ
DANS LA VILLE DE CUENCA-ÉQUATEUR

lorsque certains ustensiles arriveront des vignobles existants des guerres péninsulaires et napoléoniennes, à cela, il faut ajouter les produits locaux étaient les célèbres tissus de Brin, étoile et le tissu bleu de Quito qui ont atteint les régions les plus éloignées pour leur qualité et leur durée. De plus, il faut comprendre que le grand exploit a permis la participation de centaines de tailleurs et couturières auxquels se sont jointes les femmes des soldats et des religieuses quelles que soient les monnaies. pour habiller les combattants et dans de nombreux cas le pillage ou les prix, car, après un combat, ils s'habillaient et amélioraient en quelque chose la présentation du soldat.

Il est nécessaire de rappeler que les divisions péruvienne et colombienne sont à Saraguro le 9 février 1822, occupant la ville de Cuenca le 21 du même mois, le 27 mars, il a été achevé avec la deuxième escadre de chasseurs et la compagnie de Maynas.

La division du nord du Pérou a été constituée avec le bataillon d'infanterie de Trujillo en décembre 1821 à Cajamarca à partir du corps civique de Lambayeque, Piura, Chota et Cajamarca. Il a été formé dans le style de l'époque par six compagnies (1 chasseur, 1 grenadier et 4 fusiliers) chaque bataillon était fort de 600 à 700 sièges.

Le bataillon d'infanterie de Piura est né dans la ville qui lui a donné son nom, il a reçu la dénomination de N.º. 4 à eux s'ajoutent le premier escadron de Chasseurs du Pérou ou Païta basé sur les restes De Chasseurs à Cheval des Andes commandés par le Tcrn. Antonio Sánchez (Montevideo) et l'escadron des Grenadiers des Andes sous le commandement du Tcrn. Juan Galo de Laval.

Les troupes sous le commandement de Sucre sont les bataillons Paya, Alto Magdalena, Albión, les escadrons de lanciers, de dragons et les Yaguachi sont les reliques de la division protectrice de Quito et les troupes auxiliaires envoyées par le libérateur pour la campagne du Sud qui dans de nombreux cas ont été éteintes (Gameza et Santander qui ont été refondus ou incorporés pour compléter des peintures) sont à moitié nus en arrivant à Cuenca il est donc essentiel de s'unifier et de s'habiller à la troupe pour laquelle Sucre déclare que : « **Toutes les troupes de Colombie** ont une veste bleue avec un tour et un col incarnés ; pantalon bleu à rayures jaunes. Du Pérou **Trujillo**: veste bleue tournée et col vert. **Piura**: veste bleue avec tour et col aurora 1º. **des chasseurs**: veste bleue avec



SOLDAT D'INFANTRIE N4 EN UNIFORME LIVRÉ DANS LA VILLE DE CUENCA-ÉQUATEUR

tour vert et col aurore. 2ème. des chasseurs: veste bleue avec tour aurore et col vert. **Artillerie:** veste bleue avec tour d'aurore et col vert. Tous les corps, pantalon bleu à rayures blanches. Les grenadiers à cheval n'ont porté que des pantalons. (Rubrique Sucre) (Bonilla, 1922). Et les renforts de Maynas sont arrivés vêtus d'uniformes tocuyo et seront habillés avec ce qui existe dans les entrepôts. Grâce aux recherches effectuées avec les descendants des Grenadiers des Andes des Provinces-Unies du Rio de la Plata, nous voyons l'utilisation de bannières en laine verte et incarnées pour les lances argentines, l'utilisation de chaussures « a la rusa » au lieu de bottes hautes ou fortes et de ponchos bruts qu'ils ont reçus à Alausí. Une caractéristique des grenadiers était l'utilisation d'un anneau sur leur oreille gauche comme symbole d'appartenance et quiconque avait un trou dans le lobe et ne portait pas d'anneau était un déserteur. Ils portent la cucarda bleue et blanche des Provinces-Unies. Les aquarelles du maître Pancho Fierro nous permettent de comprendre ses costumes en 1820 et de ne pas tomber dans l'erreur d'habiller nos soldats de l'uniforme de 1903 et avec la modification du morrion de 1973 dans les célébrations traditionnelles de Tapi et défilés. Lorsqu'il s'agit de la réception des pantalons par les grenadiers, nous ajoutons ce texte inédit qui fera l'objet d'une étude qui sera publiée par une prestigieuse université et publiée dans le livre du Bicentenaire de notre armée en se référant à la livraison d'uniformes à Cuenca:

“Là où l'armée avait fini d'être arrangée par un bouleversement entre le commandant et le général, il demanda une escorte de l'escadron, le commandant Lavalle, répondit que s'il voulait une escorte, envoyez-lui des vêtements et une bonne provision pour le ranch, l'assistant est revenu, disant au nom du général, d'aller au poste de police pour recevoir des vêtements, ce à quoi le commandant répondit, que bien que les grenadiers ne portaient pas de tissu fin, ni de pilori, ce qui était ce qui était dans les commissariats, cette réponse l'a-t-elle envoyé à appeler, et ils ont eu une discussion animée, sur ce qui a abouti à l'incorporation de l'escadron à la division colombienne à la demande du commandant Lavalle, dans l'après-midi, nous avons marché vers l'avant-garde pour soulager l'escadron des guides de Colombie, qui était dans un endroit appelé Totorillas. ”

Document important qui démontre le génie de Sucre en incorporant les troupes argentines et les



SOLDAT DU GROUPE « YAGUACHI » CAMPAGNE D'PASTO

braves de Lavalle sous son commandement direct.

Il ne faut pas oublier qu'à Yuluc le 6 février, Sucre organisa un nouveau corps colombien avec celui des Tireurs et des Volontaires, tous deux de Guayaquil, et lui donna le nom de YAGUACHI (troupes d'infanterie qui par erreur sont confondues avec les Yaguachi libéraux de cavalerie et qui s'éteignit après la campagne de Panama en 1832 à côté de la Pichincha sous le drapeau colombien et que Juan José Flores les revendiqua. en tant que troupes de l'Équateur).

Le Yaguachi était sous le drapeau et cucarda de Colombie jaune, bleu clair et rouge. Les troupes péruviennes et colombiennes ont reçu des espadrilles à Guano, ce qui a permis un certain confort et une certaine durée.

La bataille de Pichincha, connue dans l'histoire de la Colombie sous le nom de Carabobo del sur, également appelée Chaquimallana n'a pas mis fin à la lutte dans les terres de Quito au contraire a commencé un long processus qui se terminera après plus de douze actions de guerre à Pasto avec sa dernière action à Sucumbíos le 12 juin 1825 et pour le Sud la campagne du Pérou initiée en 1823 et cela a duré après le triomphe de l'Ayacucho et la campagne des hauts a commencé le 6 février lorsque Sucre à la tête de l'armée libératrice a traversé la rivière Desaguadero pour occuper La Paz. 29 janvier 1825. Cette journée s'est terminée par la capitulation du 23 janvier 1826 avec la reddition de la forteresse de Real Felipe par le brigadier Don José Ramon Rodil.

Bibliographie

- Bonilla, M. C. (1922). *Epopeya de la libertad, PICHINCHA, 1820-1824.*
- Frias, E. (2022). *Memorias.*
- López, M. A. (1889). *Recuerdos históricos de la guerra de la independencia.*
- Mitre, M. (1910). *DOCUMENTOS DEL ARCHIVO DE SAN MARTIN, TOMO VII.*
- Restrepo, J. M. (1827). *Historia de la Revolución de la República de Colombia.*
- Diseño de los dibujos: Msc. Eduardo Espinosa.



SOLDAT DU GROUPE « YAGUACHI » CAMPAGNE D'PASTO



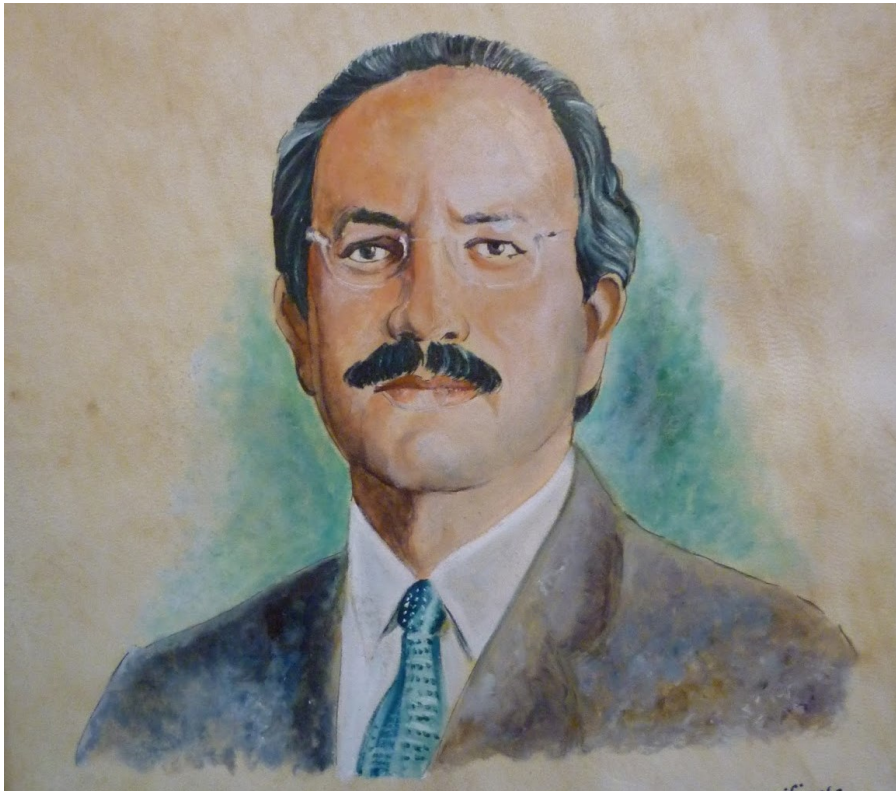
EUSTOQUIO FRÍAS
LIEUTENANT GÉNÉRAL

1801 – 1891

Dernier héros grenadier de Totorillas et Tapi



BIOGRAPHIES DES PATRIOTES



César Augusto Alarcón Costta
DIRECTEUR ADJOINT DE L'ACADÉMIE DES
HISTOIRE MILITAIRE DE L'ÉQUATEUR

MARÉCHAL ANTONIO JOSÉ DE SUCRE 1795 -1830



Nació en Cumaná (Venezuela) el 3 de febrero de 1795, murió asesinado

dans la jungle de Berruecos (Colombie) le 4 junio 1830. Fils de Crnl. Vicente de Sucre Urbaneja et María Manuela de Alcalá y Sánchez. À l'âge de sept ans, il est devenu orphelin par sa mère.

Il a étudié à l'École des ingénieurs de Caracas créée par José Mires, qui était aussi son professeur. Dans cette école, il a étudié les mathématiques, la géométrie, l'algèbre, l'arpentage, des matières qui lui ont donné des lumières pour développer sa vision tactique et stratégique.

En 1809, il rejoint la compagnie des nobles hussards de Ferdinand VII. Après la proclamation de l'indépendance du Venezuela le 19 avril 1810, avec le grade de sous-lieutenant, il fait partie des milices réglementées de la junte suprême de Caracas. En 1811, il participe à la bataille de Valence sous les ordres de Francisco Miranda. En 1813, il rencontre le Libérateur Bolívar. Il a participé activement à la guerre pour l'indépendance du Venezuela. Tout au long de la campagne militaire, il s'est fait remarquer pour son génie stratégique, sa volonté vigoureuse et son courage, ainsi que pour sa noblesse et sa générosité. En 1819, il est nommé général de brigade, grade confirmé par Bolívar en 1820.⁴

Le 26 novembre 1820, Bolívar signa avec le général Pablo Morillo, chef de l'armée royaliste espagnole, le traité d'armistice et de régularisation de la guerre, qui surmonta l'étape de la guerre à mort qui fut vécue depuis 1813. Le général Sucre ayant participé directement à la formulation de ce traité, c'est ainsi que Bolívar écrivit plus tard. « Ce traité [...] il est digne de l'âme du général Sucre; la bonté, la clémence, le génie de la bienfaisance l'ont dictée; il sera éternel comme le plus beau monument de piété appliqué à la guerre.⁵

Après l'indépendance de Guayaquil le 9 octobre 1820, le libérateur Bolívar envoya des armes de soutien avec le Crnl. José Mires et chargea Sucre de mener la campagne pour la libération de notre patrie. Le 30 avril 1821, il débarqua à Santa Elena, d'où il se rendit à Guayaquil, une ville où il arriva dans la nuit du 6 mai et assuma immédiatement la direction de l'armée libératrice.

Face à l'avancée des forces royalistes dirigées par Melchor Aymerich qui, de Riobamba, descendit sur la côte pour rencontrer les troupes royalistes commandées par le Crnl. Francisco González de Cuenca et qui avait prévu de rejoindre Babahoyo le 20 août, Sucre conduisit ses troupes à Yaguachi pour affronter les troupes royalistes dirigées par González qu'il vainquit à Cone le 19 août.

Face au retrait des forces royalistes, il décida de conduire son armée vers Quito et prit la route de Guaranda, après avoir traversé les jupes de Chimborazo à l'approche d'Ambato le 12 septembre à Huachi, un nouveau combat eut lieu dans lequel les royalistes gagnèrent. Sucre se retira sur la côte, restructura l'armée patriote, demanda des renforts à la Colombie et au général José de San Martín qui était au Pérou. Il reconsidéra sa stratégie et de Guayaquil il dirigea ses troupes vers Machala pour entreprendre son ascension vers la Sierra. Le 9 février à Saraguro, les forces envoyées par San Martín furent incorporées et arrivèrent sous le commandement du Crnl. Andrés de Santa Cruz.

Le 21 février, l'armée libératrice fit son entrée à Cuenca qui avait été laissée par l'armée royaliste pour conduire à Quito. Le 21 avril, la bataille de Tapi a eu lieu à Riobamba, au cours de laquelle la cavalerie royaliste a été vaincue. Sucre avec l'armée libératrice continua sa marche jusqu'à ce qu'il triomphe à la bataille de Pichincha le 24 mai 1822. En début d'après-midi du lendemain, Sucre et son armée libératrice firent leur entrée triomphale dans la ville de Quito et assumèrent la direction de la ville. Quelques jours plus tard, le 16 juin, il reçoit le Libérateur Bolívar à Quito.

Le 31 mars 1823, Sucre déménagea de Quito à Guayaquil, pour recevoir les dispositions du Libérateur Bolívar en relation avec la campagne militaire au Pérou. Le 15 avril, il partit pour le Pérou, qui à cette époque était encore les troupes royalistes et il y avait une atmosphère de perplexité et de confrontation entre les groupes qui se disputaient le pouvoir.

Sucre au Pérou a agi avec beaucoup d'habileté politique et a préparé l'ambiance pour l'arrivée de Bolívar. Ensemble, ils ont dirigé l'armée patriote qui a vaincu l'armée royaliste à la bataille de Junín le 6 août 1824. Quatre mois plus tard, à la bataille d'Ayacucho, le 9 décembre, Sucre à la tête de l'armée libératrice défait les royalistes, donc en reconnaissance de son génie militaire et fut promu au grade de maréchal d'Ayacucho. Avec cette victoire militaire a pris fin la présence de la

⁴ ANDRADE REIMERS, Luis, *Sucre en el Ecuador*, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito, 1982, p. 11.

⁵ BOLÍVAR, Simón, Texte reproduit par: BARRERA, Isaac J., *Próceres de la Patria. Lecturas biográficas*, éd. Ecuatoriana, Quito, 1939, p. 23.

couronne espagnole en Amérique du Sud.

Le 6 août 1825, l'Assemblée de l'Alto Pérou, jusque-là appelé, à Chuquisaca, déclara la volonté de son peuple de constituer un État indépendant. Cinq jours plus tard, le 11 août, il a pris la décision d'adopter le nom de famille du Libérateur « Bolívar » comme nom de la nouvelle république, peu de temps après qu'ils aient apporté une légère modification et l'aient définitivement changé en « Bolivie ». Le 18 août, Bolívar et Sucre font leur entrée triomphale dans la ville de La Paz.⁶

Le 6 octobre 1825, le maréchal Antonio José de Sucre est élu premier président de Bolivie. Au cours de son administration, la Constitution bolivarienne a été approuvée et il a pris des mesures importantes pour structurer l'administration publique, les finances et surtout l'éducation.

Le 25 janvier 1828, dans une étude notariale de la ville de La Paz, Sucre par acte public a accordé et légalisé le pouvoir de sorte que, en son nom et représentation, Crnl. Vicente Aguirre, effectuer à Quito la cérémonie de mariage avec Mariana Carcelén, marquise de Solanda. La cérémonie a eu lieu dans la capitale équatorienne le 20 avril 1828.⁷

Le 18 avril 1828, le maréchal Sucre a été victime d'une attaque criminelle à Chuquisaca, en Bolivie, à la suite de l'attaque, il a été blessé au bras, il a donc préféré démissionner de la présidence et quitter ce pays pour retourner en Équateur. Le 2 août, il a commencé son voyage dans la ville de Quito où il est arrivé le 30 septembre 1828 et a commencé sa vie de famille avec sa femme Mariana Carcelén.

Face à l'invasion de l'armée péruvienne dirigée par le maréchal José de Lamar dans le but d'annexer Guayaquil et le sud de l'Équateur au Pérou, commandée par Bolívar, le maréchal Sucre prend la direction de l'armée de la Grande Colombie et se rend à Cuenca pour faire face aux envahisseurs. Le 27 février 1829, à la bataille de Tarqui, Azuay, l'armée péruvienne est vaincue. Dans les jours qui suivirent, le traité de Girón fut signé en vertu duquel les envahisseurs devaient se retirer, mais ils résistèrent à la libération de Guayaquil. Il était nécessaire pour le libérateur Bolívar de retourner en Équateur et de diriger la soi-disant campagne de Buijo, de sorte qu'avec sa présence, les envahisseurs ont quitté Guayaquil.

À la demande de Bolívar, le 12 novembre 1829, Sucre quitta Quito et se rendit en Colombie comme député de l'Admirable Congrès. En janvier 1830, le Congrès a été installé qui a élu Sucre comme son président. Au cours de l'exercice de cette fonction, il a entrepris un voyage au Venezuela dans le but d'ouvrir une atmosphère de dialogue avec le général José Antonio Páez qui a séparé le Venezuela de la Grande Colombie et a assumé la présidence, cependant, Sucre n'a pas atteint son objectif parce qu'il lui était interdit d'entrer au Venezuela.⁸

Lors de son voyage de retour à Quito, le 4 juin 1830, il fut tué dans la jungle de Berruecos, près de Pasto. Sur décision de sa femme, sa dépouille fut emmenée silencieusement à Quito ; ils se sont d'abord reposés dans l'hacienda El Deán, puis, en secret, ils ont été enterrés dans l'église de Carmen Bajo à Quito. En 1900, ils ont été retrouvés et solennellement transférés à la cathédrale de la même ville.

CAPITAINE ABDÓN CALDERÓN 1804 - 1822

Il est né à Cuenca et a été baptisé le 31 juillet 1804; il mourut à Quito le 7 juin 1822, à la suite des blessures reçues lors de la bataille de Pichincha. Fils du héros de l'indépendance Crnl. Francisco García Calderón (cubain) et Manuela Garaycoa y Llaguno.

En décembre 1812, son père, qui était l'un des commandants de l'armée libératrice, à la suite de la défaite des patriotes à Ibarra, fut capturé et fusillé dans cette même ville par l'armée royaliste. Face à cette perte douloureuse, Doña Manuela Garaycoa, qui résidait toujours à Cuenca, quitta cette ville et retourna à Guayaquil pour rejoindre sa famille. Abdón Calderón est devenu orphelin par son père à l'âge de huit ans et demi.

Pendant son adolescence, Calderón a grandi dans un environnement familial très identifié aux idéaux patriotiques élevés. Parmi ses professeurs et guides se trouvaient son oncle, le curé de Yaguachi Francisco Javier Garaycoa, qui a également reçu des conseils de Vicente Rocafuerte et José Joaquín Olmedo.⁹



Immédiatement après la proclamation de l'indépendance de Guayaquil le 9 octobre 1820, Abdón Calderón, à seize ans, s'enrôle dans les forces patriotiques avec le grade de sous-lieutenant. Le 9 novembre, sur ordre du 1820 aCrnl. Luis Urdaneta, commandant du bataillon de volontaires de la patrie, a participé à la bataille de Camino Real, Bilován, Bolívar, qui a été le premier triomphe des armes libératrices sur l'armée royaliste. Puis, le 22 novembre, il participe à la bataille de Huachi où des armes royalistes sont imposées. Peu de temps après, le 3 janvier, sous les ordres du 1821, colonel argentin José García, en tant que lieutenant du bataillon Libérateurs, il a pris part à la bataille de Tanizahua, Bolívar, où pour la deuxième fois les royalistes ont triomphé.

Après l'arrivée du général José Antonio de Sucre, il est resté ferme dans les rangs de l'armée patriote et le 19 août sous les ordres du sergent-major Félix Soler, il a combattu comme lieutenant du même bataillon Libérateurs, dans la bataille de Cone, Yaguachi, Guayas. Le 12 septembre, sur ordre du général Antonio José de Sucre, il participe à la bataille de Huachi, Ambato dans laquelle les royalistes triomphent. 1821 a1821, a

Après ces actions guerrières, les troupes patriotes, sur ordre du général Sucre, de Guayaquil se rendirent à Machala, d'où elles avancèrent vers les montagnes. Après être passés par Pasaje, ils arrivèrent à Yulug, où le 5 février 1822, Sucre ordonna que les bataillons Tiradores et Volontaires

⁶ CALERO MERCADO, Carlos, *Cátedra bolivariana, Conocemos a Bolívar*, Editorial Norma, Colombie, 1982, p. 176

⁷ RUMAZO GONZÁLEZ, Alfonso, *Sucre Gran Mariscal de Ayacucho*, éd. Mediterráneo, cinquième édition, Madrid, 1976, p. 182-183.

⁸ Andrade Reimers, Luis, *Sucre en el Ecuador*, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito, 1982, p. 339.

⁹ ALEMÁN, Hugo, *Sucre Parabola Ecuatorial*, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito, 1970, p. 136.

de la Patrie fusionnent pour intégrer le bataillon Yaguachi.¹⁰ composé de trois sociétés. « *Le lieutenant Abdón Calderón qui jusqu'à Yulug appartenait au bataillon « Volontaires de la Patrie » a été affecté à la troisième compagnie du bataillon naissant.* » Selon la tradition historique, Abdón Calderón était le porte-drapeau du bataillon Yaguachi.¹¹

Le 21 février 1822, l'armée libératrice entra dans la ville de Cuenca, et avec elle, Abdón Calderón retourna dans sa ville natale. Deux mois plus tard, le 21 avril 1822, Calderón se distingue à la bataille de Tapi (Riobamba), où la cavalerie patriote dirigée par le Crnl. Juan Laval bat la cavalerie espagnole.

Lors de la bataille de Pichincha le 24 mai 1822, il se distingua comme le porte-drapeau de la troisième compagnie des « Yaguachi » et combattit avec un courage extraordinaire et un courage singulier. Malgré les blessures graves qu'il a reçues, il a refusé de quitter le champ de bataille. De son héroïsme, le général Antonio José de Sucre, dans sa partie de la guerre signée le 28 mai et adressée au libérateur Simón Bolívar dit : « ... alors que j'aime particulièrement la conduite du lieutenant Abdón Calderón, qui, ayant reçu quatre blessures consécutives, n'a jamais voulu se retirer du combat. Il mourra probablement, mais le Gouvernement de la République saura comment récompenser sa famille pour les services de cet officier héroïque¹².

Le libérateur Simón Bolívar, en reconnaissance de son courage extraordinaire, a ordonné qu'à l'avenir, le poste de capitaine de la compagnie Yaguachi ne soit pas pourvu, un degré auquel il a été promu *post mortem*, et que, lors de l'adoption de la liste, son nom soit toujours mentionné et ses membres répondent en chœur : « *Il est mort glorieusement à Pichincha, mais il vit dans nos cœurs* ». L'"Enfant Héros » Abdón Calderón, selon les enquêtes menées par le capitaine de frégate Mariano Sánchez Bravo, est mort à Quito dans la maison du patriote Dr. José Félix Valdivieso y Valdivieso le 7 juin 1822, le lendemain son corps a été emmené au couvent de La Merced, où la messe respective a été célébrée et il a été enterré.

MARÉCHAL SIMÓN ANDRÉS DE SANTA CRUZ 1792 - 1865

Il est né à Huarina, La Paz, Bolivie, le 5 décembre 1792; décédé à Beauvoir sur Mer, Vendée, France, le 25 septembre 1865. Il est le fils de José de Santa Cruz y Villavicencio (espagnol) et de Juana Basilia Calahumana. Il a étudié à l'école de San Francisco de la Paz et à l'Université de San Antonio Abad à Cusco. En 1829, il épouse Francisca Cernadas.¹³

En 1809, lorsque l'armée espagnole se mobilise depuis l'Argentine contre les forces patriotiques boliviennes, Andrés de Santacruz s'engage dans le régiment royaliste Dragons d'Apolobamba avec le grade d'enseigne. Il participe aux batailles de Guaqui (1811); Vilcapugio et Ayohuma (1813), ainsi que dans d'autres batailles. Le 15 avril 1817, lors de la bataille de la Tablada de Tolomosa, il fut fait prisonnier par les forces indépendantistes et resta emprisonné à Tucumán, puis transféré à Buenos Aires, d'où il put s'échapper sur un navire anglais à Rio de Janeiro, puis au Pérou, pays dans lequel il se réintégra dans les forces espagnoles.

Le 6 décembre 1820, à la suite de la bataille de Cerro de Pasco, il fut emprisonné et emmené au quartier général des patriotes à Huaura, où, en janvier 1821, il prit la décision de rejoindre l'armée patriote dans laquelle, avec le grade de colonel, il assumait le poste de gouverneur de Piura, dans l'exercice duquel il reçut la commission du général José de



San Martín d'organiser une division pour rejoindre l'armée libératrice commandée par le général. Antonio José de Sucre.¹⁴

La division commandée par le Crnl. Andrés de Santa Cruz, selon ce qui a été déclaré par le général Sucre était composé du « *Bataillon Trujillo avec 600 hommes, dont 125 vétérans. Bataillon Piura avec 300 hommes, dont 50 vétérans. Escadron de chasseurs avec 200 cavaliers, tous des recrues. Escadron de grenadiers avec 200 hommes d'excellentes troupes argentines et chiliennes, vétérans endurcis* ». ¹⁵

En ce qui concerne la composition de la Division dirigée par Santa Cruz, Alejandro Luna Tobar déclare que : « *elle a donc été initialement constituée par des éléments de trois nationalités : les Péruviens principalement, les Argentins et les Chiliens ; cependant, cinq officiers grancolombiens de Numancia et au moins deux autres officiers équatoriens avaient également rejoint le bataillon Trujillo... Et nous disons « au moins », car nous ne connaissons que les noms des officiers Cuencan, grâce à la rigueur de Don Alfonso María Borrero ... Les deux azuayos étaient le capitaine des Grenadiers Zeno de San Martín ... et le sous-lieutenant José Moscoso, qui avait été ajouté au bataillon Piura... Dans leur marche vers la frontière de l'Équateur et surtout lors du franchissement de la ligne de Macará, les troupes de Santa Cruz ont été réduites par une forte désertion, de sorte que leur patron ordonne¹⁶ « d'augmenter autant que possible » avec de nombreux jeunes de la*

¹⁰ DONOSO, Juan, *La Guerra de la Independencia Ecuatoriana*, pub. in: Academia Nacional de Historia Militar, *Historia Militar del Ecuador*, Imprenfepp, reimpression, Quito, 2012, p. 201.

¹¹ MACÍAS NÚÑEZ, Tcrn. (S.P.) Édison, *El Capitán Abdón Calderón Garaycoa, soldado, héroe y mártir*, Colección Biblioteca del Ejército ecuatoriano, Ed. Centro de Estudios Históricos del Ejército, Quito, 1997, p. 145.

¹² SUCRE, José Antonio, *Parte de Guerra al Libertador Bolívar*, cité dans: ACADEMIA NACIONAL DE HISTORIA, Boletín N. 119, p. 75.

¹³ MESA, Joseph de; GISBERT, Teresa; MESA GISBERT, Carlos D., *Historia de Bolivia*, éd. Gisbert, La Paz, 1997, p. 343.

¹⁴ FINOT, Enrique, *Nueva historia de Bolivia*, éd. Juventud, La Paz, 1987, p. 164.

¹⁵ SUCRE, José Antonio de, *Carta a Santander de 30 de enero de 1823*, Archivo Santander, Tomo IX, pp 225-233, cité par LUNA TOBAR, Alfredo, *El Ecuador en la Independencia del Perú*, Ed. Banco Central del Ecuador, tomo VI, Quito, 1968, p. 210.

¹⁶ BORRERO, Alfonso María, *Cuenca en Pichincha*, 2 tomos, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Cuenca, 1972.

province de Loja.¹⁷

Du nord du Pérou, ils commencèrent leur marche et arrivèrent à Saraguro, dans la province de Loja où ils rejoignirent l'armée patriote le 9 février 1822, cinq jours plus tard, le 14 février, Santacruz arriva avec le reste des troupes à Saraguro et rejoignit l'armée libératrice.¹⁸¹⁹

Les forces avancèrent vers le nord et, le 21 février, entrèrent dans Cuenca. Le 21 avril, à Riobamba, a eu lieu la bataille de Tapi, au cours de laquelle le courage et le leadership du Crnl. Juan Lavalle, commandant des Grenadiers à cheval, ont été soulignés.²⁰

Le 24 mai 1822, il participe à la bataille de Pichincha. En reconnaissance de ses performances, sur ordre du libérateur Simón Bolívar, il est promu au grade de général. Le 22 octobre 1822, le Congrès péruvien lui remet la médaille du mérite.²¹

En 1823, au Pérou, il participe aux batailles de Zepita, Sicasica et Ayo. Peu de temps après, Simón Bolívar le nomma chef d'état-major de la division péruvienne, fonction à laquelle il participa le 6 août 1824 à la bataille de Junín. Il a ensuite assumé le poste de préfet de Huamanga.

En 1825, il est nommé chef d'état-major de l'armée libératrice lors de la campagne du Haut-Pérou dirigée par le maréchal Antonio José de Sucre. En avril, il est élevé au rang de grand maréchal et nommé préfet de Chuquisaca. La même année, la République de Bolívar a été créée et le maréchal Sucre a été nommé premier président.

En 1826, sous le gouvernement de Simón Bolívar au Pérou, le maréchal Santa Cruz a été nommé président du Conseil de gouvernement, il s'est donc rendu à Lima et a assumé ce poste le 29 juin 1826. Lorsque Bolívar a quitté le Pérou, le 3 septembre, il a pris ses fonctions de président par intérim.

En raison des affrontements politiques enregistrés au Pérou dans les premiers mois de 1827, une junte gouvernementale a été structurée présidée par le maréchal Andrés de Santa Cruz et également intégrée par Manuel Lorenzo Vidaurre, José de Morales y Ugalde, José María Galdeano et le général Juan Salazar. Immédiatement, cette junte convoqua un congrès constituant qui fut installé le 4 juin 1828 et cinq jours plus tard élu maréchal José de La Mar comme président du Pérou. En 1828, Andrés de Santa Cruz est ministre plénipotentiaire du Pérou au Chili. La même année, après des incidents désastreux en Bolivie, le maréchal Sucre démissionne de la présidence de ce pays. Le 31 janvier 1829, le Congrès bolivien élit le maréchal Andrés de Santa Cruz comme président de la République, il commence donc son retour du Chili et assume la première magistrature le 24 mai 1829. Au cours de ses premières années de gouvernement, il a déployé un important travail juridique, organisationnel et économique pour structurer l'État, de sorte que dans l'histoire bolivienne, il est reconnu que « *le président Santa Cruz a brillé par sa diligence dans l'administration du pays* ». ²²

À partir de 1835, le Pérou a connu une profonde crise nationale au milieu de la perplexité et des affrontements des groupes qui contestaient le pouvoir politique. Au milieu de cette année-là, Andrés de Santa Cruz, qui s'était engagé auprès de certains dirigeants péruviens, commandant une armée de 5000 soldats, entra sur le territoire péruvien afin de soutenir la tendance posée par la structuration d'un État unifié entre le Pérou et la Bolivie. Après la bataille de Socabaya le 7 février 1836, au cours de laquelle le maréchal Andrés de Santa Cruz triompha, l'Assemblée des départements de Cusco, Arequipa, Ayacucho et Puno se réunit et créa l'État du sud du Pérou tout en nommant Andrés de Santa Cruz comme protecteur suprême.

Quelques mois plus tard, en août 1836, les représentants des départements: Amazonas, Lima, La Libertad et Junín se sont rencontrés à Huaura et ont formé l'État nor peruano, qui a également remis le

pouvoir politique au maréchal Santa Cruz en tant que protecteur en chef suprême.

En Bolivie, en juin 1836, se réunit le Congrès extraordinaire, connu sous le nom de Congrès de Tapacari, qui autorisa le président Andrés de Santa Cruz à mener à bien le projet de Confédération avec le Pérou. Le 16 août 1836, Santa Cruz prend possession du Commandement suprême à Lima. À cette époque, il était simultanément chef suprême du nord du Pérou, du sud du Pérou et président de la Bolivie. Le 28 octobre 1836, il fonde la Confédération Pérou-Bolivie.

En mai 1837, le soi-disant Congrès de Tacna s'est réuni, composé de représentants des trois États qui, par une Constitution, ont établi la Confédération Pérou-Bolivie, selon son texte, chaque État devrait avoir son propre gouvernement, mais ensemble ils avaient un pouvoir exécutif central appelé Protectorat, pour l'exécution duquel le maréchal Andrés de Santa Cruz a été élu, qu'« *il était investi de très gros pouvoirs et pouvait même renouveler sa période de gouvernement de dix ans* ». Cette configuration étatique a de nouveau déclenché des affrontements internes qui ont remis en question la légitimité du Congrès et donné lieu à de violents affrontements qui ont été aggravés par la décision du Chili d'envoyer des forces militaires contre le Pérou.²³

Le 20 janvier 1839, la bataille de Yungay a eu lieu, au cours de laquelle Santa Cruz a été définitivement vaincue. En raison de la situation politique difficile, un mois plus tard, le 20 février 1839, il démissionna de la présidence de Bolivie et, à bord de la frégate anglaise Sammarang, se rendit en Équateur pour s'installer d'abord à Guayaquil, puis à Quito, où il publia de nombreux documents et parmi eux le « *Manifeste de Quito* » qui l'envoya dans son pays. En 1843, il entreprit un voyage de retour en Bolivie, mais n'atteignit pas son objectif car il fut emprisonné sur la route et confiné à Chillán. Cela a conduit à des protestations des gouvernements de l'Équateur, de la France et de l'Angleterre, une circonstance qui a conduit à un accord entre le Pérou, la Bolivie et le Chili pour faciliter le voyage du maréchal Santa Cruz en France où il a servi comme plénipotentiaire de la Bolivie.²⁴

En 1855, il tenta de retourner en Bolivie, mais en raison d'affrontements politiques, il n'arriva qu'en Argentine où il s'installa temporairement jusqu'à son retour définitif en France, où sa famille était basée. Le 25 septembre 1865, le maréchal André de Saint-Cruz meurt à Beauvoir-sur-Mer, près de Nantes, en France. Pour commémorer le premier centenaire de sa mort en 1965, ses restes ont été transférés de France en Bolivie et reposent dans la cathédrale de la ville de La Paz.

GÉNÉRAL JOSÉ MIREs 1785 - 1829

Né en 1785, il meurt à Samborondón, Guayas, en 1829. Dès ses premières études, il se distingue par son intelligence mathématique. Très jeune, il rejoint l'armée royaliste espagnole.

Il arrive à Caracas avec le grade de capitaine du Régiment de la Reine. En 1808, avec le grade de colonel des ingénieurs, il fonda à Caracas l'École d'ingénierie Miliar, qui comprenait l'Académie de mathématiques. Dans cette institution, il a enseigné des cours et parmi ses étudiants se trouvait Antonio José de Sucre, futur maréchal d'Ayacucho.²⁵

¹⁷ LUNA TOBAR, Alfredo, *El Ecuador en la Independencia del Perú*, Ed. Banco Central del Ecuador, tomo VI, Quito, 1968, p. 210-211.

¹⁸ MACÍAS NÚÑEZ, Tcrn. (S.P.) Édison, *El Ejército en las Guerras de la Independencia*, tomo 2, Ed. Centro de Estudios Históricos del Ejército, Quito, 2007, p. 56.

¹⁹¹⁹ ALLEMAND, Hugo, *Sucre Parabole équatoriale*. Ed. Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito, 1970, p. 147.

²⁰ DONOSO GAME, Juan Francisco, *La Guerra de la Independencia Ecuatoriana*, pub. in: Academia Nacional de Historia Militar, *Historia Militar del Ecuador*, Imprenfepp, reimpression, Quito, 2012, p. 203.

²¹ MOSCOSO PEÑAHERRERA, Diego, *Don Simón y su gente*, Artes Gráficas Silva, Quito, 2012, p. 494.

²² MESA, Joseph de; GISBERT, Teresa; MESA GISBERT, Carlos D., *Historia de Bolivia*, éd. Gisbert, La Paz, 1997, p. 345.

²³ LEXUS, *Historia del Perú*, Lexus Editores, Espagne, 2000, p. 777.

²⁴ COSTA DE LA TORRE, Arturo, *Hombres célebres de Bolivia, Apuntes históricos sobre el litoral boliviano en el Pacífico*, Imprenta y Librería Renovación, La Paz, 1971, p. 251.

²⁵ VANNINI DE GERULEWICZ, Marisa, *José Mires, professeur patriote espagnol du maréchal Sucre: les sciences mathématiques au service de l'indépendance américaine*, [https:// halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00104193](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00104193).

Il s'est toujours identifié aux principes de liberté et d'indépendance des peuples américains, de sorte que depuis sa chaire, il a partagé avec ses étudiants les idées progressistes de la nécessité de s'unir et de promouvoir la cause de l'indépendance et a participé à des réunions secrètes tenues par les patriotes. À la suite de la déclaration d'indépendance de Caracas faite le 19 avril 1810, il rejoint les rangs patriotiques.



Le 29 septembre 1810, il est nommé capitaine du 7^e. Régiment du bataillon des vétérans de l'armée patriote. En 1811, il dirigea le bataillon discipliné de la milice. En 1812, il est promu au grade de lieutenant-colonel. À la suite de la chute de la première République du Venezuela, le 30 juillet, il a été capturé par les forces royalistes à La Guaira et peu de temps après, avec d'autres patriotes que Diego Monteverde a appelés « les huit monstres », ils ont été envoyés en Espagne et plus tard à Ceuta. À la demande du prince britannique, plusieurs patriotes sont graciés le 10 septembre 1815. Dès qu'il retrouva sa liberté, il retourna sur le Nouveau Continent et à la fin de cette même année de 1815, il participa à la défense de Carthagène des Indes assiégées.

Le 16 janvier 1821, sur ordre du libérateur Bolívar, il se rendit de Colombie à Guayaquil pour soutenir la junte gouvernementale organisée à la suite du 9 octobre 1820 au cours de laquelle il proclama son indépendance. Il arrive à Guayaquil à la mi-février 1821 et passe sous les ordres des forces patriotes 1 000 fusils, 50 000 cartouches, 8 000 pierres à étincelles, 500 sabres et 1 000 paires de pistolets.²⁶

Le général Antonio José de Sucre est arrivé dans la péninsule de Santa Elena

le 30 avril et se rendit immédiatement à Guayaquil, arriva le 6 dans la nuit et prit le commandement des troupes patriotes. Face à l'avancée de l'armée royaliste dirigée par Melchor Aymerich de Riobamba et par Francisco González de Cuenca avec le plan de se réunir à Babahoyo le 20 août et de continuer vers Guayaquil. Sucre ordonna à l'armée patriote d'avancer vers Yaguachi pour affronter séparément ceux de Cuenca. Le 19 août 1821, José Mires, commandant les opérations sur le front de bataille de Cone, Yaguachi, Guayas, défait les troupes royalistes de

Cuenca.²⁷

À la suite de la victoire à Cone, le général Sucre ordonna l'avance des troupes vers Quito par la route de Guaranda. S'approchant d'Ambato, à Huachi, le 22 septembre 1821, la confrontation avec les forces royalistes dirigées par Aymerich eut lieu. En raison de son enthousiasme, Crnl. Mires s'est empressé de briser le feu contre l'armée espagnole, qui, en raison de sa meilleure position et de sa structure, a vaincu les patriotes, avec un résultat défavorable de 800 victimes et 50 prisonniers parmi lesquels Mires qui a été « conduit aux donjons de la capitale », d'où il a réussi à sortir avec l'aide de Lucas Tipán et Rosa Montúfar, épouse du ²⁸Crnl. Vicente Aguirre, comme le souligne Jorge Salvador Lara : « *Les patriotes de Quito aident Mires à s'échapper dans l'après-midi du 18 mai et le cachent jusqu'à la nuit, et Tipán le conduit, à travers des Chaquiñanes peu connus, de la capitale à Chillo-Compañía ... arrive le 19 au matin. Sucre le reçoit.* »²⁹

Le 24 mai 1822, lors de la bataille de Pichincha, avec le grade de général de brigade, il commande la division colombienne qui défait l'armée espagnole commandée par Aymerich.³⁰

Plus tard, il s'installa à Guayaquil. En 1829, lorsque le Pérou envahit le territoire méridional de la Grande Colombie et occupa Guayaquil, le général Mires fut nommé commandant de Samborondón. Une colonne péruvienne dirigée par José Bustamante des forces d'invasion péruviennes, qui, bien qu'ayant été vaincues à Tarqui, refusa de quitter Guayaquil, occupa Samborondón et, à l'embouchure de la rivière Yaguachi, tira sur le général José Mires.³¹

GÉNÉRAL DANIEL FLORENCIO O'LEARY 1800 - 1854



²⁶ SALVADOR LARA, Jorge, *Historia contemporánea del Ecuador*, Ed. Fondo de la Cultura Económica, México, 1995, p. 318.

²⁷ MACÍAS NÚÑEZ, Tcrn. (S.P.) Édison, *El Ejército en las Guerras de la Independencia*, tomo 2, Ed. Centro de Estudios Históricos del Ejército, Quito, 2007, p. 36.

²⁸ ALEMÁN, Hugo, *Sucre Parabola Ecuatorial*, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito, 1970, p. 146.

²⁹ SALVADOR LARA, Jorge, *Historia contemporánea del Ecuador*, Ed. Fondo de la Cultura Económica, México, 1995, p. 334.

³⁰ MACÍAS NÚÑEZ, Tcrn. (sp) Édison, *El Capitán Abdón Calderón Garaycoa, soldado, héroe y mártir*, Colección Biblioteca del Ejército ecuatoriano, Ed. Centro de Estudios Históricos del Ejército, Quito, 1997, p. 166.

³¹ AVILÉS PINO, Efrén, *Diccionario del Ecuador, Histórico, geográfico, biográfico*, Vol. E-M, Imp. Cromos, Guayaquil, p. 531

Il est né à Cork, en Irlande, le 14 octobre 1800; mort à Bogotá le 24 février 1854. Il est le fils de Jeremiah O'Leary et de Carolina Burke. En 1818, il arriva à Angostura, au Venezuela, faisant ³²partie de la Légion britannique qui rejoignit les forces patriotes.

Il a participé à de nombreuses luttes pour l'indépendance au Venezuela, en Colombie et en Équateur. Le 25 juillet 1819, il participe à la bataille du marais de Vargas en Colombie. En 1820, le libérateur Bolívar le nomma aide de camp. Il a toujours été très méticuleux dans la collecte de données et de détails sur la vie du Libérateur, ainsi que des documents historiques importants. Il parlait anglais, Français, latin et espagnol. Le 24 juin 1821, il participa à la bataille de Carabobo et cinq jours plus tard, le Libérateur entra triomphalement dans Caracas.

Commandé par Bolívar au début de 1822, il se rendit au Panama où il reçut la décoration Cruz de Boyacá et peu de temps après, il s'installa à Guayaquil pour rejoindre l'armée patriote commandée par le général Sucre. Il rejoint les troupes à Latacunga. Le 24 mai 1822, il participe à la bataille de ³³Pichincha en tant qu'aide de camp du chef d'état-major Du lieutenant Antonio Morales. ³⁴

Le 16 juin 1822, Bolívar arrive à Quito et rencontre à nouveau O'Leary. Le 17 juillet 1823, O'Leary participe avec Simón Bolívar à la bataille d'Ibarra contre les troupes royalistes dirigées par le Crnl. Agustín Agualongo qui furent vaincues. « *Les parties ou chroniques bien connues de la bataille font une mention spéciale du courage dont ont fait preuve les généraux Salom et Barreto, les colonels Maza et Chiriboga, les Edécans du Libérateur, O'Leary et Ibarra.* »³⁵

En 1825, il était avec Bolívar à Lima et peu de temps après, il l'accompagna dans son voyage à Potosí, en Bolivie. À cette époque, il rencontre Simón Rodríguez, le professeur du Libérateur. En juin 1826, une délégation de Bolívar se rendit à Bogotá pour tenter de défendre l'intégrité de la Grande Colombie menacée par les différends et les affrontements entre le général José Antonio Páez et le général Francisco de Paula Santander. L'implication d'O'Leary a d'abord généré des malentendus qui ont rapidement été surmontés.

Le 19 février 1828 à Bogotá, il épousa Soledad Soublette et ils eurent neuf enfants. En raison de son admiration pour Bolívar « *son premier fils a été baptisé Simón Bolívar ... il baptisa sa deuxième fille de Bolivie.* »³⁶

En 1828, il participe à la Convention d'Ocaña qui s'installe le 9 avril. Au milieu des débats, il s'est heurté aux députés qui soutiennent Santander. En raison de l'échec de la Convention, le libérateur Bolívar a assumé la direction suprême de la Colombie. La même année, en raison des tensions croissantes avec le Pérou, Bolívar envoya O'Leary comme délégué pour rechercher des possibilités d'accords. O'Leary arriva à Guayaquil et en janvier 1829, avant l'avancée des forces péruviennes, il se rendit à Cuenca.

Le 27 février 1829, il se distingua par sa participation courageuse et décisive à la bataille de Tarqui au cours de laquelle les envahisseurs péruviens furent vaincus. ³⁷Le maréchal Sucre dans sa *partie de la bataille* signée le 2 mars 1829 écrivait : « *Les colonels Cordero, O'Leary, Braun, León et Guerra se sont distingués... pour une valeur éminente* », ³⁸en outre le maréchal précise que le lendemain, 28 février, les représentants des armées « *à dix heures du matin se rencontrèrent dans une maison intermédiaire des deux camps, le général SS Flores et le colonel O'Leary avec de larges pouvoirs de notre part ; et les généraux Gamarra et Obregoso pour le Pérou.* »³⁹

Il retourna à Bogotá et le 16 septembre 1829, le Conseil de gouvernement de Colombie nomma le général. Daniel O'Leary a assumé la direction des forces militaires pour combattre la révolution dirigée par le général José María Córdova. La bataille a eu lieu à 40 km

de Medellín à El Santuario, le 17 octobre 1829. Córdova vaincue a perdu la vie aux mains de Ruperto Hand. ⁴⁰

Le 15 janvier 1830, le général O'Leary reçut à Santa Fe de Bogotá le Libérateur Bolívar qui revenait d'Équateur après que les troupes d'invasion du Pérou eurent évacué Guayaquil. Cinq jours plus tard, Bolívar installa l'Admirable Congrès. O'Leary a été nommé ministre plénipotentiaire aux États-Unis, mais ce poste n'a pas été officialisé.

Face à la grave détérioration de la santé de Bolívar, O'Leary se rendit à Santa Marta, mais arriva malheureusement un jour après la mort du Libérateur.

En 1831, O'Leary fut expulsé de Colombie par Gral. José Ignacio Luque, il s'est donc rendu en Jamaïque où il a commencé à organiser les documents qu'il avait rassemblés tout au long de sa dure et courageuse carrière militaire. Au milieu de l'année 1833, il revient d'exil et s'installe à Caracas.

Entre 1834 et 1840, il exerce des fonctions diplomatiques devant les gouvernements d'Angleterre, de France et d'Espagne, ainsi que devant le Saint-Siège et rencontre le pape Grégoire XVI. Après six ans, il est revenu d'Europe à Caracas. Dans les années qui suivirent, il fut consul d'Angleterre à Caracas et chargé d'affaires de Grande-Bretagne à Bogotá. Pendant ce temps, il a continué avec beaucoup d'efforts l'organisation des documents sauvés au cours de son intense activité patriotique.

Sa santé se détériora et le 24 février 1854, il mourut à Bogotá. En 1881, le président du Venezuela Gral. Antonio Guzmán Blanco ordonna le transfert de ses restes au Panthéon national de Caracas et les déposa avec ceux du libérateur Simón Bolívar.

Entre 1879 et 1888, sous le gouvernement du Gen. Antonio Guzmán Blanco, avec le titre de « *Memorias del General O'Leary* » ses œuvres ont été publiées à Caracas en 32 volumes. Les textes ont été préparés par son fils Simón Bolívar O'Leary. Les œuvres d'O'Leary sont les volumes 27, 28 et 32, les 29 autres sont des documents et de la correspondance des personnages de l'époque; les volumes 29, 30 et 31 contiennent les lettres du Libérateur.⁴¹

César Augusto Alarcón Costta
DIRECTEUR ADJOINT DE

L'ACADÉMIE NATIONALE D'HISTOIRE MILITAIRE DE
L'ÉQUATEUR

Biographies des patriotes de Pichincha

³² GÓMEZ ARISTIZÁBAL, Horacio, *Diccionario de la historia de Colombia*, Ed. Plaza & Janes, 2e édition, Bogotá, 1985, p. 77.

³³ PÉREZ PIMENTEL, Rodolfo, *Diccionario Biográfico Ecuatoriano*, t. 12, Editorial Universidad de Guayaquil, 1996, p. 278.

³⁴ BORREO, Alfonso María, *Cuenca en Pichincha*, t. 2, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Núcleo del Azuay, Cuenca, 1972, p. 491.

³⁵ MORALES ALMEIDA, Roberto, *Bolívar, Agualongo y la Batalla de Ibarra*, publié dans Monografía de Ibarra, vol. IV, Sociedad Cultural « Amigos de Ibarra », p. 267.

³⁶ MOSCOSO PEÑAHERRERA, Diego, *Don Simón y su gente*, Artes Gráficas Silva, Quito, 2012, p. 389.

³⁷ CALERO MERCADO, Carlos, *Cátedra Bolivariana, Conocemos a Bolívar*, Editorial Norma, Bogotá, 1982, p. 137.

³⁸ SUCRE, José Antonio, *Parte de la Batalla de Tarqui*, publié par: MACÍAS NÚÑEZ, Tern. (sp) Dr. Edison, *Historia general del Ejército Ecuatoriano. El Ejército en las Guerras de la Independencia*, t. 2, Centro de Estudios históricos del Ejército, Quito, 2007, p. 227.

³⁹ Ibid., p. 228.

⁴⁰ CALERO MERCADO, Carlos, *Cátedra Bolivariana, Conocemos a Bolívar*, Editorial Norma, Bogotá, 1982, p. 138, 181.

⁴¹ www.memoriasdeoleary.com

GÉNÉRAL JUAN GALO LAVALLE
1797 - 1841



Juan Galo de La Valle est né le 17 octobre 1797 à Buenos Aires. Il est le cinquième fils de Manuel José de La Valle y Cortés et de María Mercedes González Bordallo. Son père, descendant direct du conquérant du Mexique, était comptable général des Rentas y el Tabaco del Virreinato del Río de la Plata. Héros des campagnes de San Martín et Bolívar, il répondit à l'idéologie unitaire, qu'il défendit aveuglément jusqu'à la fin de ses jours. L'exécution de Manuel Dorrego, ordonnée par lui, a contribué à l'élévation de Juan Manuel de Rosas au poste de gouverneur de la province de Buenos Aires, contre lequel il se lèvera sans succès à plusieurs reprises, toujours pour défendre la cause unitaire.

En charge du régiment de grenadiers à cheval, San Martín décida de diriger la formation d'un groupe de jeunes volontaires qui seraient incorporés comme cadets, appartenant dans de nombreux cas aux familles les plus distinguées de la ville. Juan Galo de Lavalle (qui à l'époque supprimait le « de » de son nom de famille et l'apocopait, peut-être pour éviter de le lier avec les noms de famille espagnols) demanda sa libération en tant que cadet et fut accepté en août 1812.

Lorsque San Martín a repris l'armée des Andes, Lavalle a reçu l'ordre de se rendre à Cuyo pour la rejoindre. Là, dans l'une des invitations organisées par Remedios de Escalada de San Martín, la jeune épouse du Libérateur, Lavalle a rencontré sa future épouse, María de los Dolores Correas.

Pendant la traversée des Andes, Juan Lavalle marche vers l'avant-garde, sous les ordres du brigadier Miguel Estanislao Soler. Il se distingua dans le triomphe de Chacabuco, en février 1817, et détient déjà le grade de général en chef, lorsque l'armée patriote fut vaincue à Cancha Rayada. Après

la victoire de Maipú, Lavalle accompagna San Martín dans l'avancée sur le Pérou, dans laquelle il brilla également pour ses compétences militaires.

Lavalle faisait partie de l'armée que San Martín envoya à Simón Bolívar pour poursuivre l'indépendance américaine et participa à la campagne en Équateur. **Il a eu une performance exceptionnelle dans les batailles de Río Bamba et Pichincha.**

Juan Lavalle tint sa promesse et retourna à Mendoza, où il épousa María de los Dolores en avril 1824. Il retourna à Buenos Aires avec sa femme et fut nommé chef du quatrième régiment d'infanterie, dont l'objectif était de couvrir la frontière sud de la rivière Salado, afin d'avancer sur le territoire dominé par les Indiens, un problème qui commença à fortement déranger le gouvernement. Il était destiné à délimiter une nouvelle ligne de frontière qui devrait être entre les côtes de la mer et les rives de la rivière Las Flores, passerait par Balcarce et Tandil et avancerait vers l'ouest, vers la frontière avec Santa Fe.

Juan Lavalle a été envoyé rejoindre l'armée dans la guerre avec le Brésil, où il s'est de nouveau distingué par ses compétences militaires.

Pendant ce temps, à Buenos Aires en 1826, les efforts diplomatiques pour conclure la guerre avec le Brésil, non favorable aux Provinces-Unies, et la sanction d'une Constitution unitaire et centraliste, ont mis en échec le gouvernement de Rivadavia, qui a dû démissionner.

L'échec unitaire a facilité l'arrivée au poste de gouverneur de Buenos Aires du fédéral Manuel Dorrego, ce qui a produit une forte inquiétude dans le cercle oligarchique de la ville, qui soutenait le système unitaire.

La défaite diplomatique de la guerre avec le Brésil et le mécontentement des troupes démoralisées de retour ont été utilisés comme excuse par les unitariens pour conspirer contre le gouverneur Dorrego.

Lavalle a tiré sur Dorrego et il a donc annoncé dans un Bando: **« Je participe au gouvernement délégué que le colonel Dorrego vient d'être abattu par mon ordre, à la tête des régiments qui composent cette division. L'histoire jugera impartialement si le colonel Dorrego aurait dû mourir ou non, et si en le sacrifiant à la tranquillité d'un peuple pleuré par lui, j'ai pu avoir un sentiment autre que celui du bien public.**

À Buenos Aires, les répercussions de la mort de Dorrego ne se sont pas fait attendre et le groupe qui avait créé le coup d'État s'est stratégiquement éloigné de Lavalle, qui avait été nommé gouverneur provisoire, mais n'était pas encore retourné dans la capitale. Dans les provinces de l'intérieur, la situation n'était pas très différente.

Finalement, face à l'imminence d'une guerre civile, Lavalle accepte de rencontrer Juan Manuel de Rosas, dont l'influence est de plus en plus importante dans les cercles fédéraux qui assiègent continuellement les forces de Lavalle. La réunion eut lieu à Cañuelas, en juin 1829 ; Lavalle et Rosas y signèrent un pacte par lequel il était décidé la cessation des hostilités, l'élection d'autorités pour la réinstallation de la législature, qui nommerait un gouverneur auquel tous deux se soumettraient avec leurs forces. Pendant ce temps, Lavalle servirait comme gouverneur provisoire et Rosas comme commandant général de la campagne. Le pacte comportait une clause secrète, dans laquelle Rosas et Lavalle promettaient de gagner une liste de candidats aux députés qui avait été conçue par Rosas.

Mais les unitariens de Buenos Aires ont refusé de souscrire à cette liste. La ville est de nouveau empêtrée dans un conflit armé entre fédéraux et unitariens, et Lavalle, sans la capacité de répondre, annule les élections et signe un nouveau pacte avec Rosas, par lequel Juan José Viamonte est nommé gouverneur provisoire.

Dès lors, la situation de Lavalle à Buenos Aires devient intenable et il doit s'exiler dans la Banda Oriental. C'est là qu'il trouva la nouvelle de l'ascension de Rosas au poste de gouverneur, à la suite d'une forte campagne de presse dans laquelle Don Juan Manuel parlait de Manuel Dorrego comme d'un martyr de la patrie et de Lavalle comme d'un meurtrier sauvage.

Pendant ce temps, le général José María Paz, qui dirigeait l'opposition unitaire de l'intérieur, a été consolidé dans la province de Cordoue, d'où il a lancé la soi-disant « Ligue de l'intérieur », qui cherchait à mettre fin aux seigneurs de guerre fédéraux des différentes provinces, alliés de Rosas. À l'instigation de Salvador María del Carril, Lavalle entreprend alors une invasion de l'Entre Ríos depuis la Banda Oriental. L'objectif était d'avancer sur la côte pour rencontrer Paz, mais il fut vaincu à deux reprises.

En 1839, avec le soutien des exilés du régime Rosista, il se rendit à Entre Ríos et commença à avancer dans le but ultime de renverser Rosas. Mais en septembre 1840, Rosas réussit à rassembler 17 000 hommes pour lui faire face, alors Lavalle, à la tête de seulement 1 100, se retira à Santa Fe.

La troupe de Lavalle était constamment persécutée et leur chef échouait dans toutes les tentatives de réorganiser son armée meurtrie.

Il arriva à Tucumán en 1841, d'où il tenta à nouveau d'avancer sur la capitale, mais fut vaincu à Famaillá par les forces d'Oribe, le caudillo uruguayen soutenu par Juan Manuel de Rosas. La défaite a marqué la fin de la soi-disant « coalition du Nord ».

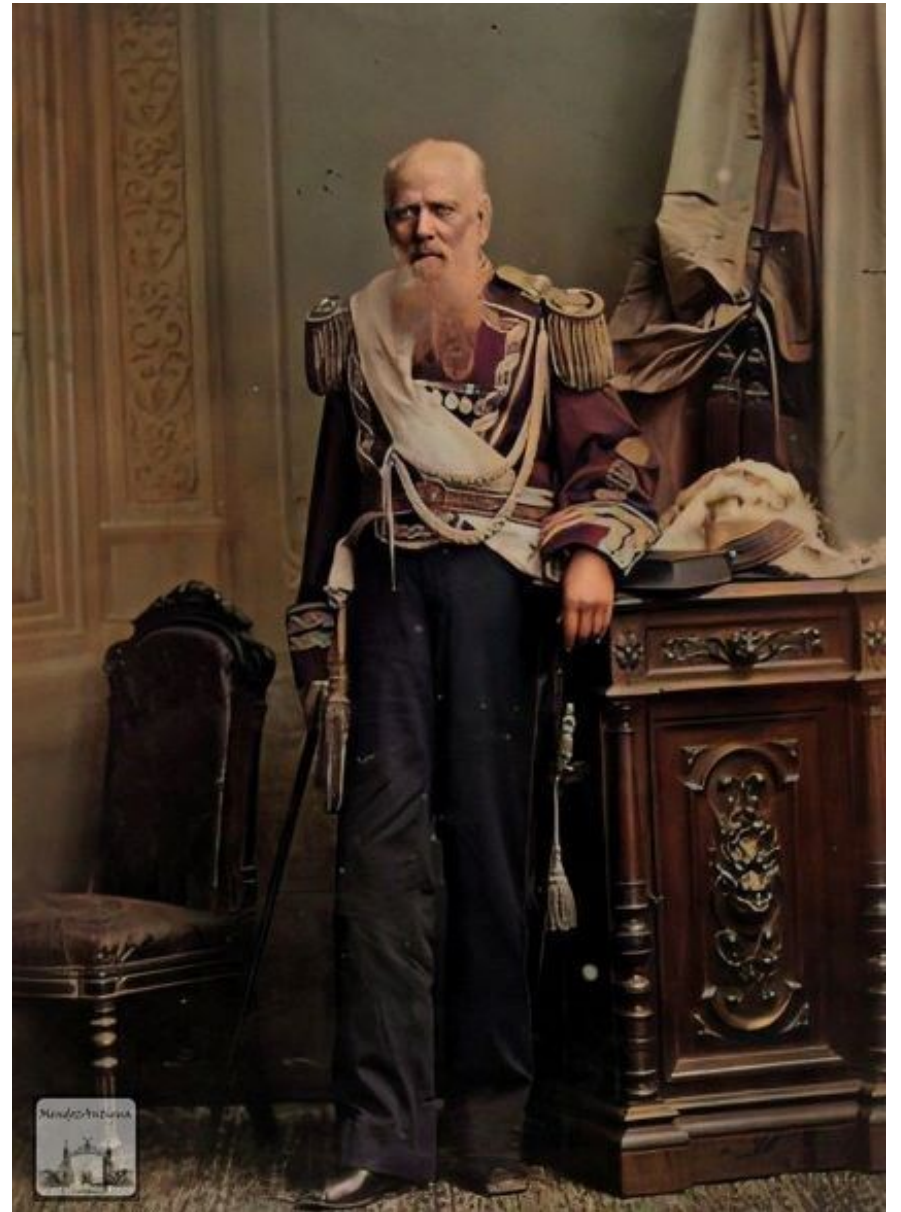
Lorsque le contingent est arrivé à Jujuy dans la soirée du 7 octobre, il a constaté que les autorités s'étaient enfuies dans le ravin de Humahuaca, laissant le gouvernement acéphale.

Le 9 octobre 1841, un parti fédéral trouva la maison où se trouvait Lavalle et tira sur la porte. L'une des balles a percé l'écluse et a mortellement blessé Lavalle. Son corps a été emmené à la cathédrale de Potosí, où ses restes ont été déposés.

En 1858, les restes du général Lavalle ont été transférés au cimetière de Recoleta à Buenos Aires, où ils reposent actuellement, à quelques mètres de la tombe de Dorrego. Le général ne put remplir son serment : « ***Si un jour nous retournons à Buenos Aires, je jure sur mon épée, pour mon honneur de soldat, que je ferai un acte d'expiation profonde : j'entourerai la veuve et les orphelins du colonel Dorrego avec respect et considération.*** »

Fontaine: www.elhistoriador.com.ar
Auteur: Felipe Pigna

LIEUTENANT-GÉNÉRAL EUSTOQUIO FRÍAS 1801 - 1891



Ses parents, Pedro José Frías Vélez de Alcocer et Doña Loreto Sánchez Peón, avaient donné naissance à leur premier fils: Eustoquio le 20 septembre 1801 à Cachi, Salta. Tous deux étaient des patriotes exceptionnels. Son père a perdu une jambe dans la bataille de Tucumán et sa mère appartenait à un réseau courageux de femmes qui espionnaient les activités des royalistes et informaient les patriotes, aidées par leurs jeunes enfants, parmi lesquels Eustoquio, sûrement.

Pour plaire à la mère de le séparer du contact avec l'armée parce qu'à Salta il restait des corps de Line, son père a décidé de l'envoyer à San Juan pour vivre avec un oncle. Malheureusement pour les parents, l'éloignement était de peu d'utilité. Là, il apprit qu'à Mendoza l'armée des Andes était organisée sous les ordres du général Don. José de San Martín. Cela s'est produit le 9 mars 1816. Le lendemain, ils sont arrivés à Mendoza et le 11, il s'est présenté à la caserne qui se trouvait à la place d'El Plumerillo. Il a choisi ce corps parce qu'il connaissait plusieurs officiers qui avaient rendu visite à ses parents héroïques à Tucumán, mais il ne les a pas trouvés. D'autre part, aucun des commandants de compagnie ne voulait l'incorporer parce que, bien qu'il soit grand, il était très mince. Comme par hasard, le capitaine avec le grade de Major D. Mariano Necochea qui le connaissait de Tucumán et était un ami de son père est apparu. Qui l'a vu a été surpris et lui a demandé ce qu'il faisait dans la caserne.

Après la victoire de Maipú, en avril 1818, la liberté du Chili est assurée. Il fallait alors faire face à la prochaine étape du plan de libération continentale de San Martín, qui consistait à attaquer le Pérou, centre du pouvoir colonialiste espagnol en Amérique du Sud.

La pression du Directoire pour que San Martín revienne avec l'armée des Andes pour réprimer les soulèvements contre le

gouvernement de Buenos Aires augmentait. San Martín assume la décision historique de désobéir aux ordres du centralisme de Buenos Aires.

Avec le grade de caporal, il participe à la prise de la ville de Lima et fait la campagne du Pérou sous les ordres du général San Martín pour laquelle il reçoit une médaille d'argent. Sous les ordres d'Arenales, il participe aux deux campagnes de la Sierra, se distinguant dans les batailles de Nazca et de Pasco. Au siège de la forteresse de Callao puis à son assaut, le 14 août 1821, Eustoquio Frías était présent. Site qui a culminé avec la capitulation du maréchal José de la Mar.

Le général Santa Cruz, au début de la campagne en Équateur, nomma Frías au grade de sergent. Le général Sucre demande à Juan Lavalle, alors capitaine avec le grade de sergent-major, qu'un sergent remplisse une mission extrêmement importante. Le sergent Frias était la personne nommée. Il dut remettre un bureau au général espagnol et devait observer dans le camp ennemi autant que possible.

De retour au camp, il fait un récit détaillé de ce qu'il a vu, qu'il a remarqué peu de surveillance et qu'il lui semblait facile d'entrer là où il l'avait fait. Trois jours plus tard, l'armée patriote occupe Cuenca. Deux jours plus tard, la bataille de Río Bamba a eu lieu, connue comme le combat de cavalerie le plus brillant de la guerre d'indépendance hispano-américaine, mettant en évidence la première charge d'un escadron du régiment de grenadiers à cheval de 96 hommes, qui a chargé contre 400 cavaliers de la cavalerie royaliste, donnant la victoire aux patriotes. Frías était l'un de ces courageux grenadiers et a été blessé par une lance dans la main droite.

Sous les ordres du maréchal Antonio José de Sucre, il a vaincu les forces espagnoles dans la Batalla del Pichincha, conduisant à la libération de Quito. Participez à la Campagne des Ports Intermédiaires. Dans l'action de Chunhanga, il a été blessé par balle. Lorsque Lavalle se sépara de l'armée bolivar, il proposa au sergent Frias d'être officier. Au bout de quatre jours, il reçut l'envoi du porte-drapeau du premier escadron - grade militaire antérieur à celui d'enseigne de compagnie - selon la hiérarchie de ces années.

« Péruviens ! La campagne qui doit être complètement libre a commencé sous les auspices les plus favorables. L'armée du général Canterac a reçu un coup mortel à Junín, ayant perdu, à la suite de cet événement, un tiers de ses forces et tout son moral.

Simón Bolívar proclame après le triomphe dans les hauteurs glacées de Junín à 4000 mètres d'altitude. Le froid était si intense que pendant la nuit, presque tous les blessés des deux côtés sont morts. Lors de la bataille de Junín, une escadre de grenadiers à cheval des Andes, ainsi que des grenadiers de Colombie, des hussards de Colombie et des hussards du Pérou, ont fait fuir les Espagnols terrorisés. Cavalerie sous le commandement de Mariano Necochea, celui qui avait amené Eustoquio dans le régiment de grenadiers à cheval quand il était presque un enfant. Junín a ouvert la voie à Antonio José de Sucre pour vaincre définitivement l'armée espagnole à Ayacucho, consolidant l'indépendance de l'Amérique du Sud. L'officier Frias a été blessé à la baïonnette.

Après l'exploit émancipateur, le régiment est allé à Arequipa, de là à Iquique où ils ont embarqué pour Valparaíso pour aller à Buenos Aires, mais ils doivent rester cinq mois à Santiago car la chaîne de montagnes est fermée. Pendant tout ce temps, ils devaient subsister avec 6 pesos par mois. Ils arrivèrent à Buenos Aires en février 1826. Le corps est dissous et réparti entre les régiments de cavalerie en cours de formation. La guerre avait été déclarée au Brésil, à laquelle il participe. Les

colonels Magan, Olavarría, Villalta et Brandzen ont besoin de Frías pour leurs régiments. Le Mtro. de guerre, Gral. Alvear, apparut à la caserne pour rencontrer l'officier demandé par quatre colonels et, pour ses antécédents honorables, le promu lieutenant. Olavarría le promouvra au grade de 1er lieutenant. Il a ensuite été promu capitaine avec le grade de sergent-major.

Sous les ordres du général D. Lucio Mansilla, il participa à la bataille d'Ombú (15.2.1827) et à Ituzaingó (20.2.1827) dirigée par le général Alvear. Les deux combats sont victorieux.

En l'an 30, il demande sa séparation du service. Une loi du Congrès de l'année 26 a établi qu'il devait bénéficier du plein salaire de sa classe, une demande qui a été refusée.

Une fois la guerre contre le Brésil terminée, il participe aux luttes civiles accompagnant le général Lavalle. En 1839, il se rend dans l'État de l'Est, puis à Entre Ríos où il rejoint l'armée du général Lavalle, faisant les campagnes de cette province, Buenos Aires et Santa Fe. Il participe à la défense au siège de Montevideo jusqu'en 1847. Sous les ordres du général Emilio Mitre, il fit l'expédition dans le désert.

Au service d'Urquiza, il participe à la bataille de Caseros, le 3 février 1852. Il y est promu colonel de cavalerie. Il a également combattu à Pavón, le 17 septembre 1861. In 1866 avec le grade de colonel major, il a rejoint la liste des guerriers de l'indépendance. En 1879, il fut promu brigadier général et, en 1882, il atteignit le grade de lieutenant général.

Il meurt le 16 mars 1891. Lorsqu'il a été démis de ses fonctions, Carlos Pellegrini, alors Président de la Nation, a dit de lui :

« Soldat de ce glorieux régiment dont la renommée durera aussi longtemps que durera notre histoire, il a traversé un à un tous les grades de la hiérarchie militaire en 75 ans de service - le plus long enregistré dans les annales de notre armée - au cours desquels il s'est battu pour tout ce qui est de plus noble et de plus grand, pour l'indépendance, pour la liberté, pour l'intégrité et l'honneur de la patrie ».

Carlos Pellegrini

Sa vie, aussi pleine de sacrifices que de gloire, a couvert presque tout le XIXe siècle et sa mort a marqué la fin du célèbre cycle de la génération qui a fondé l'indépendance de la République et de la grande Patrie. Les restes de l'ancêtre du Dr Jorge Félix Frías, reposent depuis 1963, dans le Panthéon des Gloires du Nord, Salta.

Fontaine: www.rionegro.com.ar

Auteur: Enrique Minetti



Manuel Antonio López Borrero 1803-1891



Manuel Antonio López Borrero (Popayán, vice-royauté de Nouvelle-Grenade, 2 juillet 1803 – Bogotá, 11 août 1891) était un militaire et historien colombien, héros de l'indépendance qui a participé aux campagnes d'indépendance de la Colombie, de l'Équateur et du Pérou. Après la guerre contre l'Espagne, il a servi comme fonctionnaire et journaliste, se démarquant également comme un écrivain dont les œuvres comprennent Mémoires historiques du colonel Manuel Antonio López: assistant de l'état-major général libérateur général. Colombie et Pérou, 1819-1826.

Il est né à Popayán le 2 juillet 1803. À l'âge de 15 ans, Manuel Antonio López a armé des guérilleros, deux ans plus tard, il a rejoint l'Armée libératrice de Colombie (1819) et à 18 ans, il a été emprisonné. Il a été témoin de la décapitation de 50 patriotes. En raison de sa jeunesse, sa peine de mort a été commuée pour avoir été placé dans les premiers rangs de l'armée royaliste. À Pitayó, il s'échappe, rejoint l'armée républicaine et est nommé assistant de l'état-major général de l'Armée d'indépendance américaine. Lors de la bataille de Pichincha, il était le porte-drapeau et à l'âge de 22 ans, il combattit avec le grade de capitaine à la bataille d'Ayacucho. Ce soldat et assistant des généraux Juan Manuel Valdez, Antonio José de Sucre et Simón Bolívar a été témoin, scribe et documenteur des événements politiques militaires qui composent l'histoire militaire de la Grande Colombie.

APRÈS L'INDÉPENDANCE

Il a vécu au Venezuela où il a occupé des fonctions publiques - parmi d'autres juges de paix - et a été correspondant pour El Venezolano après avoir été détenu par le général Rafael Urdaneta pour complicité présumée avec les Septembristas - ce qui a été nié -.

En 1859, il est chef d'état-major des forces du général Joaquín París. Il a servi sous les ordres du général Tomás Cipriano Mosquera. Il collabore avec Antonio Leocadio Guzmán dans l'hebdomadaire El Colombiano en 1863. Consul à Ciudad Bolívar (1866), en mars 1869, le Congrès de la République de Colombie le promut général de brigade et un an plus tard général de division.

SERVICES MILITAIRES

Il a combattu à Pitayó, Las Piedras, Timbío, Las Yeguas, El Tablón de Gómez, Riobamba, Pichincha et Jenoy.

En 1824, il rejoint Simón Bolívar et Antonio José de Sucre pour faire les campagnes du Haut Pérou et du Bas Pérou ; et, en 1879, il est l'un des rares à pouvoir encore montrer sur sa poitrine, les médailles qui rappellent les faits liés aux batailles de Junin, Corpahuaico et Ayacucho.

Important pour ses services était la commission honorable qui lui a été donnée à Arequipa le 16 juin 1825, pour recevoir la déclaration de M. Francisco de los Heros, sur la commission qu'en tant que secrétaire du colonel Remigio Silva, il a pris de José de la Riva Agüero, près des chefs de l'armée espagnole, Cucalón et Loriga, sur les projets syndicaux contre la Colombie et le Pérou.

Le colonel López a terminé ses services à l'émancipation en 1825, tandis que le gouvernement espagnol reconnaissait l'indépendance absolue de la Colombie (2 janvier).

Il fut compagnon des généraux Obando et Franco dans la campagne de Pasto en 1851, et se retrouva dans les fusillades de l'Ejido de ce nom et dans celles de San Andrés, Tablazo, Jenoy, Chaguaramba, etc. Il combattit la dictature du général José María Melo le 17 avril 1854 et combattit à Bosa, Las Cruces, Bogotá et Tiquiza. Il participe finalement à la campagne de 1860 à 1862 en combattant à Campo Amalia, Subachoque, Usaquén et San Diego.

MORT

Il mourut le 11 août 1891 après avoir obtenu les grades de brigadier général et de major général.

Fontaine:
https://es.wikipedia.org/wiki/Manuel_Antonio_L%C3%B3pez_Borrero
Photographie patrimoniale : Institut national du patrimoine culturel.
Quito-Ecuador



Ec. Fabiola Cuvi Ortiz
Directeur administratif ASOCID-ECUADOR

HÉROÏNES DE LA LIBERTÉ

En hommage au bicentenaire de l'indépendance de la République de l'Équateur et à la création de la première junta suprême de gouvernement autonome qui a eu lieu à Quito, capitale de l'audience royale de Quito, aujourd'hui capitale de la République de l'Équateur, je tiens à mentionner la participation active de nombreuses femmes équatoriennes qui ont collaboré à cet événement pionnier historique du processus d'indépendance qui se préparait dans toutes les Amériques.

Ce fait historique remarquable et le sacrifice de nos héros du 2 août 1810, ont gouverné que l'honorable Congrès national du Chili en 1812 proclame Quito « LUMIÈRE DE L'AMÉRIQUE ».

Dans cet exploit libertaire comme nous l'avons dit a eu une participation décisive de nombreuses femmes de Quito parmi elles je me référerai à 3 femmes exceptionnelles:

MANUELA DE SANTA CRUZ Y ESPEJO 1753 – 1829



Avant Manuela Cañizares, nous avons une autre femme idéaliste et patriotique, **Manuela de Santa Cruz y Espejo**, dont le cœur a vécu tourmenté par l'oppression dont les Équatoriens et nos frères d'Amérique latine ont été soumis. La passion pour sa patrie et sa liberté ne connaissaient pas de limites. Manuela quito sœur du précurseur Eugenio de Santa Cruz y Espejo et épouse de l'illustre José María Lequerica qui, depuis son plus jeune âge, avait soutenu la cause libertaire, a condamné les mauvais traitements et l'angoisse dans sa vie quotidienne de ses compatriotes. Il a invité les pionniers à travailler dur pour sortir du joug espagnol qui les avait accablés par les crimes qu'ils avaient perpétrés et des réglementations sévères. Ainsi, il n'a pas vidé un instant, au bon moment, pour leur donner ses bijoux et avec eux ses efforts, son courage et sa bravoure dans le soutien financier de la cause.

MANUELA CAÑIZAREZ ÁLVAREZ SÁENZ 1769 - 1814



Qui a reçu dans sa maison de la maison paroissiale d'El Sagrario de Quito les patriotes qui l'ont rencontrée pour forger la liberté, criés avec une noble intégrité par les habitants de Quito qui ont fait entendre leur voix pour revendiquer leurs droits et leur pensée de la liberté. Manuela Cañizares, la nuit de la prise du Palais de l'Audience et du pouvoir, le 9 août 1809, ne laissa pas les patriotes être intimidés et voyant qu'ils essayaient de dissoudre leur unité, elle avec un esprit patriotique admirable et ferme, éleva la voix et leur dit: lâches! « Hommes de peu d'argent, nés pour la servitude, de quoi avez-vous peur? » Il n'y a pas de temps à perdre! » garder le moral de tout le monde.

Porte-clés à la main ferme la porte et dit courageusement: « d'ici personne ne part que directement au palais du comte Ruiz de Castille à la prise du pouvoir », ainsi était, avec la

parole ardente, Manuela Cañizares, la FEMME FORTE!, comme elle a été décrite par son dynamisme et sa sérénité d'esprit, tempère le courage des patriotes à qui, à l'impulsion de son inspiration, elle restaure leur foi; quittez cette maison historique de l'église du Tabernacle de Quito, rendez-vous directement au palais de l'audience royale et parvenez à lui faire signer l'abdication du pouvoir à Ruiz de Castilla, initiant ainsi, le Grand cri de liberté à l'aube de 1809, « Jour de la liberté », les cloches des églises de la ville franciscaine de Quito sonnent l'excitation et les cris de liberté du peuple qui se rétablissent ses droits souverains et est libéré du joug espagnol.

La brillante harangue de Manuela Cañizares a été gravée dans les pages de notre histoire et devrait être gravée pour toujours, plus que dans le marbre dans le cœur et l'âme des Équatoriens qui continuent à rêver de l'unité et de la grandeur de la Patrie.

MANUELA SÁENZ 1797 - 1856



Quiteña, patriote de la liberté, le « Libérateur du Libérateur », du nom de Bolívar, pour lui avoir sauvé la vie en septembre 1828.

Dès son plus jeune âge, Manuelita, choyée et jouissant de tout le confort, n'était pas heureuse parce que dans son cœur, elle portait le tourment de l'abus, de la cruauté et de l'injustice. Voyant de son balcon comment le peuple équatorien était traité, il a été dit: « un jour la liberté viendra pour ce pays vexé de mon pays », il rêvait de briser les chaînes du joug espagnol. Ses souhaits ont été exaucés lorsqu'il a rencontré Simón Bolívar, qui est entré triomphalement à Quito avec Antonio José de Sucre et son bataillon, après avoir triomphé à la bataille de Pichincha, donnant la liberté à l'Équateur.

Dès son plus jeune âge, Manuelita, choyée et jouissant de tout le confort, n'était pas heureuse parce que dans son cœur, elle portait le tourment de l'abus, de la cruauté et de l'injustice.

Voyant de son balcon comment le peuple équatorien était traité, il a été dit: « un jour la liberté viendra pour ce pays vexé de mon pays », il rêvait de briser les chaînes du joug espagnol. Ses souhaits ont été exaucés lorsqu'il a rencontré Simón Bolívar, qui est entré triomphalement à Quito avec Antonio José de Sucre et son bataillon, après avoir triomphé à la bataille de Pichincha, donnant la liberté à l'Équateur. Elle aimait Simon Bolivar plus que l'homme à ses sentiments, traduits par l'amour de la liberté.

Manuela Sáenz s'est pleinement impliquée dans les idéaux de Simón Bolívar, elle était fidèle à la cause: deux fois elle l'a libéré de la mort aux mains de ses ennemis, ses colloques d'amour se sont terminés par le patriotisme, il était le guide sur le champ de bataille, il ne se souciait pas de sa vie ou de ce qu'ils diront, il allait de l'avant, son but était d'atteindre la liberté, avec sa bien-aimée, lui donnant son amour, sa force et son courage. Elle a été nommée colonel de l'armée, aujourd'hui nommée général de la République de l'Équateur par décret en face à face du 24 mai 2007. Elle dirige les bataillons commandés par le maréchal Antonio José de Sucre. En plus des trois Manuelas, il y a d'autres femmes patriotes et précurseurs de l'indépendance qui n'ont pas été mentionnées dans notre histoire et qui méritent d'être connues et récompensées par les Équatoriens, telles que: Rosita Campusano, Antonia León, « La Bandola », Baltazar Terán, Ana de Peralta, Rosa Montufar, Nicolasa Jurado, Baltazara et Manuela Chaviza, indigènes; María Duchasela, et les fidèles Jonathas, Natán et Rosalba; les femmes noires qui étaient dans les batailles avec Manuelita et le Libérateur.

Les femmes sont convaincues que si les Équatoriens s'unissent et parviennent à une concertation adéquate, valorisant nos identités, respectant les différences, respectant notre histoire et nos symboles, laissant de côté les bannières politiques, les intérêts personnels, travaillant ensemble vers un objectif commun à long terme, vers un nouveau développement, pensant à un pays productif avec la restauration des valeurs éthiques, Nous pouvons célébrer notre nouvelle indépendance et liberté, ce qui signifie que l'Équateur sera libéré de la pauvreté, de la faim, de la malnutrition, de la corruption, de la toxicomanie, des injustices, avec les valeurs humaines au sommet et couvert au moins ses besoins fondamentaux: air pur, eau propre, nourriture, logement, vêtements, santé, éducation, travail et emploi, loisirs, espace minimum et repos, afin de vivre en paix, parce que nous devons comprendre que la PAIX N'EST PAS SEULEMENT L'ABSENCE DE GUERRE, MAIS EST L'ABSENCE DE VIOLENCE STRUCTURELLE. Célébrons le bicentenaire avec patriotisme !

Eco. Fabiola Cuvi Ortiz

MARIANA CARCELÉN DE GUEVARA MARQUESA DE SOLANDA 1805 – 1861*



María Ana Carcelén de Guevara y Larrea-Zurbano, communément appelée *Mariana*, est née à Quito le 27 juillet 1805. Elle était une dame notable de Quito, membre d'une famille aristocratique de la capitale de l'Audiencia de Quito appartenant à l'Empire espagnol. Il détenait quelques titres de noblesse importants, dont les marquissats de Solanda et de Villarocha. Elle était également l'épouse du héros de l'indépendance vénézuélienne Antonio José de Sucre, grand maréchal d'Ayacucho, elle est donc également considérée comme la première dame de Bolivie.

Elle est née dans l'Hacienda Solanda à la périphérie de la ville de Quito, en tant que fille aînée de Felipe Carcelén y Sánchez de Orellana, sixième marquis de Solanda et cinquième marquis de Villarocha, qui était capitaine général de San Francisco Borja (pérou actuel) et premier maire ordinaire de la ville de Quito; et Teresa de Larrea y Jijón.¹ Son père a également participé à la révolution de Quito du 10 août 1809, au sein de laquelle il était représentant et membre de la cathédrale ou du quartier central², alors que Mariana n'avait que quatre ans.

La jeune fille a reçu ses noms en l'honneur de sa grand-tante, Mariana Sánchez de Orellana y Rada, V Marquessa de Solanda et qui, à sa mort sans descendance en 1803, a témoigné du titre et du mayorazgo en faveur de son neveu Felipe.

Mariana était la deuxième d'une fratrie de sept enfants: Mercedes (décédée peu après sa naissance), Josefa, Vicente José (décédé un an après sa naissance), María Rosa, María Manuela et Felipe. Sa sœur María Manuela épousa son parent Modesto Larrea y Carrión, marquis de San José, mais le lien fut plus tard dissous par l'autorité ecclésiastique.

On suppose qu'elle a été éduquée dans un couvent de Quito dans l'artisanat, bien qu'elle n'ait jamais excellé dans les sciences ou les arts, comme c'était courant chez les femmes à cette période historique.

Après la mort de son père, le 8 août 1823, Mariana hérite de ses titres de noblesse, qui servent d'armes pour influencer la pensée politique et culturelle de l'époque.

Parmi les biens hérités par la marquessa se trouvaient le manoir Carcelén dans le centre de la ville de Quito, dans lequel elle a vécu toute sa vie, même après avoir épousé le grand maréchal d'Ayacucho; l'Hacienda La Delicia dans les environs de la ville de Cotacollao, l'hacienda puis le palais El Dean. à l'est de la ville, des centaines de bétail, des dizaines d'esclaves, un obraje indigène à l'Hacienda Solanda et un compte bancaire en Europe.

MARIAGE AVEC ANTONIO JOSÉ DE SUCRE

Le 24 mai 1822, Mariana Carcelén se réfugie avec sa mère et ses sœurs au couvent de Saint-Domingue, pour éviter tout desman des forces combattantes dans la bataille de Pichincha. Après la bataille, entendant le bruit des troupes de Sucre alignées devant le couvent, la jeune Mariana emprunta une cagoule et, émue par la curiosité, regarda dehors pour la voir. Sucre, lorsqu'on lui demanda par qui il semblait être un frère, un religieux précisa que c'était la marquessa de Solanda qui s'y était réfugiée.

Ensuite, le maréchal entra dans le couvent pour parler à Mariana et à ses proches en leur offrant toutes sortes de garanties afin qu'ils puissent rentrer chez eux calmement. En 1826, le grand maréchal voulut connaître l'opinion de Bolívar sur cette parade nuptiale, le recourant non pas comme patron mais comme père et ami; avec cette consultation, il voulait s'assurer qu'elle n'affectait pas les plans politiques du Libérateur, qui est finalement devenu sympathique, bien qu'il ait regretté d'avoir perdu le soutien constant de son élève.



Tout en remplissant ses fonctions présidentielles en Bolivie, Sucre a gardé leur histoire d'amour à distance, renouvelée par un intense échange épistolaire. Cependant, simultanément, il a établi trois relations amoureuses à Guayaquil, La Paz et Chuquisaca; dans cette dernière population, il a renforcé les liens sentimentaux avec Doña María Manuela Rojas, une romance qui a apporté aux Cumanés de graves complications parce que cette femme était fiancée à Casimiro Olañeta. Le trompé, qui avait été un conseiller de Sucre, ne lui pardonna jamais cette trahison et cela l'amena à préparer un attentat qui se matérialisa le 18 avril 1828, événement dont sa victime fut grièvement blessée. Malgré ces aventures, au fond, Mariana était toujours la femme de ses affections. Au milieu d'un environnement politique plein de rivalités, la ferme intention de Sucre était de se retirer de l'activité publique et de retrouver sa bien-aimée Mariana.

C'est ainsi que José Antonio demande la main de Mariana en mariage, en partie amoureuse, en partie sous la pression de la famille Carcelén. Parce que le maréchal Sucre ne pouvait pas négliger sa position de président de la Bolivie, il a donné une procuration au général Vicente Aguirre pour le représenter à la cérémonie de mariage tenue le 20 avril 1828 dans la ville de Quito. Auparavant, Sucre avait chargé le général Aguirre d'acquiescer la partie nord-est de l'immense manoir de la prison pour l'utiliser comme résidence du mariage. Puis, et par correspondance, il a revu à Sucre la structure du bâtiment et, grâce à ses

études collégiales d'ingénieur, il a envoyé quelques plans pour sa réhabilitation et sa décoration.

Ensuite, le maréchal Sucre se rendait à Quito, où il arrivait le 30 septembre de la même année pour faire une vie de famille avec sa femme, recevant une lettre de Simón Bolívar lui souhaitant le meilleur dans sa nouvelle vie et qu'il verrait ses rêves personnels se cristalliser: « *J'espère que vous êtes plus heureux que les héros de la Grèce à leur retour de Troie. Que le ciel soit heureux dans les bras de ta nouvelle Pénélope.* »³ De cette union, dix mois plus tard, naquit sa fille María Teresa de Sucre y Carcelén de Guevara, bien qu'au début le père n'ait pas beaucoup aimé qu'elle ait été une fille, et il l'a fait savoir à plusieurs reprises, car il a avoué que « sans aucun doute il *aurait préféré un soldat pour la Patrie* ». ⁶ Bolívar fut très déçu de ne pas être celui qui fut choisi comme parrain du baptême, ce à quoi Sucre prit soin de s'excuser, lui offrant en son nom et en faveur de Mariana les expressions de gratitude pour tant de signes d'affection.

En sa qualité d'épouse du maréchal Sucre, Mariana est devenue la toute première première dame de Bolivie au cours des huit jours suivant son mariage par procuration, entre le 20 et le 28 avril 1828, après quoi son mari démissionnera de la présidence de ce pays. Les Marquises et le maréchal ont investi beaucoup de temps et d'argent dans l'agrandissement de l'ancienne hacienda de la famille Carcelén à l'est de la ville, jusqu'à ce qu'elle devienne un bâtiment connu sous le nom de palais El Deán, et dans lequel le couple a passé beaucoup de temps malgré le fait que leur résidence officielle était le manoir Carcelén, dans le centre de Quito. Mariana a profité de ce temps pour se rapprocher de la famille de son mari, en particulier de son beau-frère Jérôme.

Mais apparemment, tout n'a pas été dit pour le couple, car les Marquises n'avaient pas été très habiles à gérer les flux hérités de sa famille par ailleurs riche. On sait même qu'il a refusé de payer une contribution forcée au gouvernement, une contribution que Sucre a finalement dû faire de son propre pécunio. À divers moments, il se sentit désespéré face aux trébuchements qu'il avait connus dans sa tentative d'obtenir une base économique solide qui assurerait un avenir meilleur à son premier-né.

En novembre 1829, le maréchal Sucre reçut l'ordre de retourner à Bogotá pour présider un congrès par lequel il voulait éviter la dissolution de la Grande Colombie. Peu de temps avant de quitter Quito, il signa son testament déclarant sa fille Teresa héritière universelle. Même aujourd'hui, le dilemme de savoir pourquoi il a exclu sa femme persiste, bien que des auteurs tels que Rumazo soutiennent qu'il l'a fait pour l'empêcher d'être veuve et de se remarier, avec laquelle la petite fille serait impuissante.

Lors du voyage dans la capitale de la Grande Colombie, Mariana est restée très présente dans l'esprit de Sucre, et il lui a fait savoir : « *Je vous écris (...) de vous dire que je pense à vous de plus en plus tendrement, de m'assurer que je désespère d'aller avec vous; de vous demander que pour la récompense de mes délires, de mon adoration pour vous, vous m'aimez beaucoup vous me pensez beaucoup (...)* Tout, tout, tout je vais remettre à deux objets : d'abord pour vous faire plaisir, et deuxièmement, pour ma répulsion pour la carrière publique. Je veux juste vivre avec vous en retraite et dans la tranquillité. Je me réjouirai si je peux vous donner la preuve incontestable que mon cœur vous est entièrement consacré, et que je suis digne que vous cherchiez les moyens de me plaire et de me rendre la pareille. Dans une lettre ultérieure, il avoue être de plus en plus amoureux de sa femme et pour lui plaire au loin, il avait recommandé à son aide de camp de lui en procurer de brillantes et à son frère Jerónimo de lui acheter des perles, mais ce dernier cadeau arriva tard à son destinataire.

MEURTRE DE SUCRE

Après la fin du Congrès extraordinaire, Sucre a essayé de retourner à Quito avant son anniversaire pour le célébrer avec sa fille et sa femme. De plus, il fut assassiné le 4 juin 1830 dans les montagnes de Berruecos, au nord du district sud de l'époque, étant déjà près de la ville de Pasto (*aujourd'hui la Colombie*). Les Marquises ont appris le fait quelques semaines plus tard, en raison des difficultés de communication de l'époque; Blessée et indignée, elle écrit alors une lettre forte au général José María Obando, l'accusant d'avoir comploté le meurtre de son mari.

SECOND MARIAGE

Le 16 juillet 1831, elle se remarie, après treize mois et douze jours de veuvage, avec le général colombien Isidoro Barriga y López de Castro, qui avait été le subordonné de Sucre pendant la campagne péruvienne. Sans aucun doute, ce fut la plus controversée de ses décisions. Selon l'historien Grisanti, elle avait encouru un « *adultère moral* » parce que la coutume de l'époque était de se consacrer à la chasteté à l'égard de la mémoire de l'être cher ou de laisser passer au moins cinq ans avant de se remarier. ⁸ Pour d'autres, comme Rumazo, Mariana était encore jeune et sa vie ne pouvait être arrêtée. Il faut se rappeler que le général Obando avait déjà accusé Barriga de l'assassinat du maréchal, parce qu'il s'intéressait à la riche Marquise, et à l'accusation de laquelle il répondait à la lettre qu'elle lui avait envoyée furieuse il y a un an, puisque le général Barriga était un ami proche de la famille Carcelén, et pendant les jours qui suivirent le meurtre, il apparut chez la veuve pour diriger le sauvetage des restes de Sucre.

Le second mariage a été contracté avec l'approbation de toute la famille. Barriga avait été le visiteur le plus régulier de Mariana au cours des derniers mois, ayant maintenu une conduite appropriée. Après le mariage, le général a commencé à mener une vie dissipée.

Le 21 juin 1832, son deuxième fils est né, nommé Manuel Felipe Barriga y Carcelén de Guevara, bien qu'il se soit présenté plus tard comme Luis Felipe. L'année suivante, l'entreprise de la Marquise enregistre un net recul. L'hacienda de La Huaca et ses autres actifs étaient engagés dans des dettes et des litiges. Barriga ne s'était pas avéré être un bon administrateur et a même suggéré à sa femme de demander une aide financière au gouvernement bolivien. Finalement, le 29 mai 1850, le général Barriga mourut à Quito et fut enterré dans l'église de La Merced.

TROISIÈME MARIAGE

Mariana contrajo terceras nupcias con el abogado José Baltazar Carrión Torres, un hombre nueve años menor que ella y oriundo de Loja. El matrimonio, celebrado alrededor del mes de mayo de 1851, se llevó a cabo debido al embarazo de dos meses que tenía la marquesa. A fines de año nacería el fruto de este nuevo enlace, la pequeña Mercedes Soledad Carrión y Carcelén de Guevara, que lamentablemente no alcanzaría la edad adulta, probablemente debido a problemas relacionados con la avanzada edad en que la tuvo.

PLUS TARD DANS LA VIE ET LA MORT

Au cours des dernières années de la vie de la marquise, le comportement irrégulier alors pratiqué par son fils Felipe, le seul survivant de sa progéniture, a dû la déranger. Il désapprouvait également son mariage avec Josefina Flores Jijón, fille du général Juan José Flores, que Mariana détestait parce qu'elle croyait que c'était lié à la mort de son premier mari, le maréchal Sucre.

Le 15 décembre 1861, à l'âge de 56 ans, la marquise est décédée des suites d'une infection généralisée, alors qu'elle se trouvait dans la Quinta La Delicia à Cotacollao. ¹³ Elle fut enterrée dans l'église d'El Tejar. Ces derniers temps, Mariana Carcelén a réalisé des œuvres de charité, qui ont fait sentir et pleurer sa mort presque dans toute la ville de Quito.

* FONTAINE

https://es.wikipedia.org/wiki/Mariana_Carcel%C3%A9n





Amílcar Tapia Tamayo
Chancelier Académie bolivarienne d'Amérique
Académie nationale d'histoire militaire

MARÉCHAL MELCHOR DE AYMERICH VILLAJUANA, DERNIER PRÉSIDENT DE L'AUDIENCE ROYALE DE QUITO

On a beaucoup écrit sur la période de l'indépendance américaine; cependant, les critiques de soldats espagnols de haut rang qui ont participé à ces concours sont très limitées, c'est pourquoi pour compléter le panorama sur les acteurs des luttes émancipatrices, cette nouvelle est nécessaire afin de mieux comprendre ce qui s'est passé à Pichincha en 1822, ce qui nous permet d'avoir une idée des stratégies, des succès et des échecs des troupes espagnoles dans les guerres libertaires.

Parmi les officiers royalistes les plus remarquables qui ont exercé le pouvoir militaire et politique, Melchor de Aymerich Villajuana se distingue, qui a été président de l'audience royale de Quito entre 1819 et 1821.

Il est né à Ceuta, en Afrique du Nord, le 5 janvier 1754. Ses parents étaient le colonel Vicente Aymerich, commandant de l'armée royaliste dans cette enclave africaine et Josefa Villajuana, appartenant à de nobles familles espagnoles.

En 1762, à l'âge de 8 ans, il entra comme cadet dans le régiment d'infanterie de Séville, excellant dès son plus jeune âge en tant qu'étudiant « exceptionnel et vif » (Verguer 1835: 73) En 1774, il accéda au grade de lieutenant avec seulement 12 ans. À 15 ans, il s'engage comme volontaire dans l'expédition espagnole pour récupérer la colonie de Sacramento dans la bande orientale de la rivière La Plata des Portugais (Biographies, Mena Caamaño-Quito Museum).

En 1793, il participe à l'invasion de la Sardaigne pendant la guerre contre la Convention de France. Sept ans plus tard, il est nommé commandant du corps d'artillerie de Séville. En 1802, il épouse Josefa Espinosa de los Monteros y Avilés.

À la fin de 1802, il est venu pour la première fois sur les terres de l'audience royale de Quito en tant que commandant civil et militaire de Cuenca, faisant une grande impression parmi les habitants de cette ville pour ses efforts pour améliorer les conditions de santé des Cuencanos « raison pour laquelle il était très estimé » (Cordero 1970: 145)

Après le 10 août 1809, il y eut la révolte libertaire d'un groupe de créoles qui formèrent la junte souveraine de Quito, emprisonnant le président de l'Audiencia, Ruiz de Castilla, et installant un gouvernement provisoire. L'une des premières actions de la junte fut d'inviter d'autres peuples à se joindre à la cause révolutionnaire ; cependant, lorsque l'insurrection a été connue à Cuenca, les autorités ont réagi immédiatement, de sorte que le gouverneur Melchor de Aymerich et l'évêque Quintián Ponte ont adopté des mesures répressives drastiques, imposant des mesures de terreur et de harcèlement envers tout ce qui signifiait un lien avec la population de Quito.

Le 20 octobre 1809, Aymerich quitte Cuenca à la tête d'une force de 1800 hommes, rencontrant à Ambato les troupes envoyées par le vice-roi du Pérou José Fernando Abascal et commandées par Manuel Arredondo. Une fois Quito pacifié, Aymerich retourna à Cuenca, avec la certitude que la tentative subversive avait pris fin ; cependant, le 2 août 1810, il y a eu le massacre des héros, après quoi Carlos Montúfar, en tant que pacificateur, a proclamé l'État de Quito, forçant à déplacer le gouvernement espagnol à Cuenca, étant nommé Joaquín Molina y Zuleta président de l'Audiencia de Quito sur ordre du vice-roi du Pérou, qui a immédiatement ordonné d'attaquer les forces de Montúfar. Alors qu'Aymerich est promu au grade de brigadier des armées royales.

En 1812, sur le site de Paredones, un détachement de Quito sous le commandement de Montúfar composé de 500 hommes, attaqua la première avancée royaliste formée par 180 soldats, qui furent renforcés par 200 autres envoyés par Aymerich étant dépassés par les patriotes et forçant les royalistes à se retirer à Cañar et Caspicorral; (Macias 2009:170); cependant, Montúfar ne put prendre Cuenca en raison de problèmes internes avec les révolutionnaires eux-mêmes. Quelques jours plus tard, Aymerich put reprendre des forces à Azogues; tandis que le président Molina a été remplacé par Toribio Montes, arguant qu'il devrait exercer sa fonction à Quito et non en dehors de celle-ci.

Le 24 juin 1812, la bataille appelée la première Verdeloma-Biblián a eu lieu (le combat suivant a eu lieu le 20 décembre 1820) où Aymerich a vaincu le colonel patriote Francisco García Calderón, qu'il a poursuivi à Quito, réalisant la pacification de la région le 8 novembre de la même année.

Le 20 juin 1813, Aymerich est promu au grade de maréchal de camp et prend immédiatement la tête des troupes loyales de Pasto luttant contre Antonio Nariño, qu'il vainc en 1814 après de durs combats.

Il fut plus tard appelé à occuper la présidence de Quito entre 1816 et 1817 en raison de l'absence de Toribio Montes. Il fut remplacé par Juan Ramírez de Orozco, qui régna jusqu'en 1819. Il est remplacé par Juan de la Cruz Mourgeón y Achet, qui devient capitaine général de Quito et vice-roi de Nouvelle-Grenade ; cependant, de la Cruz mourut subitement et fut de nouveau nommé président de l'audience.

Lorsque le libérateur Simón Bolívar apprit l'acte d'indépendance de Guayaquil, qui eut lieu le 9 octobre 1820, il ordonna immédiatement au général Antonio José de Sucre de quitter le port de Buenaventura pour cette ville avec des troupes des bataillons Cauca et Paya, constitués en une seule force, avec le désir de soutenir son exploit patriotique, avec la circonstance que ses habitants étaient divisés en trois camps: certains voulaient que Guayaquil soit une nation indépendante; d'autres qu'il est annexé à Lima où plusieurs marchands avaient leurs centres d'affaires; et, troisièmement, ils voulaient faire partie de la Colombie. Cette divergence met en péril le mouvement libertaire.

En mai 1821, Sucre arriva à Guayaquil avec des lettres au gouvernement de Guayaquil, apportant des dispositions expresses de Bolivar pour parvenir à un accord dans le sens où la Colombie offrait une protection militaire en échange de son lien avec la Grande Colombie, une question pas si facile à réaliser cependant, après de nombreux efforts, il pouvait, après de longs pourparlers, signer un accord dans lequel la Colombie mettrait à la disposition de la Junte 800 hommes et l'engagement du libérateur Simón Bolívar à garantir l'indépendance de Guayaquil.

Une fois ce compromis atteint, Sucre écrivit au général Aymerich, président de l'Audiencia de Quito, par lequel il lui fit savoir que l'armistice signé entre la Colombie et les forces royalistes était sur le

point de prendre fin, de sorte que les hostilités contre les forces monarchiques étaient sur le point de commencer. Ce point a également été porté à la connaissance du Conseil d'administration, de sorte que le 15 mai, il a répondu à Sucre en soulignant quatre aspects clés. Premièrement, il a été déclaré que la junte n'avait pas le pouvoir d'autoriser l'annexion de Guayaquil à la Colombie, mais qu'elle proposait de convoquer des élections dès que possible. Segundo a mentionné que « la ville était sous les auspices et la protection de la Colombie », conférant au Libérateur tous les pouvoirs pour assurer la défense et le soutien de son indépendance. Le troisième point concernait l'engagement de la junte dans l'indépendance de Quito et le quatrième accordait au Libérateur les facilités nécessaires à la mise en œuvre des accords précédents. (Zambrano 1982:52)

Cette nouvelle a été rapportée à Aymerich, qui a répondu avec indifférence, car il considérait le fait que Sucre était loin de la Colombie et manquait donc de soutien opportun de Bogotá. Dans cette vertu, le président de l'Audiencia n'était pas disposé à permettre que l'indépendance de Guayaquil soit consolidée, alors juste après l'hiver dans les mois de juillet, il a ordonné des opérations pour commencer à attaquer le port. L'une de ses actions stratégiques a été d'amener les traîtres dans l'armée patriote, comme cela s'est produit.

Dans cette vertu, Aymerich ordonna de planifier l'attaque, une activité qui fut confiée au commandant Ramón Ollages, qui ordonna d'attaquer Guayaquil le 16 juillet 1821. Immédiatement, les troupes colombiennes sous le commandement du colonel Morales ont commencé une contre-attaque avec un bataillon de 400 hommes, parvenant à repousser les royalistes qui, surpris par la réaction, se sont enfuis vers la goélette qui a immédiatement mis le cap sur Panama. (Vasquez 1976: 67

Ce faux pas des royalistes força Aymerich à prendre des mesures pour attaquer Guayaquil pour lequel en mai 1821, utilisant une grande force militaire composée de deux mille fantassins et huit cents chevaux, il prit la route de Babahoyo, afin de rejoindre les troupes d'infanterie commandées par le colonel Francisco González qui venaient de Cuenca sur la route de Yaguachi. Les deux forces devaient attaquer le port. De leur côté, les troupes de Sucre ne dépassent pas un millier d'hommes et quelques cavaliers. (Villamil 1863: 35)

Stratégiquement, Sucre cherche à défendre Guayaquil, car, si Aymerich a réussi à prendre la ville, le mouvement du 9 octobre aurait échoué irrémédiablement. Les forces royalistes de González pénètrent dans la région de Cone, près de Yaguachi, le 2 août 1821. Ils sont arrivés dissipés et confiants. Sucre ordonna au général Mires à la tête de deux cents soldats et cinquante cavaliers d'observer son mouvement ; cependant, les courageux Mires décidèrent de les attaquer. En deux heures, les soldats patriotes vainquirent les royalistes, ne perdant que 20 hommes et quelques blessés; tandis que les Espagnols avaient 400 morts et 500 prisonniers. González réussit à peine à s'échapper à Cuenca avec 50 hommes. (Ibid. Villamil : 40)

Quand Aymerich apprit la nouvelle de la défaite, il décida immédiatement de retourner dans la Sierra pour fortifier Quito ; tandis que Sucre, confiant dans son succès, décida d'avancer dans la région inter-andine pour attaquer le président royaliste et libérer la capitale de l'Audiencia. Le chef espagnol, blessé mais pas vaincu, ordonna d'attaquer Sucre à Huachi le 12 septembre 1821, où par une erreur du général Mires, ancien héros de Yaguachi, les troupes républicaines furent décimées, de sorte que sucre put à peine s'échapper vivant.

En prévision de nouvelles surprises de la part des patriotes, Aymerich décida de retourner immédiatement dans les montagnes car il craignait, comme cela s'est effectivement produit, que Sucre ait l'intention d'atteindre Quito.

En effet, Sucre décida d'avancer avec ses troupes pour attaquer le président Aymerich et libérer Quito, pour lequel il commença sa mobilisation à la fin du mois d'août 1821, avec l'intention d'entrer à Quito entre octobre et novembre de la même année. En septembre, il part pour la région interandine. Il a donné des instructions précises au général Mires sur ce à quoi devrait ressembler sa future performance à la tête du bataillon Santander. Le chemin choisi pour atteindre les montagnes était guaranda dans le bassin de la rivière Chimbo.

De son côté, Aymerich avait pris la route qui avançait plus à l'est afin

de pénétrer dans la plaine de Riobamba à travers le paramo de Tiocajas, de telle sorte que les deux armées étaient à environ 70 kilomètres l'une de l'autre.

Conscient que le commandant Illingwort l'attendait à Ambato, il prit cette route avec confiance, en supposant que son arrivée dans cette ville serait couronnée de succès, car il considérait que les patriotes Ambateño soutiendraient son action pour vaincre facilement les troupes d'Aymerich. Dans ces circonstances, il campa le 11 septembre dans les environs de Pilahuín.

Cette nuit-là, il fut informé que les troupes d'Aymerich avaient avancé en direction d'Ambato, de sorte que le lendemain, Sucre jugea approprié de l'intercepter en suivant la même stratégie adoptée à Yaguachi. Il passait de Pilahuín au site de Santa Rosa, puis à la plaine de Huachi. Ici, il ordonna ses bataillons: aile droite, le nouveau bataillon « Guayaquil »; le « Santander » au centre et à gauche l'"Albion". De petits détachements de cavalerie occupaient les extrémités au nord et au sud, pour entrer en action séparément sous le commandement du commandant Cestaris.

Déjà au combat, le général Mires désobéit aux ordres de Sucre et se lança de manière désordonnée dans le combat, de sorte que la cavalerie républicaine fut bientôt dépassée par le royaliste, qui attaqua rapidement l'infanterie en détruisant les défenses des bataillons Guayaquil, Santander et Albion, ces derniers sous les ordres de Mires.

La bataille a commencé vers trois heures de l'après-midi et a duré à peine une heure et demie, après quoi les Espagnols ont infligé une défaite cruelle aux républicains, où Sucre lui-même pouvait à peine s'échapper avec 100 des mille soldats qui l'accompagnaient.

Le combat a non seulement affecté les patriotes, mais aussi les Espagnols, qui ne se sont toujours pas remis de la défaite de Yaguachi, perdant leurs meilleurs hommes, c'est pourquoi ils ont demandé un cessez-le-feu de 90 jours, qui ont été bien utilisés par Sucre pour reconstituer ses troupes.

Sucre devait entrer à Latacunga le 2 mai. Pendant ce temps, les Espagnols étaient situés dans le village de Machachi et couvraient les cols inaccessibles de Jalupana et de La Viudita. Il fallut les excuser en marchant sur leur flanc gauche, et en se déplaçant prudemment le 13, pour lequel Sucre ordonna aux troupes de passer par le nœud de Tiopullo bordant le Sincholagua jusqu'à ce qu'elles atteignent le 17 jusqu'à la vallée des Chillos à quatre lieues de la capitale, après avoir dormi et passé la glace de Cotopaxi. Lorsque les royalistes ont réalisé la manœuvre, ils ont immédiatement décidé de se retirer à Quito L'ennemi a pu pénétrer notre opération et a occupé Quito le même jour 16 de nuit.

Les Espagnols évitèrent le combat malgré les avantages de leur position, et les patriotes se tenaient à Chillogallo. Les 22 et 23, les forces indépendantistes ont provoqué des combats, mais quand elles n'ont pas réussi, elles ont décidé d'avancer vers le nord de la ville avec l'intention de s'installer dans l'endroit connu sous le nom d'El Ejido, qui était un meilleur terrain et était situé entre Quito et Pasto.

Le 24 mai 1822, Sucre défait le général Aymerich dans les contreforts de Pichincha, ce qui scelle l'indépendance de l'audience royale de Quito, pour laquelle le chef espagnol signe les capitulations correspondantes mettant fin aux hostilités dans la région. Il y recevait toutes les garanties de quitter le territoire du Gran Colombiano, soulignant le fait qu'il pouvait garder son épée et recevoir les honneurs que son rang méritait, car il n'était pas considéré comme un prisonnier de guerre.

Le 22 septembre de la même année 1822 grâce à un passeport spécial accordé par Sucre, Aymerich partit avec sa famille pour Panama et La Havane, où il put bénéficier d'une pension pour services rendus.

En 1833, il demanda une promotion au grade de lieutenant général et la reine Maria Cristina, veuve de Ferdinand VII, lui accorda cet honneur l'année suivante avec un salaire annuel de 750 boucliers. (Ibid. Musée Alberto Mena Caamaño)

Il meurt à La Havane-Cuba le 11 octobre 1836 à l'âge de 82 ans.





Source: La ville de Ceuta

*« Votre Excellence.
Pour les parties qui, en copie,
Vous Excellence, se verront
imposer leur supériorité sur
l'occupation de la capitale du
nouveau Royaume de Grenade,
Santafé, par les troupes ennemies
insurgées commandées par le
tristement célèbre caudillo Simón
Bolívar, à la suite des actions
militaires qui ont été soutenues. Et
bien que dans le premier, la
victoire ait été de notre côté, elle
est finalement venue décider de ne
pas le faire en raison de
l'infériorité des forces, n'ayant pas
été possible de résister aux
supérieurs avec lesquels l'ennemi
attaquait... »*

(Signature) Melchior Aymerich



BATAILLE DE CAMINO REAL

BATAILLES DE HUACHI

BATAILLE DE TAPI

BATAILLE DE PICHINCHA

BATAILLE DE CAMINO REAL

9 NOVEMBRE 1820

La division protectrice de Quito, ordonne au colonel Luis Urdaneta de prendre le commandement des forces de Guayaquil et de diriger son avance vers la ville de Babahoyo, arrivant le 7 novembre 1820.

À cette date, ils sont informés que les troupes du commandant royaliste Antonio Forminaya sont stationnées sur les hauteurs du « Camino Real » avec l'intention de vaincre et de dissoudre les patriotes, de récupérer Guayaquil et, de cette manière, de couper les liens entre la ville et les forces libératrices du général Simón Bolívar.

À ce moment-là, la ville de Guaranda était encore aux mains des Espagnols, pour cette circonstance le Corregidor de Chimbo, le Dr Víctor Félix de San Miguel, rapporte le mouvement des troupes libératrices au commandant général Damián Alba.

Celui-ci, convoque un conseil ouvert où le prêtre Francisco Benavides est délégué pour porter un message adressé à la junta gouvernementale de Guayaquil dans lequel il a été suggéré de mettre fin à toute action de guerre de manière pacifique.

Le message est intercepté par Crnl. Urdaneta qui donne l'ordre de poursuivre le mouvement des troupes.

À son tour, le Cmt. Forminaya, ignorant la demande du Dr San Miguel de ne pas marcher, envoie ses soldats sur les hauteurs du Camino Real, partant définitivement le 7 novembre 1820 à Bilován et organisant la défense de la gorge, tandis que lui et son état-major occupent la maison de l'hacienda de M. Ángel Barba.

Pendant ce temps, le lendemain, le 8 novembre, les patriotes reçoivent des informations précises des troupes royalistes, de leurs positions et de leurs mouvements.

Cette information est partagée par la distinguée patriote Guarandeña, Josefina Barba, fille du shérif, qui a ainsi procédé inspirée par le patriotisme et l'amour qu'elle avait pour Pedro Tobar, un propriétaire foncier patriotique et soldat actif ce jour-là.

Le 9 novembre 1820, le deuxième commandant libérateur, le colonel León de Febres Cordero, divise les troupes en trois colonnes et attaque les positions royalistes, après un bref combat, les royalistes sont attaqués par le front, les flancs et l'arrière signifiant leur défaite.

De cette façon, les forces de Guayaquil entrent triomphalement le 10 novembre 1820 à Guaranda, fuyant vers la ville de Latacunga, le Corregidor San Miguel.

Ce combat, selon plusieurs experts, a été remporté par les forces de Guayaquil, en raison d'une prise de décision hâtive

du commandant Forminaya, car il aurait trouvé une meilleure position défensive dans la ville de Balzapamba en raison de sa situation géographique à l'extrémité des contreforts de la chaîne de montagnes occidentale.

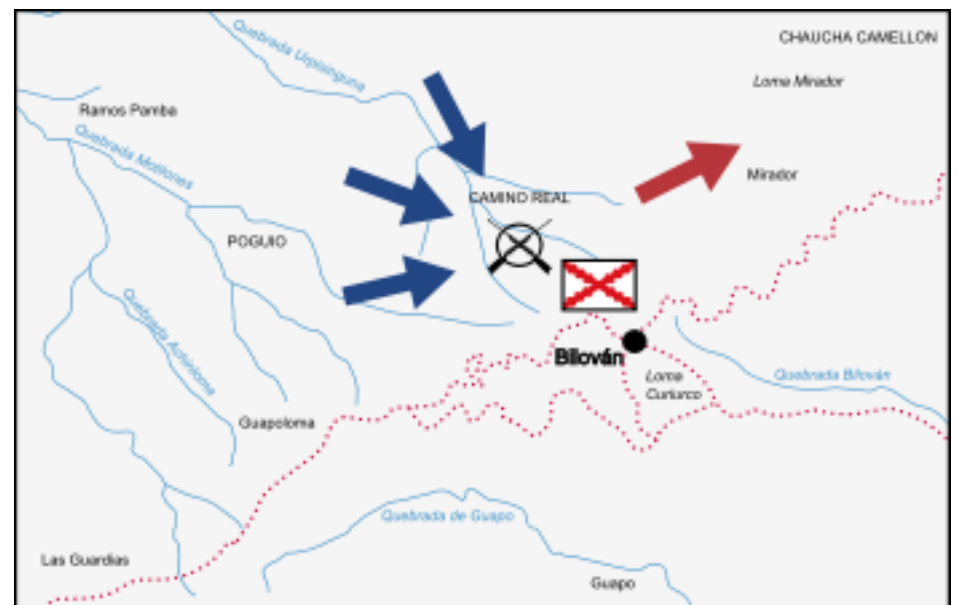
Selon le Gouvernement Guaranda, pendant la lutte pour l'indépendance, la route interrégionale était un objectif militaire très convoité.

La bataille du Camino Real qui a eu lieu le 9 novembre 1820, où les troupes de la Couronne ont été vaincues.

Il s'agissait d'une étape fondamentale dans le processus de libération de ce qui est aujourd'hui l'Équateur; un jour plus tard, c'est-à-dire le 10 novembre 1820, Guaranda proclama son indépendance de la domination espagnole.

Selon la loi de division territoriale de la Colombie, promulguée le 25 juin 1824, Guaranda est devenue une partie de la province de Pichincha.

En 1830, après la séparation de la Grande Colombie, Guaranda est devenue une partie de la province de Chimborazo.



Source: Gouvernement de Guaranda

<https://hazteverecuador.com/la-batalla-de-camino-real-9-de-noviembre-1820/>

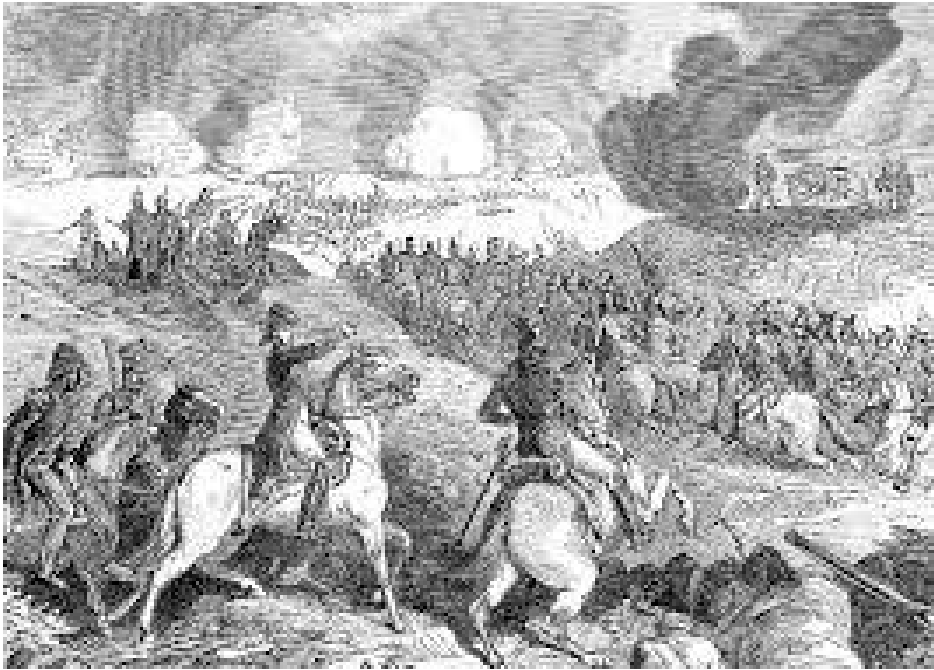
PREMIÈRE BATAILLE DE HUACHI

22 NOVEMBRE 1820

La première bataille de Huachi, également connue sous le nom de première Huachi ou bataille de Huachi Grande, était une guerre qui a eu lieu le 22 novembre 1820 et fait partie des batailles menées depuis l'indépendance de Guayaquil à l'époque des guerres d'indépendance hispano-américaines.

Les combats ont eu lieu dans le secteur de Huachi Grande, près de la ville d'Ambato, dans l'actuelle province de Tungurahua. Les belligérants de la bataille étaient les soldats royalistes en soutien à l'Empire espagnol et aux forces

d'indépendance de la province libre de Guayaquil. C'est la deuxième des cinq batailles livrées par les armées émancipatrices de Guayaquil sans l'intervention d'autres armées étrangères.

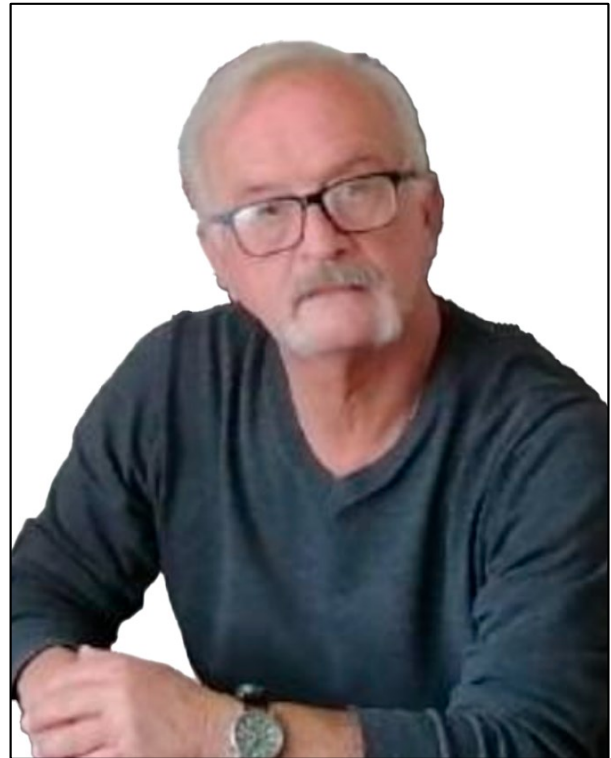


Les troupes de Guayaquil avancèrent de la côte, entrant dans l'allée inter-andine en direction du nord, dans une tentative d'avancer vers Quito, cependant, les royalistes qui s'étaient retirés par la défaite de Camino Real affrontèrent les indépendantistes dans les hauts plateaux équatoriens centraux. Les colonels León de Febres Cordero et Luis Urdaneta se présentent à nouveau au commandement de la division protectrice de Quito, tandis que les royalistes sont commandés par le colonel Francisco González et le lieutenant-colonel Francisco Eugenio Tamariz, tous deux officiers du régiment d'Aragon arrivés avec Morillo en 1814. Les royalistes étaient inférieurs en nombre, mais ils avaient une cavalerie avec plus d'expérience, ajoutant à cela est l'irrégularité du terrain de Huachi Grande, qui est constitué dans certains facteurs qui leur ont donné des avantages. Déjà au combat, les mauvaises décisions des patriotes dans le déploiement avec des ordres confus et les retraits de plusieurs éléments sous le commandement du major Hilario Álvarez, ont produit la rupture des rangs qui a conduit à l'une des pires défaites pour les Guayaquileños, provoquant un creux important et la perte de plusieurs fournitures de guerre. Dans le procès qui a suivi la bataille, confié aux officiers, le major Álvarez a été acquitté de sa responsabilité, qui est tombée sur le mauvais commandement des colonels León Febres Cordero et Luis Urdaneta.

La défaite de Huachi Grande, signifiait pour les Guayaquileños la retraite vers le sud, donnant lieu à l'avance royaliste vers Cuenca, qui avait proclamé son indépendance le 3 novembre, dans le but de déstabiliser les indépendantistes et de les faire se retirer sur la côte..

BATAILLE DE TAPI

21 AVRIL 1822



Crnl. (S.P) Jaime Anda Sevilla
Académie nationale d'histoire militaire

Le 21 avril 1822, la bataille pour l'indépendance de Riobamba a eu lieu, également connue sous le nom de bataille de Tapi, ce qui signifiait l'indépendance définitive de la ville.

En toile de fond, nous avons que, après la défaite du deuxième Huachi, le général Sucre, avec ses officiers les commandants Federico Rash et Cayetano Castari, plus la capitale Jordan originaire du Chili et une centaine de ses troupes, a échappé de manière surprenante à la persécution de l'ennemi, cependant, dès que Sucre arrive en Guaranda, il informe le colonel Illingworth, sur l'échec obtenu et lui ordonne d'abandonner ses positions en raison de la proximité de l'ennemi et de se déplacer avec ses forces via Babahoyo jusqu'à atteindre Guayaquil.

Dans cette ville de Sucre, il réorganisa ses forces avec lesquelles il se retira de Huachi, plus celles du colonel Illingworth et créa les bataillons d'infanterie « Guayas » et les « Yaguachi », ainsi que les escadrons de cavalerie l'un de « dragons » et l'autre de « lanciers » et réorganisa le bataillon « Albión ». Je demande également que le bataillon colombien « Numancia » soit affecté, qui ne peut pas être incorporé car il est engagé dans le combat sous le commandement du général Arenales, mais le général San Martin, lui a offert la division qu'il formait à Piura, sous le commandement du colonel Andrés de Santa Cruz, en remplacement du bataillon colombien.

Le gouvernement de Colombie, ignorant à l'époque l'échec de Sucre à Huachi, avait déjà donné l'ordre que le bataillon « Payas » avec 600 soldats sous le commandement du lieutenant-colonel José Leal qui tenait garnison à Popayán, se rende au département du Sud en soutien au général Sucre et soit ajouté à sa division, cette unité a été incorporée en octobre, après avoir perdu près de 200 soldats à Cali à cause de la fièvre jaune.

Lors de son séjour dans la ville de Guayaquil, le général Sucre, apprend que le royaliste Aymerich avec sa division et confiant de sa supériorité tente d'atteindre cette ville portuaire avec l'intention de l'envahir. Cette unité était sous le commandement du colonel Carlos Toldrá et partit de Riobamba. Avec cette information, le général Sucre réorganise ses défenses, en les priorisant à Babahoyo.

Lors de sa marche vers la côte, le commandant royaliste reçoit l'information qu'il n'était pas en totale supériorité des forces commandées par Sucre, ce qui le fait douter de son attaque et ce qui l'amène à prendre contact avec les forces républicaines en acceptant le 20 novembre une interview, où elles s'accordent sur un armistice pour 90 jours, ce qui favorisait grandement les forces qui défendaient Guayaquil, qui étaient en pleine réorganisation.

La Couronne espagnole avait nommé un nouveau vice-roi pour Santa Fe et qui était également le président et capitaine général de l'audience royale de Quito, le colonel Juan de la Cruz Mougeon. Ce personnage était arrivé au Panama à la fin du mois d'août avec le bataillon « Tiradores de Cadix », une unité incomplète de ses troupes, mais avec un corps reconnu de commandants, cependant, sachant que la Nouvelle-Grenade avait été libérée et que Guayaquil avait proclamé son indépendance, il n'avait d'autre recours que de suivre Quito, laissant le colonel Fabrega en charge du commandement au Panama. Il partit de ce port avec la petite force qu'il amena et le bataillon « Catalogne », qui se trouvait dans le Darien, débarquant sur les rives d'Atacames et marchant plus tard vers Quito.

Le colonel Tomas Heres, a été chargé par le général Sucre de se déplacer à Piura et, en coordination avec le colonel Santa Cruz, de commencer une marche avec la division péruvienne vers Cuenca pour commencer les opérations. De même, le général Sucre embarque avec ses soldats le 23 janvier en direction de Machala puis prend contact avec Santa Cruz à Saraguro.

Les troupes royalistes qui occupaient Cuenca commandées par le colonel Tolra, sachant que l'armée de Sucre se dirigeait dans cette direction et connaissant sa supériorité, décidèrent de quitter la ville, qui serait occupée par les forces patriotes le 21 février et où environ 500 hommes supplémentaires furent recrutés pour renforcer l'armée libératrice.

Le plan du général Sucre, serait: de lancer des opérations offensives, dans la direction générale, Cuenca-Cañar-Riobamba, afin de détruire les défenses ennemies, qui opéraient dans toute l'allée inter-andine et de rétablir les lignes de communication avec la côte, à partir du 28 mai 1822, en employant le colonel Diego Ibarra à l'avant-garde. Cette avant-garde sous le commandement d'Ibarra, atteignit Guamote et au contact des forces ennemies les força à se retirer vers Alausí et Tixán, où ils organisèrent une faible défense et plus tard leur retraite vers la ville de Riobamba.

Le 19 avril, l'armée libératrice occupe les environs de Riobamba. Les forces royalistes avaient subi le changement de leur commandant du colonel Tolra, pour le colonel López. Ce dernier organise sa défense dans le canon inter-andin afin de ralentir ou d'arrêter l'avance de l'ennemi et en attendant d'être renforcé et réapprovisionné. Il se positionne en occupant les élévations et en empêchant le passage à travers le ravin de San Luis, assignant deux escadrons de cavalerie à Guslán.

Face à cela, l'escadron « Dragons » a reçu l'ordre de charger sur la cavalerie royaliste sans obtenir le succès souhaité, en outre, l'artillerie a été retardée au moment de l'attaque, ce qui

serait un grand désavantage, par conséquent, toute l'armée n'a pas réussi à traverser le ravin, qui a forcé à camper à Punín.

Le 21 avril, les troupes royalistes occupent les pentes de la colline de Santa Cruz, négligeant la seule marche offerte par le ravin, l'insouciance, qui a été exploitée par le général Sucre, pour établir une tête de pont et ainsi franchir l'obstacle avec toute son armée et la bataille actuelle, la même qui n'a pas été acceptée par les royalistes qui se sont retirés à Riobamba.

Après la retraite du ravin de San Luis, Sucre organise une poursuite vers l'ennemi avec la cavalerie, cependant, avec une manœuvre tactique habile, la cavalerie royaliste se détache du contact, se dirigeant vers les élévations au galop étiré et situé sur les pentes des pentes et derrière l'armée libératrice.

Déterminé par le général Sucre, à ne pas perdre le contact et à forcer l'ennemi à s'engager dans le combat, ordonne au colonel Juan Lavalle, commandant de l'escadron « Grenadiers des Andes », de traverser la ville à l'autre extrémité suivi de l'infanterie et du colonel Diego Ibarra, avec le reste de la cavalerie, de faire un mouvement sur le flanc droit en vue de l'ennemi en direction du même secteur, tenter une action tactique de distraction.

Le colonel Lavalle, obéissant à l'ordre, commence son ascension vers les élévations, où il rencontre étonnamment la cavalerie ennemie et n'hésite pas à lancer une charge sur elle, pendant que cela se produisait, le colonel Ibarra avec le reste de la cavalerie, lance une deuxième charge brisant le front des positions défensives de l'ennemi et le vainquant complètement. La cavalerie royaliste se voyant désavantagée exécute une retraite précipitée et désordonnée.

Cette action de la cavalerie patriote, est attestée des élévations environnantes par les deux armées opposées et renforce la bravoure, l'audace et l'habileté de la cavalerie libératrice dans ce combat qui mène à la victoire et fondamental pour les futures opérations d'indépendance, car ils ont un effet psychologique sur le moral de l'ennemi.

Ce combat de la cavalerie à Riobamba, a une grande valeur stratégique pour le reste des opérations, qui, comme nous l'avons déjà noté, le moral des forces royalistes serait tellement affecté qu'elles se sont non seulement retirées du scénario de combat, mais elles sont parties terrorisées vers la capitale de la présidence de Quito. L'armée de Sucre bivouaque et reste dans les environs de Riobamba, ville dans laquelle il entre le lendemain le 22 avril, y restant jusqu'au 28.

La première charge exceptionnelle des patriotes, contre la cavalerie royaliste de 400 cavaliers, fut celle du commandant Juan Lavalle de nationalité argentine, commandant de l'escadron « Grenadiers » à cheval. Lorsque les royalistes réussirent à entrer dans la ville, ils furent déjà vaincus et partirent pour Quito, où la bataille de Pichincha serait bientôt déclenchée le 24 mai 1822.

Coronel (S.P.) Jaime Anda Sevilla

DEUXIÈME BATAILLE DE HUACHI

12 SEPTEMBRE 1821

La deuxième bataille de Huachi est une confrontation qui a eu lieu le 12 septembre 1821 entre les troupes indépendantistes dirigées par Antonio José de Sucre et les troupes royalistes dirigées par Melchor Aymerich. Sucre après avoir gagné à Yaguachi avançait vers Quito, les Espagnols qui les suivaient de près, se positionnèrent sur un terrain appelé Huachi où ils avaient déjà vaincu les forces de Guayaquil il y a un an.

Après un bref contact entre les deux forces, les Espagnols tentent de s'enfuir. Le général José Mires a permis aux bataillons *Albion* et *Guayaquil* de poursuivre les royalistes, mais ceux-ci ont été attaqués par la cavalerie et l'infanterie royalistes qui ont retourné et fermé les bataillons patriotes. Avec l'armée patriote en désarroi et Sucre blessé, les patriotes retournèrent à Guayaquil avec peu d'hommes et laissant beaucoup d'hommes et de fournitures sur le champ de bataille.

Il convient de noter que dans cette bataille était Agustín Agualongo futur chef des révolutions de Pasto, qui combattait dans la sanglante bataille d'Ibarra (1823), où il serait tué.

Les royalistes ont réussi à garder Quito sous domination espagnole pendant un certain temps encore. Le général Mires et le sergent-major Antonio Martínez de Pallares sont capturés.

Sucre, qui a été blessé et descendu, était sur le point de faire prisonnier lors de la dissolution, mais a été sauvé en temps opportun par l'officier chilien Manuel Jordán Valdivieso, son aide, qui l'a grimpé jusqu'aux jambes de son cheval et a traversé les lignes ennemies.

RÉFÉRENCES:

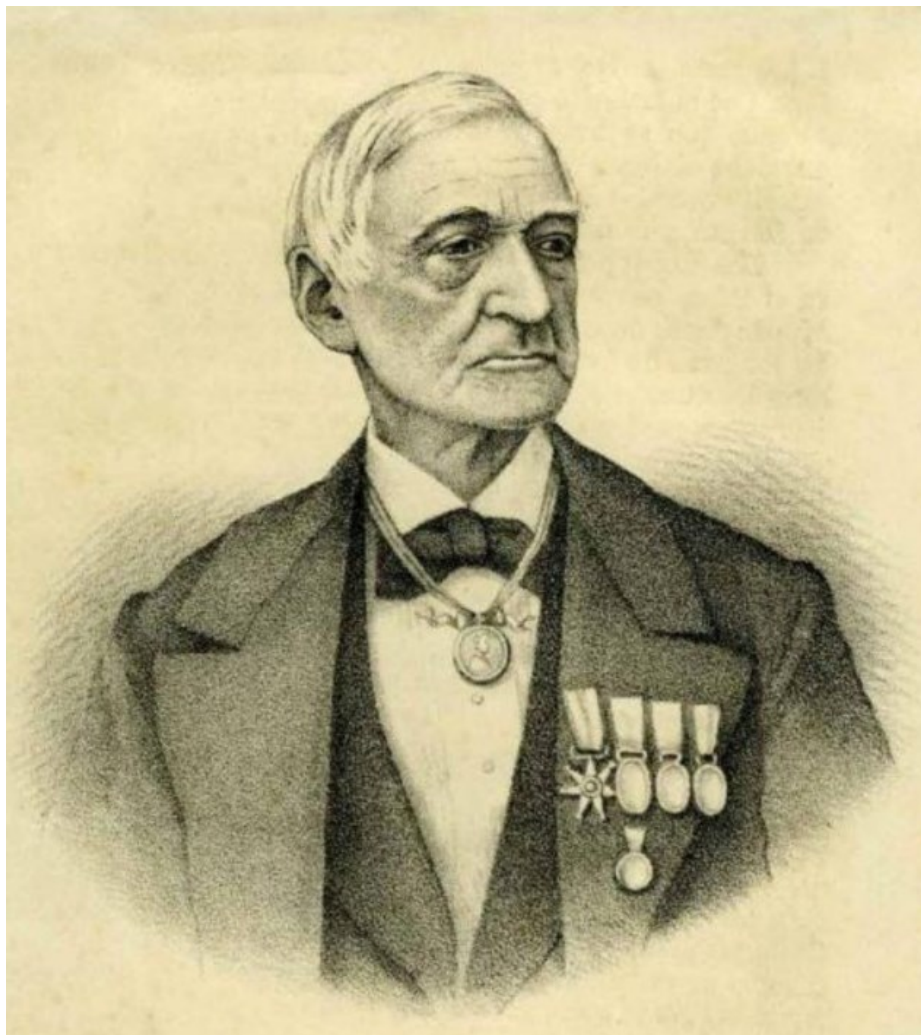
- Marley, David F. (1998). Wars of the Americas: a chronology of armed conflict in the New World. 1492 to the Present. Santa Bárbara: ABC-CLIO, pp. 430. ISBN 978-0-87436-837-6.
- ↑ Encina, 1954: 38. Por su importancia estratégica, Abascal ordenó que 1.250 soldados guarnecieran Guayaquil con 250 marineros que operaban 7 lanchas cañoneras. El puerto era el principal arsenal y astillero en el Pacífico español. En 1820 habían pasado a 3.500 dirigidos por Aymerich.
- Encina, 1954: 41. Más de 1.500 soldados participaron en la revolución de Guayaquil de 1820.
- Saltar a:^{a b} Marley pág. 430
- Encina, Francisco Antonio (1954). Bolívar y la independencia de la América Española. Emancipación de Quito y Alto y Bajo Perú. Tomo V. Santiago: Nacimiento, pp. 56.
- Encina, 1954: 57
- Moncayo, Pedro (1885). Ecuador de 1825 a 1875: sus hombres, sus instituciones y sus leyes. Santiago: Rafael Jover editor, pp. 125.
- Serrano Wilson, Emilia (1888). Americanos célebres: glorias del Nuevo mundo. Volumen I. Tip. de los Suc. de N. Ramírez y c.a. p. 182.
- Figueroa, Pedro Pablo (1906). Álbum Militar de Chile 1810-1879. Tomo IV. Santiago de Chile: Imprenta Barcelona. p. 244.





BATAILLE DE PICHINCHA

BATAILLE DE PICHINCHA



Par Manuel Antonio López Borrero
Général de division

1803- 1891

HÉROS DE L'INDÉPENDANCE

**(PORTE-DRAPEAU DU BATAILLON « PAYA » À
PICHINCHA)**

Le 21 mai 1822, à onze heures du matin, l'armée libératrice, sous le commandement du général Antonio José de Sucre, arrive à l'ejido de Turubamba, situé au sud de la ville de Quito. Il se composait de deux divisions : l'une, des auxiliaires du Pérou, sous les ordres du colonel Don Andrés de Santacruz [futur grand maréchal du Pérou], composée des bataillons numéro 49 de Piura, numéro 89 de Trujillo, et d'une escadre de grenadiers à cheval de Buenos Aires, armés de sabres, de grenades à main et des balles que les gauchos utilisent dans leur pampa et qu'ils savent manipuler avec la plus grande habileté ; et l'autre colombien, sous le commandement du général José Mires, espagnol, composé des bataillons Paya, Yaguachi, Alto Magdalena et Albión, et des escadrons de dragons et de lanciers, armés de lances et de carabines.

Les ennemis étaient localisés et parapétisés avec leur artillerie derrière les murs qui servaient de clôture aux pièces qui, de l'ejido à la ville, dans un voyage de plus de huit pâtés de maisons, se trouvaient de chaque côté du camellón de la route principale qui vient du sud. Lorsque l'armée libératrice arriva à l'ejido, elle défila sur la gauche en vue de l'ennemi, à une distance de sept pâtés de maisons, vers la ville de Chillogallo, située à l'autre extrémité de l'ejido; et à son entrée, il était formé par des colonnes en masse. Nous sommes donc restés jusqu'à quatre heures de l'après-midi; et voyant le général en chef qu'ils ne bougeaient pas, il les provoqua à un combat. Il avança l'armée dans la même formation pour tirer depuis sa première position et ordonna à la compagnie de Cazadores de Paya d'avancer, qui fut déployée en guérilla à deux pâtés de maisons de ses parapets. Le général José María Córdova [alors colonel] a piqué son cheval, est allé de l'avant, s'est tenu à la tête de la compagnie et, avec ses lunettes, a commencé à observer le champ des ennemis, qui ont fait sortir l'ejido d'une compagnie de tireurs, qui a été déployée en guérilla sur le flanc droit de Paya, à une distance de quatre blocs.

Ils ont également sorti de leurs parapets une batterie de cinq canons de quatre, l'ont placée près des murs de sa droite, et un artilleur qui a sûrement attiré l'attention sur la présence du colonel Córdova, a commencé à le pointer du doigt; L'assistant Botero, qui observa cela, l'avertit par ces mots: « Colonel, regarde, ils pointent un canon sur toi »; « Laissez-les jeter » ; Le colonel Cordova répondit avec impatience et continua à observer calmement l'ennemi sans bouger son cheval. Le mitrailleur tira son canon, et la balle qu'il dirigea transperça à travers l'anneau droit le capitaine du Cazadores Felipe Pérez, qui fut écorché à la tête de sa compagnie, le jetant comme quatre tiges en arrière; il tomba prostré sur le sol aux jambes du cheval du colonel et mourut cette nuit-là à neuf heures dans le village de Chillogallo. La batterie a continué à tirer; mais cela ne nous a pas causé d'autres dommages.

À six heures de l'après-midi, l'Armée de libération se retira et campa dans le même ejido, là elle passa la nuit, et le lendemain matin, elle occupa la ville, où elle rationnait et bivouacait tranquillement sans que l'ennemi ne fasse aucun mouvement. Dans l'après-midi du même jour, ils informèrent le général en chef que la tranquillité apparente de l'ennemi était due au fait qu'il essayait de nous surprendre cette nuit-là en envoyant une division au pied de la colline, qui nous flanquait sur la gauche, et qu'en partant à un point devant la ville, il nous coupa la retraite, tandis que le reste de ses troupes, sortant de leurs positions, ils nous attaquaient par le front. À huit heures du soir, nous entamâmes une fausse retraite le long d'une route transversale qui mène à quelques haciendas, afin de nous placer devant la pointe, où la Division qui était censée être chargée de nous couper devait partir; à douze heures, nous nous arrêtâmes après avoir marché plus d'une lieue; nous occupons un champ de blé sur la droite; toute l'infanterie gisait le long d'un fossé qui fermait le champ de blé, s'allongeait pour dormir, et la cavalerie était couverte par l'avenue de la route. Les commandants Lavayén, Rasch et Cestaris, qui le commandaient, ont ordonné aux troupes de descendre, d'enlever les brides des chevaux sans les ébranler, de les mettre au pâturage et de s'allonger, laissant un jeu d'observation volant. À deux heures du matin, je ne sais pas pour quelle raison, un cheval a eu peur et a mis en mouvement tout le cheval, qui s'est échappé par le champ de blé sur l'infanterie qui dormait.

On a d'abord cru que l'ennemi nous attaquait, et pourtant, à partir de la surprise et de la confusion du moment, tous les corps ont été rapidement formés et prêts pour le combat; puis la raison de l'alarme était connue, et nous avons passé le reste de la nuit tranquillement.

Le matin du 23, nous avons réoccupé le village et avons trouvé l'ennemi dans la même position, où il n'était pas facile de le battre. De l'ejido à la ville, vous ne pouviez entrer que par deux routes, car tout le terrain était clôturé avec des murs des chambres; le camellón principal était bien défendu avec ses parapets, et l'autre sur la gauche par le Panecillo, qui est une petite colline où se trouve une fortification qui, avec ses batteries, domine toute l'entrée avant d'atteindre les rues, et était bien équipée. Le général en chef variait les opérations, il proposait de passer avec l'armée à l'ejido d'Añaquito, au nord de la ville, et d'attaquer de ce côté, ce qui présentait moins d'inconvénients; mais pour ce faire, d'autres obstacles ont dû être surmontés. Sur notre flanc droit, il a fallu briser de nombreux murs des salles et passer deux rivières de suffisamment d'eaux qui n'avaient pas de pont, une opération que nous ne pouvions pas mener à celle de l'ennemi, ni nous séparer de plus de deux lieues à la recherche d'un passage entre les haciendas, faisant un détour plus d'une journée de troupes. Sur le côté gauche, nous avions la haute colline de Pichincha, dans laquelle il n'y avait que, pas une route, mais un mauvais chemin à pied où aucune bête ne passait jusque-là. Cependant, le général en chef décida de marcher avec l'armée le long de cette route, et le même jour, il envoya un grand groupe d'Indiens avec des outils pour ouvrir la voie et la paver afin que la cavalerie et le parc puissent passer. À neuf heures du soir, l'armée entreprit la hauteur, où elle s'arrêta pour rassembler l'armée marchant le long de cette route à peine praticable, elle marcha sans repos, et quand le jour se passa, nous n'avions pas atteint le sommet de Pichincha, sur les pentes de laquelle se trouve la ville de Quito, la même que Bogotà à celles de Guadalupe. Vers huit heures et demie du matin le 24, notre avant-garde couronna celui qui était dispersé, et attendit le parc, qui avait été retardé, sous la garde du bataillon Albion. Comme nous avions fait la marche derrière les basses collines de la Pichincha pour cacher le mouvement, nous sommes restés à la descente de la colline pour ne pas être vus de la ville. L'ennemi, qui, quand il clarifia le jour, vit que notre armée n'était plus dans la ville, et ne savait plus quel chemin il avait pris, commença à

s'informer en envoyant des espions partout, jusqu'à ce qu'il sache à un point fixe la direction que nous prenions, et sans perdre de temps, il marcha vers la ville, où les colonels Don Carlos Tolrá et Don Nicolás López ont jugé notre marche le long de cette route imprudente, et ils ont entrepris de gravir la Pichincha, d'occuper ce sommet et de prendre position pour empêcher le passage et nous battre en détail. Mais cette opération fut tardive : notre armée fut rassemblée, moins le bataillon d'Albion et le parc ; il s'était reposé de la marche douloureuse de la nuit et venait de déjeuner, quand, à dix heures du matin, nos espions annonçaient au général en chef par trois canaux différents que l'ennemi s'approchait en escaladant la Pichincha. Le colonel Antonio Morales [plus tard général, chef d'état-major de l'armée, nous a donné l'alarme et a ordonné de partir en compagnie de Cazadores de Paya, soutenu par un autre de la division du Pérou; ceux-ci ont occupé le sommet de la colline, quand ils ont vu la ville, ils ont poussé un cri de joie acclamant la patrie, et le reste de l'armée a continué son mouvement, les ennemis couronnaient presque la hauteur parmi les sous-bois du terrain couvert de fourrés et extrêmement. Brisés, lorsque nos tireurs sont descendus d'environ un demi-pâté de maisons, ils les ont rencontrés sous la menace d'une arme et ont brisé le feu, s'engageant dans la bagarre entre ceux qui ont été découverts sur un pied ferme. Aux premiers tirs, les bataillons numéros 4 et 8 du Pérou occupèrent l'aile droite, rencontrant deux bataillons qui montèrent à travers la forêt pour prendre une petite hauteur au-dessus du sommet, et permirent la bataille; il était nécessaire de renforcer les tireurs au centre, et le bataillon Yaguachi occupa immédiatement la ligne; Le colonel Córdova avec le bataillon Alto Magdalena occupait l'aile gauche, sans entrer au combat à ce moment-là, parce que la troupe ennemie destinée à charger de ce côté s'était dilatée pour grimper, en raison du terrain accidenté; le bataillon Paya fut laissé en réserve, et l'Albion avec le parc n'était pas arrivé.

Le général en chef ordonna à la hâte au commandant Daniel F. O'Leary (plus tard général) de l'obtenir le plus tôt possible, même s'il était dans le dos des Indiens. Les bataillons du Pérou, lorsqu'ils rencontrèrent l'ennemi, le submergent pendant plus d'un pâté de maisons jusqu'à ce qu'il trouve une position avantageuse et s'arrêtent pour se battre à pied ferme : nos tireurs et le bataillon Yaguachi le firent descendre au centre de la ligne, où il trouva un demi-bataillon d'Aragon qui le renforça et resta également ferme. L'autre demi-bataillon d'Aragon monta sur notre aile gauche, et dut flanquer et une petite ondulation de la colline pour arriver à l'endroit où se trouvait le colonel Córdova avec le bataillon alto Magdalena qui, reposant sur les armes, était prêt à les recevoir. Le feu a été nourri par les deux côtés, sans aucune interruption, et parfois l'ardeur du combat est apparue. Le général en chef est allé d'un côté et de l'autre à la recherche d'un point d'où il pourrait voir les troupes se battre: mais c'était en vain, le terrain ne le permettait pas. Il était onze heures et le parc n'arrivait pas : une assistante se rendait à chaque évasion chargée de la faire conduire à chaque transe, car la troupe qui combattait avait presque épuisé les munitions, et pourtant le feu était serré. Il était environ douze heures lorsque les corps du Pérou, sans munitions, commencèrent à tirer en retraite ; l'ennemi, profitant de cet avantage, reprit la position qu'il avait perdue et avança jusqu'à très près du sommet. À ce moment-là, le parc arriva et le bataillon d'Albion fut affecté à la protection du flanc droit de l'alto Magdalena, que le demi-bataillon d'Aragon avait déjà attaqué. Une fois les bataillons péruviens retirés, il était nécessaire de les remplacer et de renforcer le Yaguachi qui avait épuisé les munitions, de sorte que le feu dans la ligne avait presque été éteint. Sans perdre un instant, quelques tiroirs lui furent envoyés, le combat fut relancé, et le général Mires, descendant de son cheval, tira son épée et mit Paya à la tête et emporta l'ennemi avec lui par notre aile droite qui, avec la retraite des Péruviens, avait été découverte. L'accusation était si impétueuse qu'elle l'a expulsé de la position gagnée. Rejeté, il en prit un plus avantageux, et après quelques minutes, il en fut également expulsé, et il fut donc toujours obligé de céder le champ du trocho pour étirer tous les corps chargés de résolution en même temps et submerger l'ennemi dans toutes les directions. Sa réserve tenta de rétablir le combat au pied de la colline ; mais il ne put guère subvenir à ses besoins pendant une courte période, car il fut chargé partout et se déclara vaincu laissant en notre possession de nombreux prisonniers et entrant dans les rues de la ville pour aller se réfugier dans le Panecillo, le dernier bastion qu'ils avaient laissé. Plusieurs officiers et troupes du bataillon Paya, et moi, porte-drapeau du corps, sommes arrivés à la Recoleta de la Merced, dans la tour de laquelle les Quitons ont vu, pour la première fois, agiter triomphalement le pavillon de la Colombie », colonel Don Carlos Tolrá, qui avec la cavalerie formée

dans l'ejido d'Añaquito avait observé le combat, après avoir vu sa décision, et qui a été rejoint par le bataillon Tiradores de Cadix et une partie de celui de la Catalogne, s'est retiré à Pasto afin de rencontrer la division qu'il commandait, Don Basilio García. Le général en chef abaissa à la hâte la cavalerie à sa poursuite et envoya le commandant O'Leary dans la ville pour l'exhorter à se rendre. La cavalerie descendit instantanément la colline dans les plus brefs délais qui permirent le mal de la route; mais quand il arriva à l'ejido, ils avaient plus d'une ligue d'avantage et il n'était pas possible de les atteindre. De Guayabamba est revenu en portant la nouvelle qu'ils se dispersaient dans l'évasion. Don Melchor Aymerich répondit à l'intimation, qui serait délivrée par une capitulation. À cinq heures de l'après-midi, l'armée descendit de la Pichincha amenant tous les blessés, et était située à La Chilena, qui est une colline basse avec quelques maisons à l'entrée de la ville de la partie nord, où elle passait la nuit le lendemain matin les commissaires, colonels Don Francisco González et Manuel Martínez de Aparicio, apparut, pour célébrer la capitulation, qui fut ajustée, leur accordant de nombreuses garanties; signé et ratifié, nous avons occupé la ville après midi. Le commandant Mackintosh du bataillon Albion fut chargé d'occuper le Panecillo et de recevoir les armements, le parc et d'autres éléments de guerre : et comme ce corps n'avait pas de drapeau à arborer dans la forteresse, le général en chef m'ordonna de l'accompagner. Après notre arrivée au Panecillo, les officiers et la troupe espagnole de naissance qui avaient capitulé sont apparus, ils se sont formés sur la place de la forteresse, ils ont fait un salut à leur drapeau, ils l'ont baissé, ils l'ont gardé dans une boîte pour l'emmener en Espagne, ils ont livré les armes, et j'ai choisi celui de Colombie, qui depuis lors a commencé à voler dans la capitale d'Atahualpa.

La perte des Espagnols ce jour-là se composait de deux officiers et 400 soldats tués, 193 blessés, 160 officiers et 1100 soldats prisonniers et capturés, 14 canons, 2700 fusils et fournitures, drapeaux, clairons, boîtes de guerre, munitions et tous les éléments qu'ils avaient en leur possession. Pour notre part, nous avons dû pleurer la mort du lieutenant Molina, du sous-lieutenant Mendoza et de 200 soldats courageux, dont certains prisonniers de Yaguachi. Les capitaines Cabal, Castro et Alzuru, les lieutenants Calderón et Ramírez, les sous-lieutenants Arango et Domingo Borrero et 140 soldats ont été blessés.

Parmi ces officiers sont morts la même nuit du jour de la bataille, le lieutenant Abdón Calderón, dont la conduite était telle qu'il mérite que nous consacrons un article spécial pour le commémorer; et cinq jours plus tard, le sous-lieutenant Borrero, cousin germain de l'auteur de ces mémoires, mourut.

Les souvenirs de jeunesse en viennent à former une sorte de seconde vie pour ceux qui approchent déjà de leur fin. C'est pourquoi, en évoquant ces ombres des temps glorieux de la Patrie, je ressens à nouveau dans mon cœur le feu que les années n'ont pas réussi à éteindre, et je ressens avec la verve nécessaire pour alarmer au nom de mes anciens compagnons d'armes pour saluer le soleil qui a illuminé les gloires que nous avons atteintes à Pichincha.

ABDÓN CALDERÓN LE HÉROS DE PICHINCHA

Le matin du 24 mai 1822 annonçait un de ces jours placides et sereins qui, n'étant pas communs sous l'équateur, sont ou semblent être plus radieux et beaux avec le feu d'animation que toute la nature reçoit dans le sein fertile de la région torride.

Levez le soleil sur l'est en illuminant les pentes de la Pichincha et en dilatant ses rayons sur le sommet aplati du petit mont de Panecillo, lorsque l'armée royaliste marcha légèrement et silencieusement, escaladant la jupe de cette haute antémurale de Quito qui s'élève à l'ouest de la ville, et dont le cratère volcanique s'élève une dense colonne de fumée, qui combattu par le vent, imite le plumage coloré qui flotte sur le dessus d'un guerrier géant. L'armée républicaine commandée par le général Sucre se reposait à la descente de la colline, tandis que nos batteurs annonçaient l'approche des troupes espagnoles.

Il était dix heures du matin quand celui qui devait plus tard porter le titre de grand maréchal d'Ayacucho, donna l'ordre de mobiliser l'armée et de partir à la rencontre de l'ennemi. L'étrange division du Pérou,

commandée par le colonel Andrés de Santacruz [plus tard grand maréchal du Pérou], occupait la droite de notre ligne de bataille. Au centre, parmi d'autres forces, se trouvait le bataillon Yaguachi, soutenu par paya; et à gauche, la colonne commandée par l'intrépide colonel José M. Córdova [plus tard général], plus tard protégé par le bataillon Albión, le dernier corps qui arriva sur le champ de bataille, dont les forces étaient sous les ordres immédiats du brave général José Mires.

Au début de la bataille à travers le centre, le lieutenant Abdón Calderón, qui commandait la 3^e compagnie de Yaguachi, reçut une balle dans le bras droit; il l'empêcha de prendre l'épée avec cette main et la prit avec sa gauche et continua à se battre avec une sérénité impérissable, quand quelques instants plus tard il reçut une autre balle dans ce bras, touchant un tendon et fracturant l'os de son avant-bras, ce qui l'obligea à relâcher l'épée. Un sergent l'a ramassée du sol, l'a placée dans la gaine à sa taille et lui a attaché le bras avec un mouchoir suspendu à son cou. Le jeune guerrier, avec le courage stoïque d'un Spartiate, suivit à la tête de sa compagnie, et intensifiant le combat par la résistance indomptable des Espagnols, en forçant sa dernière position sur la pente de la colline, il reçut une autre balle dans la cuisse gauche un peu au-dessus du genou, qui lui brisa l'os. Immédiatement, les ennemis ont mis en gage leur réserve, et avec cela est venu le moment suprême et décisif de la bataille. Calderón a porté sa compagnie en faisant un effort plus grand que son état d'évanouissement, et quand il a remporté la victoire, il a reçu une autre balle dans la cuisse de sa jambe droite qui lui a complètement cassé l'os et l'a fait tomber sur le sol prostré, saignant et sans mouvement. Ses soldats l'ont conduit au camp dans une ruana, l'ont placé sur des couvertures sur le sol du salon d'une petite maison, car aucun lit n'a été trouvé pour s'allonger sur lui. Son état de prostration nécessitait une aide efficace, pour au moins étancher sa soif dévorante et lui donner de la nourriture; un ami était chargé de lui fournir ces services, car le malheureux jeune homme ne pouvait pas utiliser ses bras, ni bouger ses jambes. Comme la dernière blessure reçue était fatale et ne se prêtait pas à l'amputation, il mourut à l'aube le lendemain. Le général Sucre le promut, déjà mort, capitaine, pour lui rendre les honneurs funéraires. Le Libérateur, qui est arrivé à Quito le 16 juin, informé du comportement bizarre de ce brave officier, a publié un décret d'honneur à sa mémoire, par lequel il a arrangé:

1° Que la 3^e compagnie du Yaguachi n'a pas reçu d'autre capitaine.
2° Qu'il le considérerait toujours comme vivant, capitaine Calderón, et que dans les magazines du commissaire, lorsqu'il était appelé par son nom, toute la compagnie répondait : « Il mourut glorieusement à Pichincha ; mais il vit dans nos cœurs.
3° Que sa mère, Mme N. Garaicoa, de Guayaquil, sage-femme respectable et très républicaine, reçoive mensuellement le salaire dont son fils aurait bénéficié.

C'était un spectacle aussi émouvant que solennel de voir les soldats de cette compagnie à l'époque du magasin du commissaire, lorsque le nom du capitaine Calderón a été prononcé, de porter le fusil sur son épaule avec un geste de fierté martiale et de répondre avec une sorte de respect religieux: « Il est mort glorieusement à Pichincha, mais il vit dans nos cœurs. Cette ovation, véritable apothéose du jeune héros, s'accomplit en Équateur jusqu'en 1829 ; Je ne sais pas si ça aura continué après. Cet épisode révèle une autre ressource du génie de Bolívar: comment il a su profiter des circonstances opportunes pour déplacer les sources nobles du cœur de ses guerriers, l'enthousiasme passionnant et le patriotisme avec des récompenses glorieuses qui ont inspiré le mépris de la fatigue, de la faim, des risques et même de sa propre vie, pour le désir d'atteindre la gloire préz et posthume. C'est ainsi que des milliers de héros sont apparus autour de lui, dont il faut se souvenir aujourd'hui avec fierté parce qu'ils ennoblissent les pages de l'histoire de notre indépendance.

CAPITULATION DE QUITO

Dans la ville de Quito, le 25 mai 1822, convaincu que les circonstances de la guerre obligent à prendre un moyen de conciliation qui sauve les intérêts de l'armée espagnole avec l'occupation de cette ville et province par les divisions du Pérou et de la Colombie sous les ordres de M. Général Sucre, après la victoire obtenue par lui dans les hauteurs de Pichincha, dans lequel les deux armées se sont battues avec l'ardeur qui les caractérise; compte tenu du fait que le manque de communication

avec la péninsule, l'opinion générale du pays et le peu de ressources rendent impossible la poursuite de la lutte, et étant conforme aux instructions de la Cour, données à Son Excellence le général Mourgeon par le ministère de la Guerre le 3 avril 1823, les chefs des deux armées déterminés à compromettre les désaccords, nommant à cet effet M. le général Sucre les colonels Don Andrés de Santacruz, chef des troupes du Pérou, et Antonio Morales, chef d'état-major de ceux de Colombie; et Son Excellence le général Melchor Aymerich aux colonels Francisco González et Manuel María Martínez de Aparicio, général adjoint et chef d'état-major de la division espagnole, qui, après avoir reconnu leurs pouvoirs, ont stipulé les articles suivants:

Article 1er. Il sera livré aux commissaires de M. Sucre la forteresse de Panecillo, la ville de Quito et ce qui est sous domination espagnole au nord et au sud de cette ville, avec toutes les fournitures de bouche et de guerre et les entrepôts existants.

L'article 2. Les troupes espagnoles quitteront cette forteresse avec les honneurs de la guerre, et à l'endroit et à l'heure déterminés par M. le général Sucre, elles livreront leurs armes, drapeaux et munitions; et compte tenu de la conduite bizarre que vous avez observée hier, et des engagements particuliers qui peuvent exister, tous les messieurs officiels, ainsi que les Européens et les Américains, sont autorisés à passer en Europe ou à d'autres points, ainsi que les troupes, dans le concept que tous les officiers qui veulent rester, seront admis ou dans les rangs de simples citoyens.

L'article 3. Les seigneurs officiels garderont leurs armes, leurs bagages et leurs chevaux.

L'article 4. Ceux qui veulent passer en Europe, seront conduits au nom du gouvernement de la Colombie à La Havane par la direction de Guayaquil et panama, escortés par un départ à l'embarquement, et dans le premier port espagnol où ils arrivent, les frais qu'ils causent seront payés au commissaire qui les conduit.

L'article 5. Le général Aymerich est libre de marcher quand et où il veut, avec sa famille, pour laquelle il sera traité avec toutes les considérations dues à sa classe, sa représentation et son comportement.

L'article 6. Une amnistie générale en matière d'opinion est accordée à tous les fonctionnaires, ecclésiastiques et particuliers. Ceux qui veulent s'installer en Europe se verront accorder leur passeport; mais le voyage qu'ils feront par eux-mêmes.

Article 7[modifier] Comme l'article 1 des troupes qui sont en pachto et de ses dirigeants sont inclus dans cette capitulation, deux officiers de chaque armée seront nommés, qui la dirigeront, et se rendront à autant de prisonniers, d'équipements et d'autres qui existent là-bas; mais compte tenu de la situation de ce pays, le gouvernement espagnol ne saurait être garant du respect de celui-ci, auquel cas le gouvernement colombien agira selon sa prudence et son jugement.

Article 8[modifier] Après la ratification par les deux parties de ce traité, M. le général Sucre peut occuper la ville et la forteresse à tout moment et jour qu'il veut; dont les statuts, pour la ratification des parties contractantes, seront signés par lesdits commissaires au Palais du Gouvernement de Quito ce jour-là, ce mois et cette année.

ANDRÉS DE SANTACRUZ
ANTONIO MORALES
CORONEL FRANCISCO GONZÁLEZ
MANUEL MARÍA MARTÍNEZ DE APARICIO
PATRICIO BRAYN, SECRETARIO

Les officiers et les troupes emprisonnés prêteront d'abord serment de ne pas prendre les armes contre les États indépendants du Pérou et de la Colombie.

SANTACRUZ
MORALES
CORONEL GONZÁLEZ
APARICIO
BRAYN

Siège à Quito le 25 mai 1822, 12. Approuvé et ratifié.

ANTONIO JOSÉ DE SUCRE
MELCHOR AYMERICH

Siège à Quito le 26 mai 1822, 12^o.
C'est une copie: Aymerich-Sucre.

Comme on peut le voir, cette capitulation comprenait les forces commandées en pachtos par Don Basilio García, qui fut immédiatement informé d'être accompli dans la partie qui lui correspondait; mais Don Basilio, qui avait fait sa carrière de soldat, compensait son manque de lumière par toute la malice et la perspicacité que l'on acquiert avec l'expérience dans l'armée; il était vivant, rusé et vieux vétéran, habitué donc aux revers subis dans la guerre, et calcula qu'n'ayant aucune connaissance du triomphe de Pi chinchá et de l'occupation de Quito par le général Sucre, il pouvait faire des traités plus avantageux avec lui, les proposant comme un acte spontané.

Le Libérateur, qui avait déjà une armée capable d'occuper Pasto, quitta la Trapiche au début du mois de juin, et le 6 quand il arriva à Berruecos, on lui présenta les lieutenants-colonels Don Pantaleón del Fierro et Don Miguel Retamal, chargés par Don Basilio García de proposer la capitulation, apportant en même temps suffisamment de pouvoirs pour la célébrer.

Le Libérateur croyait que Don Basilio prenait cette mesure parce qu'il avait été persuadé qu'il ne pouvait pas résister à l'armée qui travaillait sur lui; Ignorant les triomphes du général Sucre, qui lui furent soigneusement cachés, il reçut avec joie les commissaires s'exclamant : « Cela vaut plus pour moi, et c'est plus glorieux, qu'une bataille gagnée », une phrase qui honore son cœur. Dans l'acte, il décida d'écouter les propositions qu'ils avaient faites et nomma le colonel José Gabriel Pérez et le lieutenant-colonel Vicente González pour célébrer l'accord proposé, qui fut ajusté et signé à six heures de l'après-midi, et fut immédiatement publié dans l'armée. Il a également publié une proclamation aux troupes de l'armée espagnole et des Pachtounes, annonçant la fin heureuse de la guerre. Le lendemain, l'armée commença la marche, le Libérateur alla de l'avant avec l'avant-garde, et le 8 arriva tôt avec elle à Pasto; les troupes royalistes le reçurent en formant une rue à partir de la première de la ville, et en lui faisant les honneurs en raison de son rang; Don Basilio García l'attendit au pied de son drapeau, et quand le Libérateur s'approcha de lui, Don Basilio sortit à sa rencontre, arrêta le cheval par les rênes, le salua avec respect et rendit son épée. Le Libérateur, débordant de joie, descendit, le tint dans ses bras, loua son noble comportement et porta son épée à sa taille. De là, ils continuèrent ensemble jusqu'à la salle qu'ils avaient préparée pour le Libérateur, où ils ratifièrent et signèrent les traités. Après cet acte, le Libérateur apprit, par Don Basilio lui-même, que le général Sucre avait décidé du concours en Équateur en remportant une bataille à Pichincha, et qu'il était à ce moment-là à Quito. Cette nouvelle le ramena avec joie, et il ne savait pas comment caresser les Espagnols de cette division, en particulier Don Basilio.

La générosité de caractère du Libérateur brillait encore plus dans ses triomphes: non seulement il n'était pas mortifié par le stratagème de Don Basilio, mais il l'applaudissait cordialement, et il prenait un soin particulier à accomplir la capitulation de Berruecos. Là, il a publié une proclamation générale aux Colombiens, participant à la fin de la guerre. Cet après-midi-là, le reste de l'armée arriva et, le lendemain, Don Basilio procéda à la livraison d'armes, de munitions, de troupes et de tous les éléments de guerre sur la place. Les Pachtounes, royalistes plus têtus que les Espagnols eux-mêmes, voyant cette opération pratiquée croyaient que Don Basilio les avait trahis, et tentaient de l'assassiner, au point qu'il fallait le protéger en mettant dans sa maison une garde des troupes colombiennes.

CAPITULATION DE PASTO

Les lieutenants-colonels Don Pantaleón del Fierro et Don Miguel Retamal, mandatés par le commandant général de la deuxième division espagnole du Sud, le colonel Don Basilio García, ont présenté les articles de capitulation suivants à Son Excellence le Président libérateur de Colombie, qui a nommé le colonel José Gabriel Pérez et le lieutenant-colonel Vicente González pour conclure cet accord.

PROPOSITIONS

Article 1er. Aucun individu du commandement du commandant général de la 2e division sud espagnole ne sera persécuté ; pas plus que le passé

de l'armée colombienne, y compris les troupes et les voisins des provinces du commandement dudit commandant général, dont le territoire comprend de Tulcán aux côtes de Popayán et Barbacoas. Les membres du clergé séculier et régulier sont également exemptés de toute charge et responsabilité. Répondre. Avec assigné sans aucune restriction.

L'article 2. Les officiers et soldats espagnols et nationaux ne peuvent pas être forcés de prendre parti en Colombie contre leur volonté, ne pas être les premiers invités ou réprimandés. Répondre. Certes, ne comprenez cet article qu'en ce qui concerne les soldats espagnols et les Pachtounes.

L'article 3. Les officiers et les troupes qui veulent être transportés vers le premier port d'Espagne fourniront des navires, paieront les coûts ou s'il y a plus de place. Répondre. Accordée.

Si les officiers et les troupes espagnoles sont conduits directement en Espagne, le gouvernement espagnol paiera les frais; mais s'ils sont emmenés dans les ports espagnols d'Amérique ou dans des ports neutres d'Amérique, la République de Colombie paiera les frais.

L'article 4. Les officiers et les soldats espagnols ne seront insultés par aucune personne de la République de Colombie, avant d'être respectés et favorisés par la loi. Les chefs et les officiers seront autorisés à utiliser leurs épées, leurs bagages et leurs biens, y compris les émigrés. Que s'ils commettent des crimes, ils sont favorisés par la loi de la Colombie et de son territoire, en respectant le Traité de Trujillo. Répondre. Accordée.

L'article 5. Les Militaires ou les civils espagnols qui souhaitent prêter serment d'allégeance au Gouvernement de la République de Colombie conserveront leurs emplois et leurs biens; et, cependant, d'après ce qui est énoncé à l'article 1, lui et dans le reste, les individus de la guérilla de Patía, et ceux qui sont dans la ligne de l'armée de la République de Colombie dépendant du commandant général de la 2ème division espagnole de l'armée du Sud, qui ne peut être accusé des fautes qu'ils ont commises, même s'ils sont de la plus grande responsabilité. Enfin, Son Excellence le Président, en tant que vainqueur doté d'une grande âme, utilisera pour les prisonniers de guerre et pour les voisins de la ville de Pasto et de sa juridiction, la charité dont il est capable. Répondre. Accordée.

L'article 6. Que, tout comme les gens et les biens de la troupe de vétérans et des voisins de Pasto sont garantis, ceux-ci et tous ceux qui y existent, même s'ils ne sont pas indigènes de là-bas, ne peuvent être destinés à aucun moment à des corps vivants, mais resteront comme ici, en classe d'urbain, sans jamais pouvoir quitter leur territoire; que les émigrants reçoivent leur passeport pour prendre leur retraite dans leur famille, et que, compte tenu de la pauvreté de Pasto et des grandes dépenses qu'il a subies pendant la guerre, il soit exempté de toute pension. Répondre. Les habitants de Pasto, qu'ils soient indigènes ou passants, seront traités comme les Colombiens de la République, et porteront en même temps les fardeaux de l'État comme les autres citoyens. Son Excellence le Libérateur propose de devenir protecteur de tous les voisins du territoire capitulé. Son Excellence fera connaître ses intentions bénéfiques envers les Pachtounes par une proclamation particulière, qui sera aussi ferme et valable que la plus sacrée. Les émigrants obtiendront leur passeport pour être rendus à leur famille.

Article 7 Qu'il n'y a pas la moindre altération en termes de religion sacrée catholique, apostolique, romaine, et l'invétérété de ses coutumes. Répondre. Accordée. Puisque la République de Colombie est sous les auspices de la religion sacrée de Jésus, elle ne commettra jamais l'absurdité impie de la modifier.

Article 8 Étant soumis à la République de Colombie le territoire du commandement du commandant général de la 2ème division espagnole du Sud, exprimé à l'article 19, les propriétés des voisins de Pasto et de l'ensemble du territoire seront garanties, et en un rien de temps elles seront prises, mais elles seront maintenues indemnes. Répondre. Accordée.

Article 9 Qu'au cas où Son Excellence M. Liberator devrait aller à Pasto, il s'attend à ce qu'il le traite avec cette considération propre à son caractère humain, en tenant compte de la misère dans laquelle il se

trouve. Répondre. Accordée. Son Excellence le Libérateur propose de traiter la ville de Pasto avec la plus grande gentillesse, et n'exigera pas le moindre sacrifice pour le service de l'Armée de Libération. Le commissaire général paiera sa juste valeur autant qu'il le faudra pour poursuivre la marche à travers le territoire de Pasto.

Article 10[modifier] Qu'en ce qui concerne le fait que Son Excellence le Libérateur a servi à promettre à Pasto qu'il jouira des mêmes prérogatives que la capitale de la République, la création de la Monnaie sera accordée avec la forme qu'elle est actuellement. Répondre. Son Excellence le Libérateur n'a pas le pouvoir de décider de l'établissement de la Monnaie et de la monnaie, ces attributions correspondant au Congrès général, auquel les habitants de Pasto peuvent demander cette grâce directement ou par l'intermédiaire d'un député au Congrès.

Article 11[modifier] Que la personne du plus illustre évêque de Popayán, et celles des autres ecclésiastiques, soient traitées avec les mêmes prérogatives qui sont offertes à tous les habitants de Pasto, dans le respect de leur haute dignité. Répondre. Accordée. Le Gouvernement et le peuple colombiens ont toujours respecté avec le plus profond respect l'évêque le plus illustre de Popayán et tout le clergé de la nation, étant les ministres du Plus Haut et les législateurs de la moralité. Sur les articles sur lesquels nous, les commissaires, nous sommes mis d'accord au nom de nos chefs respectifs. Ce traité doit être ratifié dans les quarante-huit heures par Son Excellence le Libérateur Résident de Colombie, et par le Commandant général de la 2ème Division Espagnole du Sud, signant deux d'un ténor au quartier général Liberator de Berruecos, le 6 juin 1822, 129, à six heures de l'après-midi.

PANTALEÓN
MIGUEL RETAMAL
JOSÉ GABRIEL PÉREZ
VICENTE GONZÁLEZ

Quartier général des Libérateurs à Pasto, 8 juin 1822, 12.
J'approuve et ratifie ce traité.

Pour Son Excellence le Libérateur,
BOLÍVAR

Jose Gabriel Perez. Divisional Headquarters of Pasto, June 8, 1822.
Je ratifie et j'accepte ces traités.
BASILIO GARCÍA

Le 10 de l'après-midi, le Libérateur quitta Pasto pour Quito avec son état-major et un piquet de cavalerie, prenant Don Basilio García, qui craignait les Pachtonnes ne voulait pas rester parmi eux. Le général Sucre avait avancé à Otavalo le bataillon Paya, avec le nom glorieux de Pichincha, pour dégager le chemin et l'escorter si nécessaire.

Le 16, le Libérateur arriva à Quito ; l'armée sortit pour le recevoir dans l'ejido d'Añaquito, et se forma au combat dans l'ordre d'arrêt lui fit les honneurs correspondant à son grade. Le général Sucre lui ordonna de plier en masse, et en mettant le Libérateur devant lui, le harangua avec cette éloquence et ce laconisme qui lui étaient si naturels. Il a commencé par saluer les vainqueurs à Pichincha, et après avoir loué leur comportement bizarre, il a conclu par ces mots:

« Les Quiteños ne pourront jamais oublier que sur ce sommet [pointant du doigt la colline de Pichincha qui était claire], en témoignage mortel de votre courage, trois mille hommes courageux du Pérou et de Colombie ont détruit à jamais les chaînes qui les opprimaient, reconquérant leur patrie et leur rendant la jouissance de leur liberté perdue il y a trois siècles. Vive la Colombie !, Vive la liberté ! »

Après que le Libérateur eut appris ce que le général Sucre avait fait, il fixa sa première attention à ordonner l'ajustement et le paiement de la Division du Pérou, et une fois satisfait de ses biens, et après avoir promu ses généraux de brigade au colonel Santacruz, il rendit ses troupes au gouvernement péruvien, les faisant revenir par voie terrestre comme elles étaient venues. Il l'a remercié pour sa coopération dans la campagne, dont la fin a été la liberté de l'Équateur, et lui a également offert la réciprocité, une offre qu'il a rapidement remplie. Il y a des années, le général Bolívar a ressenti son destin de libérateur du Pérou et y a fait allusion comme une chose fixe et inévitable.

Les Équatoriens, qui en Colombie ont été les premiers à se prononcer pour l'indépendance, et qui, malgré leurs efforts, n'ont pas pu y parvenir seuls, pleins d'enthousiasme et de reconnaissance de leurs libérateurs, ont accueilli sans hésitation le pacte d'union qui leur a été offert, ont juré la Constitution de la Colombie faisant partie intégrante de la République, et ils avaient comme premier intendant du département de Quito le général Antonio José de Sucre, administrateur non moins habile et désintéressé que le chef militaire.

L'armée qui restait à Pasto suivit immédiatement à Quito. Après l'arrivée du premier corps, les rejoignant à la division victorieuse de Pichincha et donnant le nom de Grenadiers à l'escadron des lanciers, le Liberator marcha avec ces troupes vers Guayaquil, ordonnant que le reste de l'armée qui allait de Pasto reste dans la capitale de l'Équateur jusqu'au nouvel ordre. Comme la minuscule souveraineté de Guayaquil ne pouvait pas rester indépendante, elle devait appartenir à l'une des deux républiques limitrophes, et pour cette raison, deux partis étaient agités dans la ville, l'un des annexionnistes au Pérou et d'autres à la Colombie. Avec l'approche de nos troupes, les partisans de l'annexion au Pérou ont eu peur, la junte gouvernementale a été dissoute et les plus influents ont émigré à Lima. Nos troupes entrèrent dans Guayaquil le 11 juillet ; le 13, le Libérateur consulta pour une proclamation la libre opinion du peuple, pour son annexion à la Colombie ou au Pérou, et le 30 juillet, sans aucune violence, ce territoire indépendant était constitué dans un département de la République de Colombie, gouverné par un intendant, qui était le général Bartolomé Salom. Cinq jours plus tôt, le 26 du même mois, le général Antonio José de San Martín, protecteur du Pérou, arrivait à Guayaquil sur un navire de guerre. Il passa trois jours en conférences privées avec le Libérateur, et personne, pas même le général Sucre lui-même, ne savait quelles étaient les questions et les termes dans lesquels ils étaient occupés. Bien que beaucoup de gens aient prétendu savoir de quoi ils parlaient dans cette interview, la seule chose qui a pu être révélée était que le général San Martín a indiqué au Libérateur que, dans son concept, le Pérou ne voulait pas être gouverné par un gouvernement républicain démocratique, mais par un gouvernement monarchique constitutionnel, ce qui était en contradiction avec les principes et les visions du Libérateur; mais il est vrai que le général San Martín était dégoûté parce que la junte gouvernementale qu'il quitta établie à Lima et le peuple le plus influent du Pérou, n'étaient pas satisfaits de son gouvernement protecteur, et ils lui firent la guerre, à tel point que lors de son voyage à Guayaquil ils déposèrent, arrêterent et déportèrent au Panama le ministre de la guerre et de la marine qu'il y laissa là-bas, qui était Don Bernardo Monteagudo. Le général Don Domingo Tristán venait de perdre à Ica une division lucide de 3000 hommes, et les Espagnols étaient avec une armée supérieure en nombre à celle des républicains, alors San Martín croyait qu'il n'était pas possible pour lui de conclure la liberté du Pérou, et exhorta le Libérateur à aller avec l'armée de Colombie pour achever le travail qu'il avait commencé. Le général San Martín retourna à Lima, était responsable du commandement suprême et, sans exprimer de ressentiment, convoqua un Congrès devant lequel il démissionna de son autorité de manière irrévocable: il a admis sa démission, le nommant généralissime de toutes les troupes de la République, et bien qu'il ait accepté cette nomination, il n'a pas pris le commandement de l'armée. Laisant les Péruviens dévoués à eux-mêmes et dans une position difficile et même compromise, il leur dit au revoir par une proclamation, s'embarqua pour le Chili, de là il se rendit à Buenos Aires, sa patrie, et de Buenos Aires à l'Europe, sans prendre à nouveau part à la lutte pour l'indépendance américaine. Cette conduite du général San Martín a été très applaudie; Il est venu remplir l'estime et l'appréciation de ses concitoyens, qui ne voyaient rien d'autre que la grandeur de l'âme dans l'acte de se détacher du pouvoir suprême et de se retirer dans la vie privée, comme il l'a fait jusqu'à sa mort, survenue à Paris, au milieu de relations affectueuses, et satisfait d'avoir servi sa patrie avec abnégation et patriotisme. D'autres jugeront à quel point sa triste expérience du Pérou et la vue de l'homme irrésistible et conscient de lui-même ont influencé cet acte, qui a dû maîtriser d'une main l'anarchie et la confusion, et de l'autre blesser mortellement les péninsulaires et leurs alliés. Dès lors, le Libérateur ne s'occupait de rien d'autre que de la liberté du Pérou et commença à dicter toutes les dispositions nécessaires pour préparer les troupes qui devaient marcher vers cette République à la glorieuse campagne dont je me souviendrai méticuleusement.





Géopolitique dans la campagne de 1822

Continuation...

* GRAE. (S.P.) PACO MONCAYO G.
MEMBRE HONORAIRE ASOCID-ECUADOR

INTRODUCTION

... avant le défunt Empire ottoman et le peuple kurde divisés entre cinq États en raison de l'ignorance ou de la négligence des experts anglais et Français sur les questions frontalières.

Le présent travail se concentre, pour les raisons citées, sur une période temporaire cruciale pour la naissance des États qui faisaient partie des vice-royautés du Pérou et de Santa Fe de Bogotá, qui correspond aux négociations et aux accords fragiles conclus entre les dirigeants patriotiques pour unir leurs efforts contre les troupes de la Métropole, tout en élucidant simultanément leurs désaccords sur l'avenir de ces peuples, une fois leur indépendance acquise; à une époque où les conflits territoriaux qui allaient commencer au moment même de transformer les frontières coloniales en frontières entre les nouveaux États se préparaient déjà.

Le thème central de cette recherche se concentre sur les contradictions aiguës et les conflits entre la Colombie et le Pérou sur la question de Guayaquil qui, comme on peut le voir dans l'histoire, étaient sur le point de ruiner la campagne libératrice organisée pour rendre Quito, capitale de l'audience royale, indépendante. Il commence par un bref aperçu historique du droit colonial sur ces territoires, puis traite des efforts insistants de la vice-royauté du Pérou pour en prendre le contrôle; se poursuit avec le différend ouvert entre Bolívar et San Martín pour avoir exercé son autorité sur eux et se concentre enfin sur les effets du différend dans la campagne commandée par Sucre qui culmine avec la splendide victoire sur les pentes du volcan Pichincha. Le thème de la guerre ne sert donc que de toile de fond.

La recherche a été nourrie, en particulier dans la riche correspondance entre les dirigeants des deux parties au conflit, leurs rapports et autres documents, ainsi que dans l'opinion d'éminents historiens.

Paco Moncayo : « Le thème central de cette recherche se concentre sur les contradictions aiguës et les conflits entre la Colombie et le Pérou sur la question de Guayaquil qui, comme on peut le voir dans l'histoire, étaient sur le point de ruiner la campagne libératrice organisée pour rendre Quito, capitale de l'audience royale, indépendante. »

Photo: Diario El Comercio.

CONTEXTE HISTORIQUE

La Métropole a organisé le territoire, pour sa meilleure administration civile en: Vice-royautés, présidences, gouvernorats et capitaineries générales. Les Audiencias avaient défini des limites et une autonomie administrative et pouvaient être vice-royales, pragmatiques ou subordonnées; ses fonctions étaient judiciaires et gouvernementales. Ils étaient généralement constitués de gouvernorats.

Le 4 mai 1493, le pape Alexandre publia une bulle pour répartir les zones d'influence entre les monarques catholiques à partir de la disposition d'un méridien. L'Espagne était responsable de la partie occidentale, « ... perpétuellement, à la voix et aux rois de Castille et de León, vos héritiers et successeurs (Trabuco Tratados de Límites Ecuador, 1970, Bula Papal 1493).

Initialement, tous les territoires du continent américain, conquis par les Espagnols, étaient divisés entre seulement deux vice-royautés : celle du Mexique et celle du Pérou : l'audience royale de Quito, créée le 29 août 1563, était une de plus parmi celles de la vice-royauté. Ainsi, deux siècles se sont écoulés, mais l'importance de la relation coloniale s'est déplacée du Pacifique vers l'Atlantique et les Caraïbes, provoquant des changements dans l'organisation politique. Le 27 mai 1717, l'audience royale de Quito a été éteinte, qui est devenue une partie de la nouvelle vice-royauté de Santa Fe en tant que province. Les autorités vice-royales du Pérou ont revendiqué et le 18 février 1720, cette Audiencia a été rétablie, subordonnée à la vice-royauté du Pérou. Finalement, en 1739, Quito et le Panama revinrent à la vice-royauté de Nouvelle-Grenade.

Le temps passait et le déclin de l'Espagne allait de mal en pis. La puissante Angleterre a initié une politique agressive visant en particulier à briser le monopole du commerce qu'elle maintenait avec les colonies américaines, attaquant directement ou par l'intermédiaire de corsaires leurs ports et leurs lignes de communication. Dans ces circonstances, le Conseil des fortifications d'Amérique au roi d'Espagne, sur la défense des colonies d'Amérique, obtint un ordre royal daté du 7 juillet 1803 de placer le gouvernement militaire de Guayaquil sous la vice-royauté de Lima, pour une meilleure défense. Immédiatement, le vice-roi du Pérou, marques de Avilés, tenta d'abroger le commandement total, provoquant la revendication du baron de Carondelet, président de l'audience royale de Quito au roi d'Espagne. Le Conseil des Indes lui donna raison en 1807.

À l'occasion de la révolution de Quito, en 1810, le vice-roi de Lima Marques de la Concordia assume toutes les compétences militaires, civiles, du trésor et judiciaires. Nouvelles revendications, le Conseil des Indes demande des rapports à Francisco de Requena, qui assure que la province de Guayaquil, en matière civile, militaire, de trésorerie et judiciaire a toujours été soumise à l'Audiencia de Quito. Dans ce contexte, le roi a clairement indiqué en 1819 que le contrôle de Lima n'était que des questions de défense (Trabuco, Ordre royal, 1819).

À ce moment-là, la guerre d'indépendance s'était généralisée. En 1817, la victoire de José Antonio Páez sur Morillo, à Las Queseras del Medio, ouvrit les portes à Bolívar, qui avait été nommé président du Venezuela par le Congrès d'Angostura, inauguré le 15 février 1819, pour pouvoir, après sa traversée épique des Andes, occuper Tunja et vaincre les forces royalistes dans les batailles du marais de Vargas et de Boyacá, le 25 juillet et le 7 août respectivement, pour entrer victorieux à Santafé de Bogotá, le 10 août 1819. Par la suite, le Congrès de Cúcuta, réuni entre le 30 août et le 3 octobre 1821, créa la Grande Colombie, unifiant la vice-royauté de Santa Fe avec la capitainerie générale du Venezuela, dans un seul État.

Au sud, le général San Martín crée une armée à Mendoza, traverse les Andes en direction du Chili et remporte la victoire de Chacabuco, le 12 février 1817, avec l'aide de Bernardo O'Higgins. Au lieu de cela, les royalistes ont remporté les victoires de Talcahuano, en octobre de la même année, et de Cancha Rayada, en mars 1818. Quand ils ont essayé de capturer Santiago, ils ont été vaincus dans la bataille de Maipú, le 5 avril 1818 et l'indépendance de ce pays a été obtenue.

En septembre 1820, San Martín, avec des troupes d'Argentine et du Chili, arriva à Pisco, d'où il envoya des délégués à la Conférence de

Miraflores, demandant au vice-roi Joaquín de Pezuela d'éviter de nouvelles effusions de sang et d'accepter l'indépendance du Pérou. La réponse était évidemment négative. Alors que San Martín approchait de ses troupes à Lima, le général Álvarez de Arenales vainquit les royalistes à la bataille de Cerro de Pasco et le chef de l'escadre chilienne, Tomás Cochrane, captura dans le port de Callao le navire « Esmeralda ». San Martín occupa Lima le 9 juillet 1821 et proclama l'indépendance du pays le 28 juillet.

GUAYAQUIL INDÉPENDANT

L'indépendance de Guayaquil a eu des conséquences très positives sur l'indépendance des pays du Pacifique Sud. Le général Jerónimo Valdez a reconnu le grand revers que la perte de ce port stratégique signifiait pour la cause espagnole:

Sans l'insurrection de Guayaquil, le reste de Quito n'aurait pas été perdu, ainsi que les frégates Prueba y Venganza et l'expédition de San Martín n'aurait pas été perdues, si elles avaient été forcées de réembarquer, très peu de temps après son débarquement. Cependant, des erreurs de celui qui commandait les Espagnols, que sans la perte de Guayaquil ils n'auraient pas été si nombreux ou si grossiers, parce que leur folie et leur confusion n'auraient pas été si grandes et donc si générales la méfiance de ceux qui obéissaient. Les efforts qui ont dû être faits dans les années 21, 22, 23, 24 étaient aussi extraordinaires qu'ils étaient nécessaires pour paralyser les conséquences de la perte de Guayaquil ... »

(Muñoz E, 2010, p.29-30)

Il est stipulé dans l'Acte d'Indépendance de Guayaquil que : « ... qu'après avoir déclaré l'indépendance par le vote général du peuple, auquel toutes les troupes cantonnées étaient unies, et toutes les mesures concernant l'ordre public doivent être prises en conséquence dans des circonstances où il a besoin de l'aide des principaux voisins ... Il a également été convenu que deux express seraient émis aux municipalités de Quito et Cuenca, mettant dans leurs nouvelles la nouvelle forme de gouvernement et de fonctionnement, conduisant à l'indépendance générale de l'Amérique, et que cette providence serait étendue à tous les peuples de cette juridiction par le chef politique »(Musée municipal de Guayaquil).

Le 8 novembre, le collège électoral s'est réuni à l'hôtel de ville, auquel ont participé 58 députés, 16 pour la ville de Guayaquil et les autres pour les populations de la province, y compris Babahoyo, Machala, Santa Elena, Montecristi, Jipijapa, Chone et Puná. Au cours de ce conclave, la naissance du nouvel État connu sous le nom de « Province libre de Guayaquil » a été proclamée et ils ont nommé une junte gouvernementale composée de José Joaquín de Olmedo comme président, Rafael Jimena en charge des affaires militaires, Francisco María Roca des affaires politico-civiles et Francisco de Marcos y Crespo, du Secrétariat.

Le 11, le règlement de la province libre de Guayaquil a été approuvé, qui, à l'article 1, déclare: « La province de Guayaquil est libre et indépendante; sa religion est catholique; son gouvernement est électif; et ses lois, les mêmes qui ont gouverné ces derniers temps tant qu'elles ne s'opposent pas à la nouvelle forme de gouvernement établie. L'article 2 stipule que : « La province de Guayaquil se déclare en toute liberté d'adhérer à la grande association qui lui convient de ceux qui se formeront en Amérique du Sud », tandis que l'article 8 dispose : « En tout danger pour la patrie, le gouvernement, en accord avec le chef militaire, consulte la sécurité publique, et l'article 9 : « À partir de l'âge de seize ans, nul ne peut être libéré du service militaire, lorsque la sécurité et la défense du pays le demandent. »



Province libre de Guayaquil
1820-1822

SUCRE À GUAYAQUIL

Bolívar, soucieux de sécuriser pour la Colombie, le port stratégique de Guayaquil et sa région, qui fait partie de la vice-royauté de Santa Fe, mais convoité par le Pérou, envoie le général Antonio Morales pour assurer l'incorporation du nouveau gouvernement à la Colombie. Il est arrivé avec 1000 fusils, 50 000 cartouches, 8 000 pierres d'étincelle, 500 sabres et 200 pistolets, pour armer les patriotes de Guayaquil. Le 12 février 1821, l'armée colombienne réussit à signer un accord de coopération et d'aide réciproque avec la junte du gouvernement général. La situation politique était délicate et incertaine, le général Mires, dans une lettre à Santander, la décrit comme suit :

"... Je suis venu au magnifique port de Guayaquil, où j'ai trouvé un parti pour le roi, un autre pour l'indépendance absolue de cette province, un autre pour son agrégation au général San Martín, et un autre pour la dépendance de la Colombie. J'ai eu beaucoup de chance et je n'ai omis aucun moyen d'augmenter le dernier formé par les vrais patriotes, les hommes les plus sensés et la partie la plus sérieuse du peuple.

(Muñoz J, p.40)

Au début du mois de mai 1821, Sucre arrive à Guayaquil, commandant un important contingent colombien. C'était un jeune officier de 26 ans qui servait sa première commission en tant que commandant principal

d'une force. Il le savait et était prévoyant et prudent. Il débarque ses 700 soldats des bataillons Albion, Santander et guide Squadron, à Santa Elena. Il a organisé son quartier général à El Morro et est allé se présenter aux autorités de Guayaquil. Conscient de la situation, Sucre a su afficher son tact et sa gentillesse caractéristiques, au profit de la cause de la Colombie.

Plusieurs historiens suggèrent que Sucre était une avancée pour s'assurer que cette province fait partie de la Colombie et que, plus tard, il arriverait par la mer, afin de commander la campagne pour libérer Quito du joug espagnol. Il a dû en être ainsi car, comme le raconte Rumazo González, le vice-président Santander lui avait recommandé :

« Vous devez prendre en considération les idées de Sucre et abandonner le projet de diriger toute armée à travers Pasto, car elle sera toujours détruite par les peuples têtus, pas peu courageux et toujours, toujours victorieux »

(Rumazo A., p. 735).



Portrait de Crnl. Jacinto de Bejarano y Lavayen, précurseur de l'indépendance de la Province libre de Guayaquil (qui fait actuellement partie intégrante du territoire de la République de l'Équateur).

Source: Wikipedia

Les instructions de Bolívar à Sucre étaient précises. Il devait se rendre à Guayaquil à la tête d'une expédition de 1000 hommes de l'armée du Cauca et « de toutes les armes et munitions qu'il calcule nécessaires pour armer de nouveaux corps dans les provinces où il se rend ». Le général Mires, qui avait été le premier délégué, devait se subordonner à Sucre : « Le général de brigade José Mires est nommé second chef du général Sucre dans l'expédition de Guayaquil et toutes les précautions et instructions de cette date seront comprises avec lui au cas où cela lui arriverait » (Epistolario de Sucre. Volume I, p. 563).

En ce qui concerne les relations avec les autorités de Guayaquil, les instructions étaient claires :

« Après avoir félicité les gouvernements comme indiqué à l'article 1, le général Sucre tentera d'incorporer ces provinces à la République de Colombie conformément à sa Loi fondamentale... » Il doit, dans des conférences privées, convaincre les autorités des « avantages particuliers qui lui résultent de l'appartenance à une grande république qui assure, protège et défend son existence sans porter atteinte à ses droits et à sa représentation politique ». (Castellanos R., 19998, p. 107).

Une fois débarqué, Sucre préféra organiser ses forces dans la péninsule de Santa Elena et à El Morro. Il répartit ses unités, les bataillons d'infanterie Santander et Albion et l'escadron des Guides, de manière prudente, dans plusieurs endroits de la région, afin de retrouver la santé affectée par le voyage et de poursuivre l'entraînement. Puis il est allé se présenter aux autorités de Guayaquil.



Bataille de Camino Real

Après son indépendance, le gouvernement de la province de Guayaquil a formé une armée de 1 500 hommes pour libérer le reste de la Real Audiencia, elle a été appelée la Division protectrice de Quito.

Source: Wikipendia



Simón Bolívar et José de San Martín dans la réunion appelée plus tard « Interview de Guayaquil ».

Source: Wikipendia

Le 10 mai 1821, il écrivit au général San Martín, dans les termes suivants :

« Je dois saisir cette occasion pour vous annoncer ma venue sur cette place dans un convoi avec trois cents soldats, de mille cinq cents que le gouvernement de la république envoie au sud de la Colombie pour ouvrir pour cette partie la campagne de Quito, de concert avec la division du Sud de Cundinamarca. Huit cents hommes de cette province seront incorporés en moi et après l'armistice, je commencerai les opérations » (Salcedo-Bastardo J., Ob. Cit., p.31).

Ce message contient deux avertissements : premièrement, que le gouvernement de la République envoie une force de 1500 hommes au Port, moyen mesuré de dissuader toute tentative de prendre cette ville stratégique, par la faction favorable au Pérou ; et, deuxièmement, les troupes ne vont pas dans un no man's land, ni dans un territoire disputé, elles vont au sud de la Colombie, qui remplace la vice-royauté de Nouvelle-Grenade, à laquelle appartenaient l'Audiencia de Quito et le gouvernement de Guayaquil, depuis 1739.

Le 13 mai 1821, il écrivit de nouveau au général San Martín pour lui demander les renforts dont il avait besoin pour une campagne victorieuse sur Quito :

« La junte supérieure de cette province m'a dit qu'un corps dépendant de l'armée de V.E. qui se lève à Piura, peut coopérer très efficacement dans la campagne sur Quito, envahissant Cuenca par Loja, et pénétrer jusqu'à ce qu'il rencontre la division de la Colombie, qui marche à partir de ce point. » Il demande immédiatement l'envoi d'un agent dans cette ville pour émettre les dispositions correspondantes et finit par s'assurer que « ... si la victoire accompagne nos efforts pour la terminer brièvement, je compterai parmi les faveurs de la fortune, l'honneur que je pourrais avoir en rendant plus tard mes services à V.E. et aux libérateurs du Pérou. Les Colombiens regardaient avec une fière satisfaction, marchaient dans les rangs des fils de Maipó et étaient sous les ordres de V.E. »

(Ibidem, p. 36)

Le 15 mai, Sucre a signé un traité entre la République de Colombie et la junte supérieure du gouvernement de la province de Guayaquil. Dans le premier chapitre, la Commission déclare qu'elle n'est pas habilitée à déclarer l'incorporation à la Colombie, mais déclare qu'elle recommandera les avantages de le faire à la Commission électorale de la province. Dans le second, il déclare la province de Guayaquil « sous les auspices et la protection de la République de Colombie. Par conséquent, il confère tous les pouvoirs à S.E. le Président Libérateur pour assurer sa défense et son soutien à son indépendance et pour le comprendre dans toutes les négociations et traités d'alliance, de paix et de commerce qu'il conclut avec des nations amies, ennemies et neutres » (Ibid., p. 37). En retour, la Colombie met au service de la liberté de Guayaquil et de tout le département de Quito, de ses troupes, de ses armes, de ses ressources et de ses enfants.

SUCRE À LA TÊTE DE L'ARMÉE PATRIOTE

Après le succès obtenu à Yaguachi, vint la défaite de la division auxiliaire sud dans les plaines désastreuses de Huachi. L'échec n'a pas submergé la junte dirigeante, qui a immédiatement commencé la réorganisation de la division libératrice. José Joaquín de Olmedo a démontré la grandeur de son esprit et sa vision éclairée en assurant que la conquête de la liberté sans grands sacrifices est « un délire nié dans chaque page de l'Histoire ». Ainsi, Guayaquil, loin d'être perdu dans les lamentations, a répondu à l'échec en organisant immédiatement un contingent de 700 volontaires et en faisant de vastes collectes d'argent

pour les équiper.

Le bataillon colombien 'Paya', composé de 500 soldats, dont 150 vétérans, est également arrivé à Montecristi. Avec ce bataillon vint le colonel Diego Ibarra, aide de camp du Libérateur, avec une lettre à San Martín. Une goélette marchande, originaire de Callao, avec 1 500 fusils arrivait également avec la flottille de Cochrane. De plus, le 12 décembre, le contrat final a été signé, pour que 1 000 hommes viennent du Pérou, sous les ordres du colonel Santa Cruz, qui devait venir à partir de la fin du mois de décembre.

Le 27 novembre, le colonel vénézuélien Tomás de Heres, commandant du bataillon Numancia, est arrivé à Guayaquil, et le 28 novembre, il s'est présenté à Sucre et lui a remis un document signé par les chefs et les officiers de cette unité, demandant avec véhémence son désir de rejoindre la campagne de libération de Quito. Sucre, désireux de se renforcer avec l'un des bataillons les plus expérimentés, écrivit à San Martín pour demander l'envoi de cette force, mais il décida d'envoyer les bataillons Piura et Trujillo, en plus des escadrons Grenadiers of the Andes et Cazadores del Perú. Ensuite, Sucre envoya le colonel Heres lui-même à Piura, pour connaître les conditions dans lesquelles se trouvaient ces unités. Le bataillon Trujillo comptait 600 soldats, dont 140 vétérans; Piura avec 300, 50 vétérans; les Chasseurs du Pérou avec 200, toutes des recrues; et l'escadron de grenadiers avec 200 vétérans.

Pendant que cela se passait du côté des patriotes, l'armée des Espagnols a reçu un renfort de 800 hommes, appartenant aux bataillons de Catalogne et de Tiradores de Cadix, qui sont arrivés avec le nouveau vice-roi de Santa Fe et capitaine général de la présidence de Quito, Juan de la Cruz Mourgeón.

Comme expliqué précédemment, comme toile de fond à tous les événements qui sont racontés, est le différend du Pérou et de la Colombie pour Guayaquil, un élément fondamental dans les projets politiques des deux nations. Sucre était encore dans le port, quand une ambassade est arrivée de San Martín, composée du général péruvien Francisco Salazar, du général péruvien, né à Cuenca, José de la Mar et du colonel argentin Manuel Rojas (secrétaire). Salazar apporta une lettre à Sucre, envoyée par le général Juan Antonio Alvarez de Arenales, très proche du général San Martín, annonçant l'envoi de troupes de Piura et Trujillo, et d'une escadre argentine de grenadiers. Sucre répondit que ce serait un honneur pour lui de participer, à son ordre, à la campagne pour la libération de Quito. Dans le même ordre d'idées, il écrit à Bernardo Monteagudo :

« On m'a particulièrement dit que M. le général Arenales viendrait à cette expédition; étant plus diplômé que moi, il prendra le commandement des troupes lorsqu'il se rassemblera, et cela nous flattera que cet illustre chef mène nos bannières à la victoire.

(Rumazo A., Ob. Cit., p.749)

Le gouvernement de Guayaquil a reçu Salazar et La Mar avec une déférence particulière, en particulier pour les liens de ces derniers avec les principales familles de la ville. Le général Sucre, accompagné de son état-major, a également présenté un salut de bienvenue aux illustres représentants du gouvernement du Pérou. José Joaquín de Olmedo a organisé une réception en l'honneur de la légation péruvienne, à son domicile. Pendant que l'acte social avait lieu, il y avait le soulèvement du bataillon d'infanterie Vencedores qui protégeait la ville, en faveur de la Colombie. Les militaires se sont emparés du parc et ont essayé de prendre possession de la caserne d'artillerie, mais ont été repoussés, alors ils ont quitté la ville. Dans le même temps, la municipalité de Portoviejo s'est exprimée en faveur de la Colombie. Sucre, qui était en pleine préparation de la campagne de libération de Quito, a agi avec une extrême prudence et habileté pour éviter que la situation ne devienne plus dangereuse. La junte au pouvoir, d'autre part, a utilisé ce prétexte pour nommer La Mar commandant des armes de Guayaquil. Le gouvernement du Pérou accorda au général de Cuenca le grade de grand maréchal.

Le 2 janvier 1822, toujours déterminé à libérer cauca, Bolívar écrivit à Olmedo pour demander :

"... la reconnaissance immédiate de la République de Colombie, car la situation à Guayaquil est du charabia. Mon entrée dans un tel état, serait un outrage pour moi et une atteinte aux droits de la Colombie... Vous savez, mon ami, qu'une ville avec une rivière ne peut pas former une nation... ce serait la signalisation d'un champ de bataille pour deux États belliqueux qui l'entourent... Tumbes est la limite du Pérou et, par conséquent, la nature nous a donné Guayaquil ... » (Ibid., p. 753).

Alors que Sucre administre, avec diligence et expérience, la préparation de la campagne, le 12 janvier, San Martín confie le commandement au marquis Torre Tagle de se rendre à Guayaquil. Il a signé un décret dans lequel il déclarait : « Je trouverai le libérateur de la Colombie. Les intérêts généraux du Pérou et de la Colombie, la fin énergique de la guerre que nous soutenons et la stabilité du Destin, vers laquelle les Amériques approchent rapidement, rendent notre interview nécessaire. En outre, il ordonna, au Conseil d'administration, de remettre le commandement des troupes à La Mar, et informa Sucre dans le même sens qu'il rejeta avec indignation cette manœuvre. Olmedo a fait de même, avec les arguments suivants :

« La nomination de La Mar au commandement de la Division pourrait peut-être avoir un effet contraire à ce que nous avons tous l'intention de faire... Ces réflexions nous ont fait accepter de suspendre l'exécution de votre résolution jusqu'à ce que, imposé à tout cela et aux nouveaux risques qui nous menacent, vous preniez une mesure grande, efficace et puissante.

(Rumazo A., Ob. Cit., p. 755).

VENTS DE GUERRE

Le 20 janvier, Sucre avait quitté Guayaquil pour Quito. L'itinéraire choisi était: Guayaquil, Naranjal, Puerto Bolívar, Machala, Pasaje, Yulug, Saraguro et Oña, où il était prévu d'arriver le 10 février.

Le 27 janvier, San Martín s'embarque pour Guayaquil, arrive à Huanchaco où un navire arrive avec une lettre d'Olmedo, dans laquelle il l'informe de la lettre de Bolívar, exigeant la reconnaissance de la République de Colombie et qu'il arrivera bientôt à Guayaquil avec 2000 hommes. Cette information l'obligea à retourner immédiatement à Lima, où il rencontra le Conseil de gouvernement, auquel il proposa de déclarer la guerre à la Colombie. Les Argentins Monteagudo et Alvarado se sont opposés à cette proposition irréflectie. Ensuite, San Martín s'arrangea pour que les troupes du général Santa Cruz se rendent à Guayaquil ou retournent à Piura. Monteagudo ordonna à La Mar : « D'envoyer retirer à tout moment la division du général Santa Cruz au point que l'USI juge commode, de soutenir avec énergie l'indépendance absolue de Guayaquil... employez toutes les forces qui sont placées sous votre commandement pour appuyer la délibération spontanée du peuple » (Ibid., p. 756).

Bolívar, qui était conscient de ces problèmes, écrivit à Santander :

"... Je dois garder à l'esprit que si, dans le dernier résultat, nous nous croyons autorisés à utiliser la force pour contenir le Pérou dans ses limites, pour rentrer à Guayaquil dans ceux de la Colombie, je suis également d'avis que nous devons utiliser cette force dès que possible, en précédant les négociations les plus indispensables et en utilisant en même temps la politique la plus délicate ...»106 Mais il a exprimé avec force sa décision de défendre les droits de la Colombie: « La conduite du gouvernement colombien a suivi la même marche que V.E., mais en fin de compte, ne pouvant plus tolérer l'esprit de faction, qui a retardé le succès de la guerre et menace d'inonder tout le sud de la Colombie de désordre, il a définitivement pris la résolution de ne plus permettre l'existence d'une junte qui est le fléau du peuple de Guayaquil et non l'organe de sa volonté » (Ibid., p. 772).

Le 5 février, Sucre était déjà à Yulug. Le 6, il écrivit à Jean Illingrot : « Hier, je suis venu ici et j'ai remercié Dieu que nous soyons en dehors de la montagne maudite ; certaines personnes sont tombées malades, mais très peu... » (Ibid., p. 227). Il l'informe qu'il avance des troupes montées sous le commandement du colonel Ibarra pour entrer en contact avec l'ennemi afin de le harceler et de le forcer à se battre ; qui considère que les Espagnols ne connaissent pas ses mouvements et calcule ses forces à 1000 hommes des bataillons Aragon et Constitution en plus de quelques éléments montés. Le 9, Sucre arriva à Saraguro, où il cessa d'attendre la division péruvienne, composée de patriotes péruviens, chiliens, argentins et péruviens. Le colonel Andrés de Santa Cruz lui-même est né dans le Haut-Pérou, aujourd'hui la Bolivie.

Le 10 février, une lettre a été reçue du colonel Santa Cruz, informant de son arrivée à Loja. Le 15 février, Sucre informe le ministre de la Guerre de la situation : « Le 9 à quatre heures de l'après-midi j'occupai ce point et deux heures plus tard ils commencèrent à entrer qu'ils le firent en sections jusqu'à hier et qu'avec les nôtres ils forment dans la journée une force de 1 700 hommes disponibles... Il reste à Loja de la division du Pérou 300 hommes de plus » (Sucre J. J. Epistolario, volume I, p.229).

Il se réfère à la manœuvre conçue par le Libérateur qui avance vers Pasto et Quito « Une combinaison faite à une telle distance et avec tant de difficultés, exécutée si exactement en se moquant avec de faux mouvements que les opérations d'un ennemi déterminé à obtenir sur nous les avantages que sa position et toutes les circonstances lui présentaient, pouvaient être exécutées joyeusement par la grande réserve dans les mesures avec une grande délicatesse et précision dans l'opération. » Le but de la manœuvre des forces commandées par Sucre était : « De faire appel à moi une grande force ennemie ou d'occuper la capitale du département si tous ceux qui l'ont sont chargés vers Pasto contre l'Armée libératrice » (Ibid., p. 229).

De Saraguro, il continua la marche vers Cuenca. La ville était défendue par une force de 950 soldats, commandée par le colonel Tolrá qui décida de ne pas s'engager dans un combat décisif et d'initier une retraite retardant le plus longtemps possible l'avance des patriotes vers Quito. Pour cette raison, lorsque Sucre arriva à Cuenca, le 21 février 1822, il l'occupa sans avoir besoin de tirer un seul coup de feu.

SUCRE À CUENCA

Une fois à Cuenca Sucre a commencé à organiser le gouvernement de la région et à renforcer les unités pour continuer la campagne vers Quito. Il nomma le colonel Heres gouverneur d'Azuay et lui ordonna immédiatement de fournir à la division des chevaux, des mules, des vêtements, des espadrilles et d'autres moyens. Dans son rapport, le gouverneur dit : « J'ai pu établir l'approvisionnement, une maîtrise assez arrangée dans laquelle l'armement a été réhabilité. Des garnitures et des costumes ont été fabriqués pour la Division; J'ai pu donner leurs biens aux Corps... J'ai présenté à M. le général Sucre, en moins d'un mois, cinq cents recrues commandées et quatre cents chevaux » (Macías E., 2009, p.58). De plus, avec des ressources provenant de Loja, il organisa une force de 500 sièges, avec le nom de « Bataillon du Sud », qu'il plaça sous le commandement de Francisco Eugenio Tamariz, pour la défense de la ville.

Pendant son séjour à Cuenca, Sucre a publié un décret de contenu véritablement transformateur: il a incorporé les Indiens en tant que citoyens de la République de Colombie, a éliminé l'impôt opprobre qu'ils devaient payer à l'État. Il a également organisé la fonction judiciaire et publié plusieurs dispositions fiscales pour une meilleure gestion du Trésor public.

Le dévouement à l'accomplissement de ces responsabilités fondamentales ne lui a pas fait perdre, en un seul instant, la perspective politique stratégique de la mission qui lui avait été confiée.

Sur la question de Guayaquil, il a averti le ministre péruvien Tomás Guido le 25 février :

"... Je pense qu'il est dans l'intérêt des gouvernements voisins

d'empêcher les dissensions de cette province, qui étant le complément naturel du territoire de la Colombie, met le gouvernement dans l'affaire de ne jamais permettre qu'une partie soit coupée de notre sein pour des prétentions infondées. Un tel consentement sera un exemple de dissolution sociale pour la République, et pour les pays voisins, dans lesquels cet exemple fatal s'est répandu l'année précédente, si le gouvernement de cet État n'avait pas eu l'énergie sage de le couper. Persuadés des nobles sentiments du gouvernement du Pérou, nous promettons qu'il utilisera sa puissante influence pour nous aider à réconcilier les partis qui agitent Guayaquil, concentrent les opinions et rétablissent l'ordre, qui désire la partie saine de la province... » (Épistolaire Volume I, p.235)

Plus tard, le 28 février, il écrivit au libérateur Simón Bolívar :

« Mon général J'observe une conduite au sein du gouvernement péruvien qui n'est ni claire ni franche (...) Le général San Martín m'écrivit le 3 janvier que les troupes viennent à ma disposition et que le colonel Santa Cruz n'a pas d'autres instructions que de faire ce que j'ai dans la campagne de Quito. Le 24, le ministre de la Guerre de Lima me dit que le général Arenales arrive et qu'il y a aussi un bureau très consultatif sur Guayaquil auquel j'ai répondu avec modération, mais en lui faisant savoir que je n'ai pas présenté de bureau pour réfléchir à nos intérêts. Le 31, le général Arenales n'a pas pu venir, ils me disent que le général La Mar arrive. Quoiqu'il en soit, ils ont un gâchis que je n'aime pas, et je dois terminer toutes les prétentions que je leur ai dit que par les ordres que j'ai reçus du gouvernement, mes opérations militaires sont obligatoires, et que tout général plus âgé ou diplômé qui viendra à la division sera soumis à la direction que je donne à la guerre, comme commandé exclusivement par vous (...) J'ai également indiqué que la Colombie ne renoncerait pas à la demande d'incorporation de Guayaquil, et en fin de compte, j'ai légèrement touché à cela.

(Ibidem, p. 241).

Il annonce également qu'il a envoyé des provisions au bataillon Numancia afin que si le Pérou retirait sa division, ils se placeraient sous son commandement pour continuer la campagne.

Le 28 février, il écrivit au général Arenales, président du département de Trujillo :

« Les troupes du Pérou et de la Colombie se conduisent avec une union intime et étroite. Frères et amis se flattent les uns les autres avec fierté d'avoir rejoint leurs bannières. M. le colonel Santa Cruz est incessant dans le travail et je me suis fait un devoir de demander au gouvernement de la Colombie un souvenir du zèle avec lequel ce chef a pris soin dans le service. En élevant nos pavillons sur les tours de Quito, le Pérou, son gouvernement, ses troupes et V. S. qui a si puissamment aidé notre entreprise, mériteront notre tendre gratitude... (Ibid., p. 243)

Le 15 mars, il a informé Santander que d'ici la fin du mois de mars, il aura au moins 2 200 fantassins et 400 chevaux et qu'il trouvera cette force pour se déplacer vers le nord une fois que Bolívar l'aura.

LA CAMPAGNE EN DANGER

Dans cet environnement compliqué, les forces libératrices se préparaient à commencer la campagne de Quito, quand, à la fin du mois de mars, le colonel Santa Cruz annonça à Sucre qu'il avait reçu des instructions de San Martín de se retirer avec ses forces à Lima, arguant que la capitale du Pérou était en grave danger.

Alarmé par la nouvelle, Sucre écrivit, le 30 mars, au commandant des troupes péruviennes :

Non seulement je me suis senti, mais j'ai été surpris par la note officielle de V.S. aujourd'hui. Le retrait des corps du Pérou de cette division dans des circonstances où tout est prêt à nous déplacer le 1er avril, conformément à la combinaison dictée par le Libérateur en vertu de la coopération de ces troupes, en plus de traîner des maux infinis de la campagne et de toutes les provinces, commet la plus grande armée de la république qui a coûté à la Colombie un sang immense et d'immenses sacrifices. Le danger que V.S. m'indique, qui menace Lima, ne doit pas être grand car les lettres qui sont arrivées le dernier courrier inspirent la confiance la plus totale, mais en supposant que c'était un risque proche de la division ne pouvait pas et n'arriverait pas seulement 500 ou 600 hommes par des maladies, car étant la majorité de Piura, ils feraient défection sur le territoire et, à la fin, pour mille raisons.

Il lui dit que retirer les troupes boliviennes péruviennes « serait préparer une débâcle pour notre armée ; cela prolongerait la guerre en Amérique pendant longtemps; ce serait une attaque directe contre la République; ce serait un grave mal de transcendance pour le Pérou (...) V.S. serait toujours le grand responsable envers la grande famille de l'Amérique... Par conséquent, je ne suis pas seulement opposé au retrait dans le cadre des protestations les plus sérieuses, mais en utilisant les facultés qui m'ont été données par l'Exmo. Monsieur le Protecteur du Pérou sur la division de V.S. en la plaçant sous mes ordres, sans aucune restriction (comme il est enregistré dans les copies que j'ai l'honneur de vous accompagner), j'ai fait en sorte que le mouvement qui a continué le bataillon Trujillo soit effectué et que la marche de l'escadron Grenadier pour renforcer les avant-postes afin de vérifier plus calmement notre approche de Riobamba pour accomplir la combinaison avec le Libérateur soit exécutée demain, comme cela avait été prévu (Ibid., p. 274-275).

En réponse, Santa Cruz a répondu qu'il était tenu au devoir d'obéissance envers son gouvernement et qu'il n'avait pas d'autre choix que, conformément à la disposition reçue, de quitter Cuenca et de s'installer au Pérou. Sucre a de nouveau rejeté la possibilité que cela puisse se produire et a insisté sur ses arguments. Dans une lettre datée du 31 mars au matin, il dit :

Monsieur le Colonel, V.S. qui a toujours manifesté son esprit d'amour pour la cause générale de l'Amérique, a réduit l'existence de sa patrie à la marche de ces Corps vers Lima, qui, je le répète, aura très peu d'influence sur la défense de cette capitale, si elle était menacée... » Il affirme : « Dans ce cas, en nous détachant d'autant de droits que nous pourrions avoir à exiger les services de la division V.S., au moins il est du devoir du Pérou de nous laisser pour nos troupes dangereuses égales en nombre et en qualité à celles qui existent de Colombie à Lima... ». Dans la dernière partie de la lettre, il prévient : « Il est temps de dire à V.S. que les Grenadiers à cheval prêts à marcher aujourd'hui, ont été arrêtés par un ordre particulier de V.S. Cet événement, et la réunion de guerre tenue dans la maison de V.S. sans mon consentement et mon consentement, m'oblige à lui demander le respect de l'ordre et de la subordination et à tenir V.S. responsable s'il me met en cas d'utilisation des mesures nécessaires pour faire obéir mes ordres dans une Division que je commande, et dans certains organes qui sont sous ma direction d'envoyer les expresses de leur gouvernement » (Ibid., p. 276). Sucre n'est pas parvenu à cette sévère admonestation sans avoir d'abord exprimé, avec minutie, les raisons qui l'ont aidé à refuser de permettre la marche des troupes péruviennes.

Nouveau refus d'accepter les demandes de Sucre, par le colonel Andrés de Santa Cruz et une lettre dans la soirée, comme ultimatum.

Colonel Andrés de Santa Cruz:

V.S. a vu aujourd'hui les pièces qui ont été reçues de nos patrons avancés, et des guérillas qui travaillent sur Quito; ils ne laissent aucun

doute sur le fait que le Libérateur, accomplissant la combinaison qu'il a dictée, occupe au nord au début du mois d'avril les points qu'il a indiqués dans ses ordres, et que nous, au Sud, devons nous approcher de l'endroit où il nous a envoyés pour ne pas laisser l'opération échouée. Ces considérations les plus puissantes et autant que V. S. peut me présenter, rendent notre marche exigeante. Par conséquent, j'ai ordonné que le bataillon Trujillo et le premier escadron de chasseurs poursuivent leur mouvement, et que le reste des grenadiers aillent à la rencontre de ceux qui sont avancés. Ce sont les corps dont je disposerai en représailles à Numancia, dont personne ne peut me contester le droit parce qu'il est basé sur la raison, la justice, sur l'utilité réciproque dans l'exigence de ma situation, dans l'opportunité d'opérations, et dès qu'il peut nous constituer dans le cas de tout couvrir pour mener à bien ce mouvement ... Pendant que la consultation va et vient, nous pouvons peut-être terminer la campagne de Quito... J'ai décidé d'envoyer un commissaire à Lima pour régler la question avec ce gouvernement (Ibid., p. 277-278).

L'attitude à la fois amicale et énergique a fini par atteindre le résultat auquel je m'attendais. Le 1er avril, le colonel Santa Cruz l'informe que ses troupes poursuivront la campagne et Sucre exprime sa gratitude.

Le 1er avril, le général Cuman écrivit au général San Martín :

« Vous avez eu la gentillesse de m'honorer extrêmement en janvier lorsque vous avez mis à mes ordres les corps de Piura et Trujillo pour la campagne de Quito ; mais très vite vous avez quitté Lima, et tout semble avoir changé. Une contradiction de principes dans les deux administrations, me fait penser que nous avons voulu perdre franchise et confiance, et dans la douleur qui me cause une considération si désagréable, je n'ai que la consolation que nous avons toujours certains de nous-mêmes, inaltérables dans nos comportements, non seulement donné raison, mais aucun soupçon que nous cessons d'être amis avec nos amis. » Sur le retrait des troupes, il dit : « J'ai cru, mon général, je dois m'y opposer parce que je l'ai calculé absolument contraire à nos intérêts réciproques ; car, comme je l'ai dit au colonel Santa Cruz, tous les ordres ont leur application par les circonstances... Après l'intérêt public, je ne peux être indifférent, mon général, au manque de délicatesse à donner directement des ordres de mouvement au chef d'une division que vous avez placée sous mon commandement.

(Ibid., p. 280)

Le même jour, il écrivit au ministre des Relations internationales du Pérou, l'informant en toute franchise des événements provoqués par l'intention de retirer les forces péruviennes, assumant l'entière responsabilité de la violation de l'ordre donné par son gouvernement et libérant le colonel Santa Cruz de toute responsabilité. Dans une partie de la lettre, il assure :

Le 3 avril, il rapporte les événements au Libérateur :

« Continué la tourmente à Guayaquil malgré notre désir de les réconcilier et concocté là et fomenté de nouvelles machinations contre nos intérêts, nous sommes déjà autorisés à toujours penser mal, et avec une méfiance si fondée sur les événements passés et sur l'ordre intempestif de maintenant qui vient avec d'autres pour se séparer du commandement des corps Colonel Urdaneta (fils de Colombie), au major Lavalley, un de nos amis proches, a indiqué le soulagement du colonel Santa Cruz lui-même qui s'est manifesté avec notre affection et, enfin, avec d'autres incidents extrêmement alarmants, alors que nous

avons également eu des lettres de Lima assurant la tranquillité dont ils jouissent là-bas et la dissolution progressive de l'ennemi ».

J'ai jugé que le retrait de cette division n'a d'autre but que de l'amener à Paita; protestez là-bas que les dangers de Lima sont terminés, puis embarquez-vous pour Guayaquil. Là, il semble qu'ils aient convoqué un conseil des députés de la province, dans lequel le gouvernement intrigue pour une déclaration contre nous... Cette considération m'a amené à dire au colonel Santa Cruz que la division ne partait pas et je suis déterminé à ne jamais partir jusqu'à ce que Numancia vienne dans les termes prévus.

D'autre part, en recevant les premières communications du colonel Santa Cruz, j'ai appelé les chefs des corps du Pérou (sauf un) et tous m'ont protesté pour obéir à mes ordres tant que je les couvrais devant leur gouvernement; et par conséquent, les ordres que j'ai donnés aux commandants des Grenadiers et de Trujillo m'ont pesé sur toute responsabilité » (Ibid., p. 288-289).

Le 5 avril, il écrivit au général Santander une longue lettre l'informant des événements qu'il devait surmonter et, entre autres questions, il se lamentait : « forcés de maintenir ces (troupes péruviennes) avec des salaires complets excessifs et si j'ai un fond pour rien : forcés de faire en sorte que les peuples ressentent la différence dans le gouvernement quand ils ne ressentent rien d'autre que le bien matériel et le moment, et je dois presser les restes désolés laissés par les Espagnols pour enlever la subsistance et le paiement des troupes; ayant besoin d'attirer son opinion particulière en Colombie pour nous couvrir dans cette province frontalière des intrigues de Guayaquil et des suggestions du gouvernement du Pérou ... » (Ibid., p. 296).

DIRECTION PICHINCHA

Dans la même lettre au président Santander, il annonce :

« Demain, les corps continueront la marche et je les suivrai dans trois jours. Le 19, nous aurons rencontré l'ennemi ou nous aurons occupé Riobamba, dont le point, en raison de sa position dans le pays, est très important. Mon séjour ici, 45 jours a été très utile. J'ai renforcé les corps; Je les ai vêtus; ils se sont reposés et j'ai toujours dérangé l'ennemi. Sur les 2000 nourrissons que j'ai, les 1 400 sont réguliers et les autres sont comme ça. Sur 400 chevaliers, les 200 sont de très bons cavaliers et soldats, même si je n'ai pas eu de très bons chevaux. J'ai aussi, dans l'instruction, 500 recrues qui seront portées à 800 pour les remplacer. Quoi qu'il en soit, la division est en bonne forme, et si les ordres étaient ainsi liés par le général pour mes opérations, je pourrais peut-être être très proche de Quito... » (Ibid., p. 296).

Le 6 avril, il écrit au ministre de la Marine et de la Guerre, le colonel Pedro Briceño Méndez, cette fois au sujet de la situation de ses forces :

Le commandant Cestari avec 200 hommes était situé à l'arrière de l'appareil espagnol, coupant ses communications avec Quito. Dans les environs de Riobamba, l'escadron de dragons avec 100 soldats était situé, renforcé par 100 grenadiers à cheval, sous le commandement du colonel Ibarra, en plus du bataillon Yaguachi avec 260 hommes et du bataillon Trujillo avec 500 soldats. Le 7 avril, le bataillon Piura commencerait la marche avec 400 hommes « passables » ; le 8e, le Paya avec 600 sièges, l'Albion avec 200, le deuxième escadron de cavalerie et quatre pièces d'artillerie. Il espérait arriver à Riobamba entre le 15 et le 16 avril et être en mesure de se battre. Ses informations sur les troupes royalistes étaient que dans cette ville il y avait un demi-bataillon d'Aragon avec 400 hommes, la Constitution avec 300, la Garde présidentielle avec 300 et quatre escadrons de cavalerie avec un total de 500. En somme, 1500 hommes »

(Ibid., p. 298).

Le rapport du colonel Antonio Morales, chef d'état-major de la division colombienne, souligne les mérites des escadrons de dragons et de grenadiers; la bonne disposition des bataillons Albión, Paya et Trujillo; décrit les Yaguachi comme modérément disciplinés, mais sans expérience du combat; et souligne que comme les moins préparés, le bataillon Piura et l'escadron des chasseurs à cheval, composés en grande partie de recrues. L'artillerie n'avait que 4 pièces de campagne de calibre deux et quatre, et il n'y avait presque pas de chevaux pour les unités de cette arme.

Toujours à Riobamba, les forces royalistes évitèrent la rencontre et continuèrent leur retraite vers la ville de Quito, laissant la protection de l'arrière à la tête de leur cavalerie qui fut vaincue par les patriotes. Jorge Salvador Lara raconte : « La confrontation a finalement eu lieu le 21 avril, dans les fuites de Riobamba et s'est terminée par un affrontement féroce, dans la plaine de Tapi, entre la cavalerie royaliste et patriote. Les escouades des deux côtés ont fait des prodiges de courage, même à plus d'une occasion, les fameux « visages tournants » qui ont toujours donné lieu à des rencontres épiques ont été ordonnés des deux côtés (Lara Salvador, 2010, p.92). Le général Sucre, dans son rapport envoyé de Riobamba au gouvernement national, a souligné la performance du colonel Ibarra, appartenant aux dragons de Colombie, le courage héroïque du colonel Lavalle et le comportement distingué du major Ruiz, du capitaine Sovervit et des lieutenants Latus et Olmos.

Le 29, les forces patriotes quittèrent Riobamba et arrivèrent à Ambato le 30 avril. Là, ils ont été accueillis avec des démonstrations enthousiastes de gratitude. Ils continuèrent ensuite leur marche vers Latacunga, où ils arrivèrent le 2 mai 1822. Alors que les unités se reposaient et se réorganisaient, incorporant de nouvelles recrues de la région, le 12 mai, les colonels José María Córdova et Hermógenes Maza sont apparus, avec deux compagnies de l'Alto Magdalena, arrivés à Cuenca le 8 avril, dans des conditions si mauvaises, qu'il leur a fallu beaucoup de temps pour récupérer et devenir opérationnelles.

Aymerich avait organisé ses forces dans le secteur du nœud de Tiopullo, devenant fort dans les ravins de Jalupana et Viudita. Sucre décida de leur échapper et continua le long de la route de la rivière Pita en direction de Los Chillos. Le 17, les troupes se reposent à l'hacienda du colonel Vicente Aguirre, près de Sangolquí. Là arriva le général José Mires, prisonnier des Espagnols depuis la défaite de Huachi, qui avait réussi à s'échapper. Sucre, oubliant de vieilles erreurs et griefs, le nomma commandant de la division colombienne. Le 20, la force patriote marcha vers Quito et atteignit une zone de bivouac à Puengasí. Le 21, il descend dans la plaine de Turubamba et le 22, il installe son poste de commandement dans la ville de Chillogallo. Le 23 mai, Sucre avança vers la ville, avec l'idée de provoquer la bataille rangée, mais les forces espagnoles restèrent bien protégées dans leurs positions fortes. Il décida alors d'effectuer une manœuvre de détour pour forcer l'ennemi à livrer la bataille au nord de la ville, qui n'était pas fortifiée.

C'était l'aube du 24 mai et l'armée patriote était à mi-chemin lorsque les combats ont commencé. En raison de la nature du terrain, Sucre a dû employer ses unités progressivement. Les opérations ont été organisées dans des ravins profonds et des fourrés denses. La position dominante des patriotes favorisait les manœuvres tactiques et ils remportèrent la victoire. La capitulation exigée d'Aymerich était plus qu'honorable, typique du cœur noble de Sucre. Les troupes espagnoles quittèrent le Panecillo avec les honneurs de guerre ; les officiers gardaient leurs épées, leurs chevaux et leurs bagages; Aymerich a été libéré pour quitter Quito, avec sa famille et avec toutes les considérations; nomma le colonel Juan Illingworth pour conduire le général vaincu et les autres prisonniers à travers Guayaquil, au Panama, où l'intendant remplit tous les engagements convenus.

Le 25 mai, Sucre écrivait au ministre d'État et des Affaires étrangères du Pérou, le colonel Bernardo Monteagudo :

« La victoire attendait hier la Division libératrice avec les lauriers du triomphe sur les pentes de la Pichincha. L'armée espagnole qui opprimait ces provinces a été complètement détruite dans un combat féroce, soutenu pendant trois heures. Par conséquent, cette capitale et ses forts sont entre nos mains, après une capitulation que nous

avons eu la générosité d'accorder aux vaincus... Au vu des premiers peuples qui ont proclamé leur liberté, la guerre de Colombie s'est terminée pour une bataille célèbre, qui a donné à la République le troisième jour de Boyacá... Ce jour glorieux, marqué par le sang de cinq cents cadavres ennemis, et avec trois cents de nos illustres soldats, a produit sur le terrain mille cent prisonniers de troupes, cent soixante-dix chefs et officiers, quatorze pièces d'artillerie, mille sept cents fusils, garnitures, clairons, boîtes de guerre, drapeaux et tous les éléments possédés par l'armée espagnole.

(Romero E. (sin año) p.83).

Le 6 juillet, Sucre informe le général Santander du départ de la division péruvienne vers son pays, après avoir couvert « ses immenses dépenses ».

À Guayaquil, les membres de la junte du gouvernement supérieur ont rapporté la victoire, le 9 juin, par le biais d'un bulletin, avec le texte suivant:

« Chers concitoyens : Les forces unies du Pérou, de la Colombie et de Guayaquil ont enfin brisé les lourdes chaînes qui ont entraîné nos frères dans la deuxième capitale des Incas ; et bien que les tyrans les aient retranchés dans les énormes montagnes et les profonds ravins de ce pays, ils ont été défaits en présence des fils de la Liberté.

Les eaux de Plata, Magdalena, Rímac et Guayaquil se sont rencontrées; ils formèrent un torrent, qui grimpait sur la Pichincha se noya dans sa jupe jusqu'à la tyrannie. Ces eaux ont fait fleurir l'arbre de la Liberté, arrosant le magnifique Quito le 24 mai et confirmant que l'Aurore du 9 octobre, qui a égratigné notre horizon, était l'aube du jour brillant où la liberté, avec un art majestueux, devrait marcher sur les fiers sommets des Andes.

Guayaquileños: Quand nous avons entrepris d'être libres, nous ne pouvions pas laisser les gens autour de nous gémir d'oppression; l'entreprise était grandiose, et les tyrans méprisaient notre noble audace. Cruel! Ils croyaient que votre sang, qui a coulé trois fois à Guachi et à Tanisagua, affaiblirait et éteindrait la flamme de votre amour patriotique; mais il devint plus vivant; et pendant que vos enfants, frères et amis couraient aux armes, nous avons redoublé d'efforts et toutes nos ressources ont été utilisées pour conduire les enfants de la Colombie immortelle à notre aide.

Les libérateurs du Pérou ne peuvent voir avec indifférence notre destin, et couronnés des lauriers, qu'ils ont commencés à Lima, ils volent infatigablement à notre défense: ainsi vint la Liberté de vivifier ses cendres dans le centre qui vit naître en 809, laissant à ce Peuple la satisfaction d'avoir ouvert le chemin où le redoutable Juanambú se moquait. Guayaquileños:

Quito est maintenant libre : vos vœux sont accomplis ; la province vous emmène par la main au temple de la paix, pour récolter les fruits de votre confiance et de vos sacrifices.

Un peuple si digne d'être libre, le sera sans aucun doute; et reposant à l'ombre de l'opulent Pérou et de la Colombie héroïque, nous remplirons la page qui nous touche dans les splendeurs de l'histoire américaine, et nous accomplirons les grands destins auxquels nous sommes appelés.

Pour hâter ce temps heureux, le Gouvernement, voyant l'indépendance de ce peuple assurée et voulant assurer de la même manière sa liberté civile, par la représentation générale, qui est le plus précieux de tous les droits d'un peuple libre; prépare la réunion du collège électoral, afin qu'elle donne une forme stable aux institutions qui ont été adoptées à l'époque et y revienne le plus tôt possible et sans diminuer le dépôt sérieux d'autorité, qui nous a été confié dès le début de la transformation.

Concitoyens et amis :

Dans votre bonheur seul se trouve le prix de la fatigue, que nous avons

souffert pour la Patrie.

Soyez modéré et vertueux; vivez toujours cordialement unis et vous serez toujours libres et heureux. Sous les auspices de la Liberté et avec la protection des grands États qui nous entourent, une immense race s'ouvre à la prospérité de ce beau et riche Peuple, qui sera appelé par toutes les nations de la terre, l'Étoile de l'Occident.

Guayaquil, 9 juin 1822. Olmedo. Jimena. Roca » (Pino Roca, 1906, pp.39-40).

Le 16 juin, le Libérateur arrive à Quito. Informé des événements de la bataille de Pichincha, il promut Calderón au grade de capitaine à titre posthume et décréta que son salaire serait donné à sa mère. La compagnie du bataillon Yaguachi, à laquelle Calderón appartenait, n'aurait plus de capitaine et, dans les magazines de troupes, lorsque son nom serait mentionné, l'unité devrait répondre: « Il est mort glorieusement à Pichincha, mais il vit dans nos cœurs. » La tradition est maintenue à ce jour dans l'armée équatorienne, comme bolivar arrangé.

Le 11 juillet, Bolívar arrive à Guayaquil. Comme indiqué dans la représentation des Parents, publiée dans Le Patriote de Guayaquil, la population du Port a adhéré avec enthousiasme à l'incorporation à la Colombie. Trois ans plus tard, Bolívar écrivit à Lima à propos de la bataille de Pichincha :

« La campagne qui a mis fin à la guerre dans le sud de la Colombie a été menée et commandée en personne par le général Sucre ; il y montra son talent et ses vertus militaires, surmonta des difficultés qui semblaient invincibles; la nature lui offrait des obstacles, des privations et des peines sévères. Mais il savait comment remédier à son génie fécond. La bataille de Pichincha a consommé l'œuvre de son zèle, de sa sagacité et de son courage. Il est alors nommé, en récompense de ses services, général de division et intendant du département de Quito. Ces peuples voyaient en lui leur libérateur, leur ami; ils étaient plus satisfaits du chef qui leur était assigné que de la liberté même qu'ils recevaient de leurs mains.

(Romero E. Ob. Cit., p.90).

Comme on peut le déduire de ce récit, la direction politique et stratégique magistrale d'un commandant avisé, délicat et énergique, selon les circonstances, a permis, au moment crucial qui lui correspondait d'affronter dans les derniers jours de mars et le premier avril 1822, que cette victoire était possible. Bolívar épuisé après la bataille victorieuse de Bomboná, ne pouvait plus libérer Quito et toute la responsabilité et la gloire du commandement de la bataille de Pichincha restaient à Sucre et ses troupes, parmi lesquelles les plus de 500 soldats qui ont été recrutés dans les provinces de Cuenca et Loja, en plus des guayaquileños, Les Péruviens, les Boliviens et les Argentins qui ont accordé à cet exploit le titre immortel de « Bataille des Nations ».

COLOPHON

- 1. Le 29 mai 1822, Quito a été incorporée à la Grande Colombie et le 25 juin 1824, la loi de division territoriale a été promulguée. Immédiatement après l'indépendance, les autorités péruviennes ont revendiqué des droits sur les régions de Quijos et de Mainas. Après des négociations complexes, le traité Mosquera-Monteagudo est conclu le 6 juillet 1822.**
- 2. Le problème semblait avoir été résolu, lorsque le président du département de Trujillo a ordonné au gouverneur de Jaén, une province de Quito pendant des siècles, de convoquer l'élection de députés. Face à la protestation énergique de la Colombie, les négociations reprennent et, le 18 décembre 1823,**

L'accord Mosquera Galdeano est signé, que Bolívar refuse de signer parce qu'il le juge vague et imprécis.

3. **Dans cette atmosphère de discorde, l'année 1826 est arrivée et de nouvelles revendications du Pérou sur Mainas et Jaén. La Colombie a été contrainte de lancer un ultimatum. En réponse, en 1828, le Pérou a pris Guayaquil au début de la guerre qui a culminé avec la victoire colombienne dans la bataille de Tarqui le 27 février 1829. Quatre ans seulement après la victoire patriotique d'Ayacucho, les frontières des nouveaux États ont commencé à être délimitées, à travers des guerres fratricides.**

BIBLIOGRAPHIE

- Castellanos Ramón Rafael (1998), La dimensión internacional del gran Mariscal de Ayacucho, Italgráfica S.A. Caracas
- Lara Salvador Jorge (2010), Breve Historia Contemporánea del Ecuador, EFE, México
- Macías Edison (2007), Historia General del Ejército Ecuatoriano, El Ejército en las guerras de la Independencia, Tomo II, CDEHE, Quito
- Macías Edison (2009), Historia General del Ejército Ecuatoriano. Tomo I, CDEHE, Quito
- Romero Mendoza Eduardo (sin año), Sucre, Gran Mariscal de Ayacucho, Ministerio de Defensa, Venezuela
- Rumazo González Alfonso (2001), Ocho Grandes Biografías, Italgráfica, Venezuela
- Salcedo-Bastardo J. L. (1995), De mi propia mano Antonio José de Sucre, EFE, México
- Salvador Lara Jorge (2000), Breve Historia Contemporánea del Ecuador, Fondo de cultura Económica, 2000
- Trabuco Federico, tratados de Límites de la República del Ecuador, Ed. Pío XII, Ambato Ecuador, 1970

DOCUMENTS

- Epistolario quitense del gran Mariscal Antonio José de Sucre (2004), Tomo I, DMQ, Archivo Metropolitano de Historia, Quito.

GRAE. (S.P.) PACO MONCAYO G.
EX JEFE DEL COMANDO CONJUNTO DE LAS FF.AA



RÉPUBLIQUE
DE L'ÉQUATEUR





Crnl. (S.P) Mgtr. Jorge A. Ortiz Cifuentes
PARTENAIRE FONDATEUR ASOCID-ECUADOR

BATAILLE D'IBARRA LE 17 JUILLET 1823 ET INFLUENCE SUR LE TRIOMPHE DU 24 MAI 1822

HISTORIQUE

Vainqueur du triomphe du 24 mai 1822, avec des opérations militaires entre l'armée patriote dirigée par le maréchal Antonio José de Sucre et les royalistes dirigés par le commandant Melchor Aymerich et Villajuana, dont les dernières actions eurent lieu dans les contreforts de la Pichincha et dans la ville de Quito, Sucre décida en sa faveur de la situation hésitante et délicate de Guayaquil ; a donné la liberté au territoire qui constitue aujourd'hui notre République de l'Équateur et a facilité son incorporation à la Grande Colombie. Rappelons que l'objectif politique de Bolívar était d'incorporer toutes les provinces de la Real Audiencia, y compris Guayaquil, à la Colombie.

Parmi l'enthousiasme général de la population, l'ancienne province de Quito a été incorporée à la République de Colombie. De son côté, Guayaquil, qui n'avait pas encore décidé de son avenir, avec la présence de Simón Bolívar et de l'armée victorieuse de Grancolombiano sur son territoire, proclama de force sous la pression l'incorporation de Guayaquil à la Grande Colombie le 13 juillet 1822. Avec l'indépendance de plusieurs villes par Bolívar, du côté des royalistes est resté le désir de revenir pour dominer les territoires et les villes libérés, une sorte de loyauté à la couronne espagnole est restée; ainsi, les royalistes sont concentrés à San Juan de Pasto, une ville qui n'a pas reconnu les triomphes libertaires, qui constituait un sérieux problème pour les plans futurs du Libérateur en termes de poursuite de la campagne de libération du Pérou – les troupes fidèles à l'Espagne sous le commandement du colonel Agustín Agualongo, plan pour reprendre le contrôle de ce qui a été perdu dans l'acte héroïque du 24 mai 1822.

RÉCIT HISTORIQUE DE L' BATAILLE D'IBARRA

La bataille d'Ibarra est une campagne militaire développée le 17 juillet 1823 entre les troupes indépendantistes dirigées par Simón Bolívar et les troupes royalistes fidèles à l'Espagne, dirigées par le colonel Agustín Agualongo qui réorganise une armée dans ce qui est aujourd'hui Pasto (Colombie). Il faut considérer qu'Agualongo étant le commandant royaliste de Pasto, se serait révolté en profitant de l'absence en ce lieu de Simón Bolívar.

Le colonel rebelle Agustín Agualongo, après avoir obtenu une victoire à Pasto contre Juan José Flores, en démonstration de sa fidélité et de sa loyauté à la couronne espagnole et croyant que les défenses de Quito étaient faibles, décide d'entreprendre son aventure avec une armée organisée en Pasto-Colombie, beaucoup d'entre eux recrutés par la force; comme une mauvaise appréciation de la situation, il considère que Simón Bolívar et ses généraux se dirigent vers la libération du Pérou. Simón Bolívar pour sa part serait dans des activités de repos dans ce qui est maintenant la province de Los Ríos, en apprenant le soulèvement de Pasto, il se dirige vers le nord pour mettre personnellement fin au soulèvement. Dans son évaluation, le colonel Agualongo considère la défense de Quito comme faible, prévoit d'avancer et demande le soutien des villes qui sont en route comme Otavalo; en arrière-plan, la prudence est prise avec la capture d'Ibarra puisque la ville était considérée comme un centre de patriotes qui se sont battus pour la liberté.

Cette bataille a une signification historique puisqu'il s'agit de la seule action militaire personnellement dirigée par Simón Bolívar sur le territoire équatorien, et de la dernière action d'armes d'indépendance qui a été menée dans ce qui est maintenant la république de l'Équateur; la bataille d'Ibarra serait à un niveau d'importance des batailles de Junín et d'Ayacucho, également menées par Bolívar plus tard en 1824, pour la libération définitive de l'actuelle république du Pérou.

Bolívar prépare un plan stratégique pour affronter le colonel Agualongo qui se dirigeait vers le sud avec la mission et l'intention de reconquérir pour l'Espagne ce qui a été perdu dans la bataille de Pichincha le 24 mai 1822; pour réprimer cette crise, la manœuvre de Bolívar consistait à: établir un contact par mer avec le gouverneur du Cauca afin que cette attaque de Juanumbú à Pasto, tandis que l'armée principale avançait par le sud; dans le même temps, le Libérateur avait publié une proclamation à Quito encourageant les habitants à défendre leur ville, avait amené les miliciens à se présenter volontairement et à la population pour financer l'effort de guerre. Il a également reçu l'ordre d'amener de Guayaquil 400 vétérans et 1600 à 1700 fusils pour armer les milices.

Du côté du colonel Agualongo, le 12 juillet 1823, il avança sur Ibarra, l'occupant sans résistance avec une force de paysans indisciplinés et mal armés ; pendant sa marche, Agualongo recruta des hommes à Túquerres et Ipiales, il fit prendre les fusils à Flores pour les armer. Le caudillo pachtoune resta dans la ville d'Ibarra pour entraîner ses hommes et collecter des victuailles; l'histoire raconte des abus sur les femmes et la présence dans les bars de la ville par les hommes qui composaient l'armée d'Agualongo.

De Guayaquil est venu le colonel Diego Ibarra avec une colonne du bataillon Vargas de la Garde, l'escadron des

Grenadiers de Colombie, 100 vétérans de différents corps sortis des hôpitaux, des fusils et des munitions. Le 27 juin, Bolívar entra dans Quito et après des jours de marches forcées arriva à San Pablo (province d'Imbabura) le 16 juillet 1823.

L'armée républicaine était composée de 350 vétérans regroupés dans les bataillons d'infanterie Rifles of Bomboná, Rehincha, Yaguachi, Vargas et l'escadron de cavalerie Guías del Alto Apure. Simón Bolívar décida de diviser son armée en trois colonnes : la première avec l'escadron Guías et le bataillon Yaguachi sous les ordres du général Bartolomé Salom ; la seconde avec l'escadron Grenadiers et le bataillon Vargas et dirigé par le brigadier vénézuélien José de Jesús Barreto ; et la troisième avec le bataillon Quito, une compagnie de sapeurs et de pièces d'artillerie sous les ordres du colonel Hermógenes Maza. Les vétérans Manuel Zambrano et Pedro Montúfar étaient à la tête des miliciens de Quito; connaissant l'habileté des pastusos avec des couteaux, ils formaient un corps de 136 hommes sous les ordres du lieutenant Borrero, presque tous recrutés dans la guilde des couteliers; de plus, ils possédaient deux à quatre canons.

La plupart des historiens estiment que les forces républicaines comptaient 1500 hommes dans leurs rangs ; d'autres estiment en 1800 ; dans la préparation de la campagne, il a été analysé et estimé qu'il faudrait pas moins de 2 000 hommes pour remporter la victoire. Les royalistes étaient estimés à 1500 fantassins et 100 cavaliers ; certains historiens pensent qu'il y en avait 1200, dont 800 avaient des fusils et certains combattaient à cheval ; d'autres parlent de 2000 hommes ; selon une lettre de Bolívar au vice-président Francisco de Paula Santander, datée du 21 juillet 1823 à Quito, les monarchistes seraient 3000 combattants.

Le 17 juillet à l'aube, Bolívar quitta San Pablo et le long de la route d'Abra et de Cochicaranqui, avança avec l'intention de surprendre les pastusos; les troupes royalistes n'avaient que des avances gardant la route et leurs sentinelles dans l'hacienda Yacucalle sont les premières à tomber par les troupes patriotiques de Bolívar. L'infanterie patriote et l'artillerie marchent des deux côtés de la route et la cavalerie au milieu. Le Libérateur était à l'avant-garde avec son aide de camp et huit gardes de l'escadron des Guides ; on peut le voir dans le plan de Bolívar, le facteur surprise et la formidable force et mobilité de sa cavalerie; il n'utilise pas la route royale qui vient de Quito-Otavallo-Atuntaqui-Ibarra; au contraire, il avance à travers le pays à travers les hameaux d'El Abra, Cochicaranqui, La Esperanza, atteignant Ibarra d'une manière surprenante et inattendue pour les troupes d'Agualongo par ce qui est maintenant l'avenue El Retorno, quartier de Los Ceibos qui est la partie sud-est de la ville d'Ibarra.

Pendant ce temps, les Pachtounes, plus soucieux d'obtenir du butin dans les environs, n'avaient pratiquement pas de belvédères dans le secteur de Yacucalle et ont été pris par surprise. Au début, ils ont cru que c'était une avance, mais quand ils ont réalisé que c'était le gros de l'armée ennemie, ils ont décidé d'y faire face, sentant l'attaque et plusieurs pertes, les troupes d'Agualongo se retirent sur la coupe de la rivière Tahuando, où se déroule la bataille finale et la plus importante pour la consolidation de la liberté de l'Amérique.

Bolívar décida de ne pas attaquer la ville frontalement à l'ennemi, il procéda à l'encercler; la cavalerie menait l'enveloppement, étant la principale attaque de la partie nord de la ville; au centre, l'infanterie continuait. L'armée ennemie est devenue désordonnée et de nombreux royalistes ont été tués dans les rues d'Ibarra. De cette façon, le Libérateur les acculait dans les rues étroites d'Ibarra, grâce à sa cavalerie nombreuse et au meilleur armement de son infanterie; cette bataille est caractérisée par des combats rapprochés incluant l'utilisation d'armes blanches. Remarquant l'assaut simultané de la cavalerie et de l'infanterie, Agualongo ordonna de se retirer de l'autre côté de la rivière Tahuando, une position plus défendable pour son terrain escarpé et étroit; cependant, Bolívar ne l'a pas permis et a continué avec ses attaques, l'histoire raconte que le Libérateur pour mener personnellement cette bataille a escaladé une pierre appelée « La Chapetona » elle-même existe comme preuve à ce jour sur la rive gauche de la rivière Tahuando dans la ville d'Ibarra. L'armée royaliste s'est dissoute trois fois, mais dans chacune d'elles, elle a réussi à se refaire.

Enfin, les troupes survivantes du colonel Agualongo, se retirent dans le secteur d'Aloburo, où elles sont massacrées par les lances des escadrons de grenadiers et de guides, qui se sont démarqués dans cette bataille; les cavaliers de llanero cherchèrent à se venger après l'humiliation de Bomboná et de la ville d'Ibarra, ils poursuivirent les insurgés jusqu'à la rivière Chota, devant une grande plaine qui était le terrain idéal pour eux; les Pachtounes étaient tombés dans un piège en s'installant dans cette localité; même Bolívar, sabre à la main, mena l'assaut sur le dernier secteur de résistance occupé par les monarchistes. L'histoire raconte que cette bataille fut un massacre pour les royalistes ; les vainqueurs ne comptent dans leurs pertes que 13 morts et 8 blessés ; du côté de l'armée d'Agualongo les historiens considèrent parmi 800 les pertes subies.

Après la victoire, Bolívar envoya la cavalerie du brigadier Barreto pour poursuivre tous les royalistes qui tentaient de fuir. Il les a poursuivis sur un long chemin et très peu ont réussi à s'échapper. Les quelques survivants ont accompagné Agualongo le long du chemin d'Olivo et d'Aloburo jusqu'à



Mur de bataille d'Ibarra, parc de la ville d'Ibarra

la traversée de la rivière Chota, à l'abri de la cavalerie républicaine. Bolívar, furieux que les Pachtounes n'aient pas respecté la paix qu'il leur avait offerte, ordonna de n'avoir aucune pitié pour aucun ennemi capturé. Le colonel Agualongo et quelques-uns de ses hommes auraient réussi à s'échapper et seraient arrivés vaincus jusqu'à Pasto; à cet endroit, il continua ses activités de reconquête de la ville de Pasto, puis il serait vaincu à nouveau, capturé et fusillé à Popayán.

De cette façon, l'histoire de notre patrie garde dans ses pages de gloire le triomphe de Bolívar sur les troupes d'un colonel rebelle Agualongo qui avait l'intention de récupérer Quito déjà libéré du joug espagnol lors de la bataille de Pichincha; triomphe qui avait comme scénario de champ de bataille la ville d'Ibarra, dont cette bataille porte le nom de cette bataille; étant d'une importance historique pour la direction directe du Libérateur et les répercussions ou conséquences stratégiques de la ratification du triomphe de Pichincha et de la libération définitive de l'Équateur et plus tard du Pérou.

CONSÉQUENCES STRATÉGIQUES

La bataille d'Ibarra a eu lieu le 17 juillet 1823 et a été personnellement dirigée par le libérateur Simón Bolívar, qui a vaincu les troupes pastuanes révoltées et commandées par le colonel Agustín Agualongo, alors que l'examen de l'histoire ne semble pas être considéré dans son ampleur qu'il mérite; c'est-à-dire parce que ses répercussions stratégiques, en ne permettant pas au colonel Agualongo de consolider son intention de reconquérir et de reprendre Quito en faveur de la couronne espagnole; le triomphe était vital pour assurer et confirmer la réalisation de la bataille de Pichincha, un succès obtenu un an plus tôt; si les troupes royalistes n'avaient pas été vaincues, le colonel Agualongo avançait définitivement vers le sud, devenait fort, avait déjà accepté de soutenir son passage par Otavalo et serait arrivé à Quito triomphant et motivé à remplir sa mission de loyauté envers la Couronne d'Espagne en récupérant Quito et en mettant en danger la liberté obtenue par nos patriotes dans les contreforts de la Pichincha.

La bataille du 17 juillet 1823, permet la poursuite de l'acte libertaire sur le continent américain et consolide l'acte libertaire à un pays qui vivait aux mains de la Couronne espagnole; Simón Bolívar, avec sa présence du début à la fin de la bataille, a donné un exemple à ses patriotes en combattant personnellement dans la bataille d'Ibarra, qui constitue une référence qui maintient les rêves et les espoirs de tout un peuple pour la liberté et des jours meilleurs persistent.

Le triomphe de Bolívar dans la bataille d'Ibarra permet au Libérateur et à la Grande Colombie en général de consolider leur leadership et de continuer dans des campagnes libertaires vers le sud, arrivant des années plus tard pour libérer ce qui est maintenant la République du Pérou; la bataille d'Ibarra pour sa direction directe du Libérateur et ses répercussions stratégiques est au plus fort des batailles de Junín et Ayacucho qui ont été développés en 1824.



**Monument aux héros de l'
17 juillet 1823
Parc Boyacá - Ibarra**

Crnl. (S.P) Mgtr. Jorge A. Ortiz C.



LES RESTES DE SUCRE*

Antonio José de Sucre est né le 3 février 1795 à Cumaná, une ville côtière de l'est du Venezuela. Le lieutenant le plus victorieux de Simón Bolívar a remporté de nombreuses batailles de l'indépendance américaine, et son nom est lié aux victoires de Pichincha, Ayacucho et Tarqui.

Sucre était fortement lié à l'Équateur. C'est après la fin de sa première campagne victorieuse en tant que général (celle qu'il a couronnée à la bataille de Pichincha, en mai 1822), que Sucre a rencontré le Quito Mariana de Carcelén.

Avec elle, il formerait un ménage et aurait sa fille unique reconnue. Mariana sera un facteur clé dans la future parcelle de ses restes.

Après l'indépendance, Sucre a pris la décision de se retirer du commandement militaire. Mais Bolivar ne pouvait pas se séparer de son homme de confiance. À la demande du Libérateur, Sucre a été contraint d'occuper des postes et des commissions qui l'ont souvent éloigné de là où se trouvait vraiment son cœur : Quito et sa bien-aimée Mariana Carcelén. Sa dernière commande était de nature diplomatique. Il rentrait à Quito de Bogotá à dos de mulet le long de la route de Pasto (aujourd'hui Nariño, Colombie), quand il a été intercepté à la hauteur de la forêt de Berruecos par un groupe d'hommes, qui l'ont tué en lui tirant une balle dans la tête et le cœur. Sucre est mort sur le coup. C'était le 4 juin 1830.



Décès d'Antonio José de Sucre à Berruecos

LES ERRANCES DES OS DU MARÉCHAL

Les tueurs de matériel ont été identifiés, mais à qui ou à qui répondaient-ils? Le général Juan José Flores, premier président de l'Équateur, a été désigné par certains secteurs comme l'auteur intellectuel du premier crime politique de notre histoire républicaine. Rien n'a jamais pu être prouvé de manière irréfutable.

Le corps de Sucre est resté inhumé pendant 24 heures au même endroit où il a été tué, alors que le petit entourage qui l'accompagnait s'est enfui dans la peur au moment de l'attaque. Son assistant, le sergent Caicedo, est revenu le lendemain avec plusieurs habitants et a été enterré dans un

endroit éloigné de la route, mais dans la même forêt.

Cette sépulture était marquée d'une humble croix en bois.

Deux jours après le crime, le corps a été exhumé par un chirurgien militaire. Il a été enregistré que le corps appartenait au maréchal et a été réenterré.

Sa veuve à Quito a pris l'initiative de récupérer le corps. Il renvoya à Berruecos l'assistant Caicedo, un majordome de sa confiance et plusieurs pions. Selon l'historien équatorien Alfonso Rumazo, le cortège funèbre ne se déplaçait que la nuit. Caicedo et ses compagnons sont allés dans la forêt lugubre et ont récupéré les restes, les emmenant furtivement à Quito à l'intérieur d'une boîte saupoudrée de chaux vive.

La troisième sépulture de Sucre fut l'oratoire de l'Hacienda El Deán, à Quito, propriété de la veuve, Mariana Carcelén.

LE MYSTÈRE DES OS

Bientôt, la nouvelle s'est répandue que les restes du Vénézuélien étaient à Quito. La veuve, déterminée à préserver au sein de la famille l'emplacement réel des restes de son mari, n'a pas nié la nouvelle, mais a fait circuler les données de l'église de San Francisco comme lieu de sépulture. Pendant des années, cette rumeur a induit en erreur les enquêteurs et les autorités qui ont cherché sans succès l'enterrement de Sucre sur le site.

Après un certain temps, la mort du maréchal cessa d'être une nouvelle. La veuve profite de l'occasion pour changer à nouveau le lieu de sépulture des restes de Sucre. La destination était le couvent de Carmen Bajo, à Quito. Les ossements ont été enterrés devant l'autel de l'église avec la permission de leur supérieur. Cette fois, la furtivité était totale. La veuve mourut et emporta le secret dans la tombe.

LE VENEZUELA REVENDIQUE POUR LA PREMIÈRE FOIS LES RESTES DU MARÉCHAL

En 1876, la plupart des protagonistes de ce complot de dissimulation étant déjà décédés, le président du Venezuela Antonio Guzmán Blanco décida que les restes de Sucre devaient retourner dans leur patrie.

Un commissaire de sa confiance fut envoyé à Quito pour récupérer les restes, mais sa gestion s'avéra infructueuse. À l'intérieur de l'enterrement présumé dans l'église de San Francisco, il n'y avait que des briques d'adobe.

Le rapatriement des restes de Sucre aurait signifié un énorme retour politique pour un dirigeant de style autocratique comme Guzmán Blanco, à un moment où le culte de Bolívar et d'autres héros était délibérément exploité – pour la première fois – du pouvoir politique au Venezuela. Le retour de son commissaire les mains vides n'aurait pas dû être très satisfaisant pour ce président.

LES RESTES DE SUCRE APPARAISSENT

C'est un autre souverain – non pas un Vénézuélien mais un Équatorien – qui a bénéficié de l'avantage politique de localiser et d'enterrer avec les honneurs les restes du Grand Maréchal d'Ayacucho: nous nous référons au général Eloy Alfaro.

La furtivité a été brisée par une dame de Quito, qui connaissait le secret depuis plusieurs années, par la bouche d'une

personne très proche de l'environnement de la veuve de Sucre.

La nouvelle sensationnelle est venue par des émissaires au président Alfaro. Le 24 avril 1900, en sa présence, les restes enterrés devant l'autel de Carmen Bajo ont été mis au jour. Une commission médicale a confirmé qu'ils appartenaient au maréchal Sucre.

Le 4 juin de cette année-là (jour commémoratif de sa mort), les restes de Sucre, jusque-là dans des allées inconnues depuis environ 70 ans, ont été portés en procession et enterrés dans la cathédrale de Quito, où ils reposent encore aujourd'hui.

La permanence des restes d'Antonio José de Sucre en Équateur est due non seulement aux efforts secrets de sa veuve, mais aussi au souhait exprès du maréchal d'Ayacucho, qui, le 12 décembre 1825, dans une lettre adressée au général Trinidad Morán, a écrit les mots suivants: « Je pense que mes os sont enterrés en Équateur, ou qu'ils sont jetés à l'intérieur du volcan Pichincha.

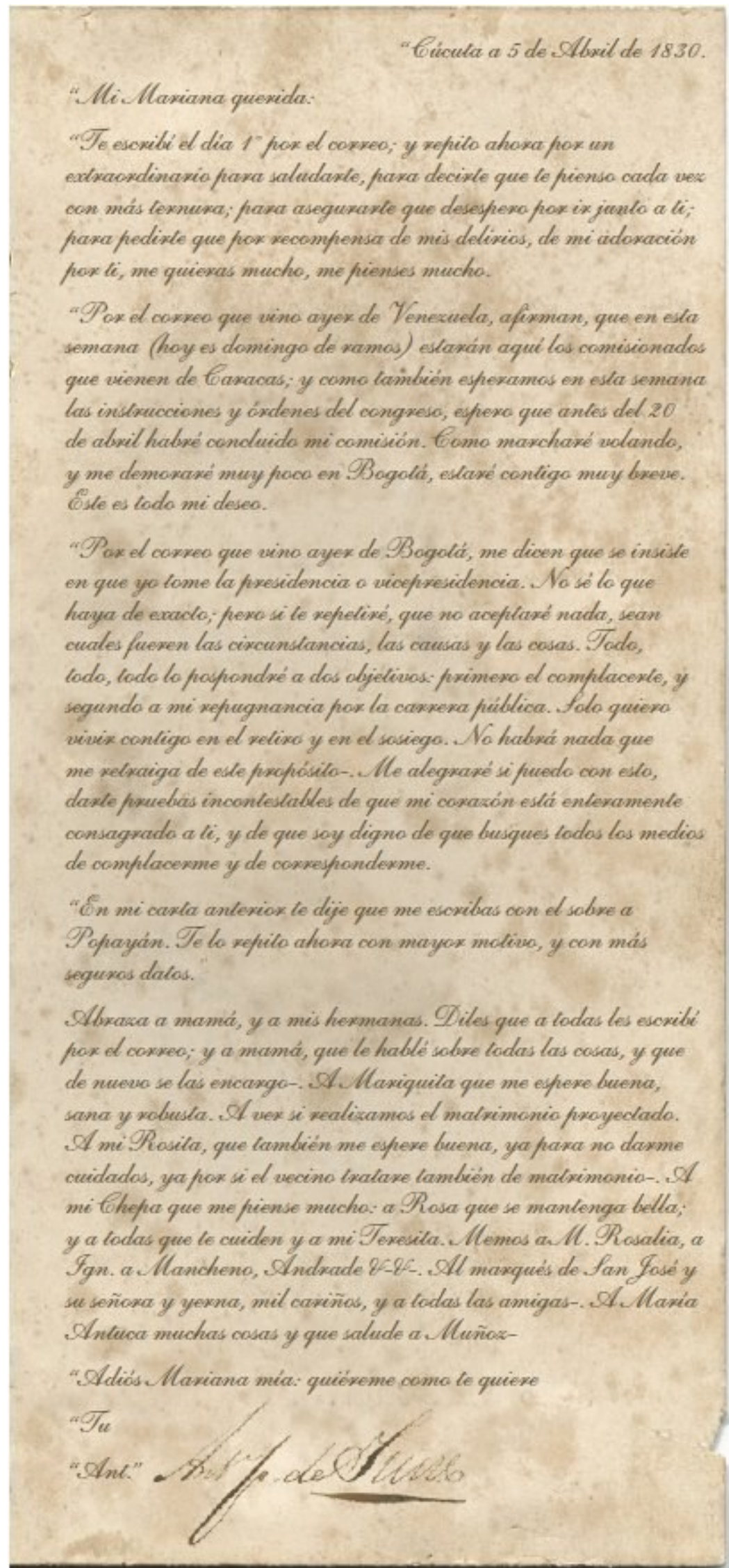
L'urne où reposent ses restes est faite de roche volcanique (andésite) extraite du volcan Pichincha. (1)

*Bibliographie consultée:

- Antonio José de Sucre, por Alfonso Rumazo González
- Vida ejemplar del Gran Mariscal de Ayacucho, por Ángel Grisanti
- Las tres muertes del Mariscal Sucre, por Manuel Caballero
- Diario El Universo



Tombe d'Antonio José de Sucre dans la cathédrale métropolitaine de Quito - Équateur

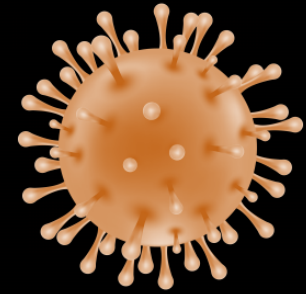
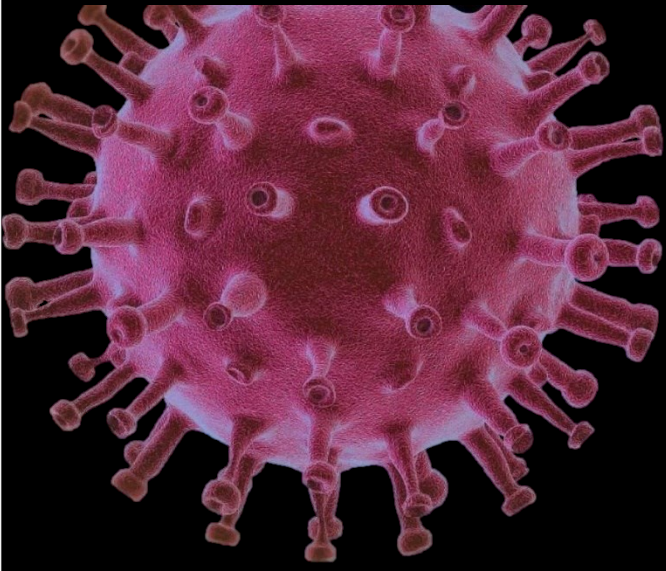


DIVERS

DIVERS

VERS

DIVERS



ÉQUATEUR

824.469 NOMBRE TOTAL DE	35.421 DÉCÉDÉ	33.236.717 DOSES-VACCINS
--	--------------------------------	---

AMÉRIQUE DU SUD: DÉCÈS

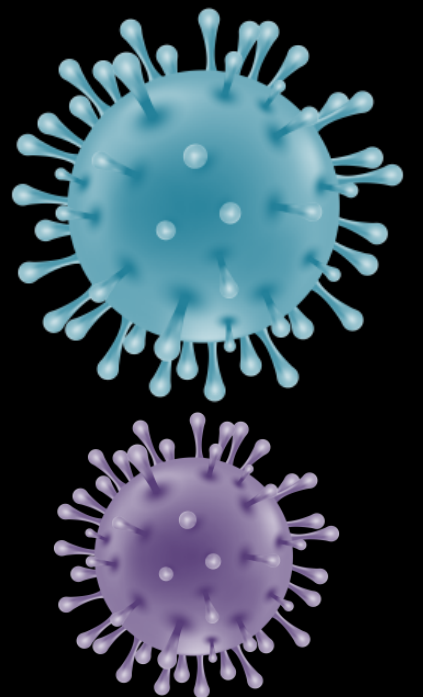
660.269 BRÉSIL	212.328 PÉROU	56.750 CHILI	139.660 COLOMBIE
---------------------------------	--------------------------------	-------------------------------	-----------------------------------

DANS LE MONDE

58.838.740 NOMBRE TOTAL DE CAS	6.177.089 DÉCÉDÉ	427.015.620 RÉCUPÉRÉ
---	-----------------------------------	---------------------------------------

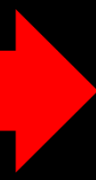


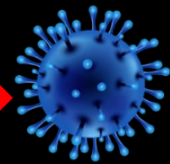
Comme ça De le Nombres



Mis à jour au 04-AVRIL-2022

SEMÁFORO Vert

Cliquez ici 



POÈME ET CHANSON À SUCRE

POEMA A SUCRE

Con alma justa y piel de acero
va Antonio José de Sucre
cabalgando por la historia,
pule,
esculpe,
fecunda nuestras mentes.
Sucre es hermano mayor,
nos aventaja,
caminó en el filo,
desde Cumaná, allende los cerros,
fue de las sombras al sol.
Sucre trae el progreso,
enseña con el ejemplo,
grita con el corazón
y derrota con acero de honor.
Azote de tropas realistas,
hermano Sucre:
¡diste libertad al por mayor!
tus victorias en Pichincha y Ayacucho
fueron muestras de arrojo y valor.
En el pesimismo te olvidamos
¿Cuántos más han ido a la tumba borrados,
desperdiciados por la ignorancia o
arrinconados por la ignominia?
General en Jefe Sucre:
tu legión valiente cabalga contigo
al lado de águilas y cóndores
con trompetas marciales
siguen pugnando por una misma nación.
Hermano Sucre:
la traición en Berruecos no te mató,
porque abrebamos de tus pasos
y encontramos vigor e inspiración.
Vives Sucre en los ríos,
en las elevaciones rocosas,
en el inocente niño y el ama de casa
¡No más divisiones en América del Sur!
¡Vida eterna al General Sucre!
¡Así sea!

Por: Abel Pérez Rojas

CHANSON À SUCRE

Il ne fait aucun doute qu'il existe un grand nombre de thèmes dans le répertoire vénézuélien où la figure de Sucre est le protagoniste. Après tout, ce sont les gens et leurs simples ménestrels, souvent anonymes, qui sont le dépositaire de tant d'histoire et de tendresse. Mais il y a trois thèmes définitivement retentissants, qui ont dans la figure du Grand Maréchal d'Ayacucho leur raison d'être.

Également de Cumaná est la voix de Hernán Marín, un interprète incomparable de chœurs, qui a pris la chanson « Glorioso Antonio José » du grand compositeur Enrique Hidalgo (d'El Tigre, État d'Anzoátegui) pour rendre hommage à Sucre:

« Glorieux Antonio José de Sucre / toute bonté /
âme qui dans la liberté a mis sa vie et sa foi /
aujourd'hui que l'histoire le voit comme un
soldat exemplaire / Je dédie ma chanson en
l'honneur de sa mémoire / et de sa trajectoire
propre de brave maréchal. Dès son plus jeune
âge, il a défendu notre drapeau / aussi sur une
autre frontière, il s'est battu avec intégrité / mais
le mal noir de Berruecos l'a traqué / et là sa vie
s'est terminée quand le génie s'est démarqué /
quand il s'est le plus donné à l'Amérique qu'il
aimait / La bataille d'Ayacucho vous a rempli de
gloire et de gloire / ce fut une victoire brillante
qui a donné beaucoup à Bolívar / tout ce qui est
bon je l'entends parler de votre sympathie / de la
noblesse et de la galanterie / de votre grande
intelligence / parce que vous étiez lumière et
essence / de notre race courageuse / Sucre était
très estimé par notre Libérateur / pour être un
combattant féroce et notoire / l'avait toujours à
ses côtés / ami inconditionnel / parce que dans
son épée triomphale / il mettait la plus grande
confiance / en lui brillait l'espoir d'une patrie
libérale / »..

GLORIEUX ANTONIO JOSÉ





ANNIVERSAIRE Nro. 80 CONSEIL INTERAMÉRICAIN DE DÉFENSE —CID— (1942-2022)



ASOCID-ECUADOR
"GRAN LIEPOLDO AURELIO MARTILLAANTE"

Miguel Oswaldo Moreno Valverde
PRÉSIDENT EXÉCUTIF D'ASOCID-ECUADOR

Souhaite saluer, par la présente, **M. le Vice-Amiral Alexandre Rabello de Faria, PRÉSIDENT DU CONSEIL DES DÉLÉGUÉS DE L'OID**, et au nom de l'Association des anciens facilitateurs et diplômés du Collège Interaméricain de Défense, Chapitre-Équateur, exprimer ses plus sincères félicitations à l'occasion de la célébration du quatre-vingtième anniversaire de la création de l'ORGANISATION INTERAMÉRICAINNE DE DÉFENSE, une prestigieuse organisation internationale que vous dirigez opportunément.

Quatre-vingts ans dédiés au renforcement des relations de coopération, de sécurité et de défense entre les pays du Continent depuis que, dans la matinée du lundi 30 mars 1942, les drapeaux des États membres ont été érigés et alignés dans l'atrium du magnifique Hall des Amériques de l'Union panaméricaine, à Washington D.C. C'est ainsi que commença l'acte solennel de la troisième réunion de consultation des ministres des Affaires étrangères des républiques américaines, au cours de laquelle cette grande institution fut créée à l'unanimité, dans le but de fournir à l'Organisation des États américains (OEA) et à ses États membres des services consultatifs technique et éducatif sur les questions liées aux problématiques militaires et de défense dans l'hémisphère.

ASOCID-ECUADOR présente ses salutations affectueuses à l'OID qui, sans aucun doute, s'est imposée comme une entité moderne, efficace et proactive qui, au cours des huit dernières décennies, a contribué de manière décisive à la réalisation de la vision de l'OEA et est devenue l'entité facilitatrice entre cette Organisation, les États Membres et les organisations internationales de nature similaire.

Veillez transmettre nos salutations affectueuses au Conseil des délégués que vous présidez, ainsi qu'au personnel de direction et d'administration, tout en leur souhaitant plein succès dans l'exercice de fonctions aussi délicates.

Quito D.M., 30 mars 2022

Cordialement,

Dr. Miguel Oswaldo Moreno Valverde Ing. MBA.,
Général de brigade (S.P.)
**PRÉSIDENT EXÉCUTIF FONDATEUR
DE L'ASOCID-ECUADOR**





ANNIVERSAIRE Nro. 60

COLEGIO INTERAMERICANO DE DEFENSA —CID— (1942-2022)



ASOCID-ECUADOR
"GRAD. LEOPOLDO AURELIO MANTILLA ANTE"

Miguel Oswaldo Moreno Valverde
PRESIDENTE EJECUTIVO DE LA ASOCID-ECUADOR

Saluda atentamente al Sr. *Vice-Admirante Alexandre Rabello de Faria*, **PRESIDENTE DEL CONSEJO DE DELEGADOS DE LA JID**, y a nombre de la Asociación de los exasesores y egresados del Colegio Interamericano de Defensa, Capítulo-Ecuador, le expresa la más sentida felicitación por estar celebrando el Octogésimo Aniversario de la creación de la JUNTA INTERAMERICANA DE DEFENSA, prestigiosa organización internacional que usted con acierto la dirige y lidera.

Son ochenta años de fortalecer las relaciones de cooperación, seguridad y defensa entre los países del Continente desde que, en la mañana de un día lunes 30 de marzo de 1942, las banderas de los Estados Miembros se posesionaban juntas y en fila en el atrio del bello Salón de las Américas de la Unión Panamericana en Washington D.C., para dar inicio al acto solemne de la Tercera Reunión de Consulta de Ministros de Relaciones Exteriores de las Repúblicas Americanas en cuya resolución se creó de manera unánime esta magna institución cuyo propósito era la de prestar a la Organización de los Estados Americanos –OEA– y a sus Estados Miembros los servicios de asesoramiento técnico, consultivo y educativo sobre temas relacionados con asuntos militares y de defensa en el Hemisferio.

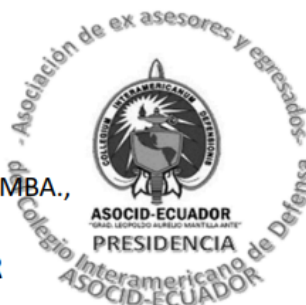
La ASOCID-ECUADOR, presenta el saludo afectuoso a la JID que, sin duda alguna, se ha consolidado como una entidad moderna, eficiente y proactiva que durante las últimas ocho décadas ha contribuido decisivamente al cumplimiento de la visión de la –OEA– y se ha constituido como el ente facilitador entre esta Organización, los Estados Miembros y los Organismos Internacionales de naturaleza similar.

Tenga la gentileza de transmitir el saludo afectuoso al Consejo de Delegados que usted preside, así como al personal directivo y administrativo, a la vez que, se les desea éxitos en el desempeño de tan delicadas funciones.

Quito D.M., a 30 de marzo de 2022

Atentamente,

Dr. Miguel Oswaldo Moreno Valverde Ing. MBA.,
General de Brigada (S.P.)
**PRESIDENTE EJECUTIVO FUNDADOR
DE LA ASOCID-ECUADOR**



Reconnaissances

obtenues





DIRECTOR
INTER-AMERICAN DEFENSE COLLEGE
FORT LESLEY J. MCNAIR, DC 20319

CID / 453-20
4 de agosto de 2020

Capítulo Ecuador (ASOCID),

Al conmemorarse el segundo aniversario de la creación jurídica de la asociación de exasesores y egresados del Colegio Interamericano de Defensa, Capítulo-Ecuador, les deseamos mucho éxito y agradecemos a la vez su invaluable apoyo. De los quince capítulos de ex alumnos del CID, la ASOCID-ECUADOR es la más activa en el hemisferio y es verdaderamente un ejemplo en el Continente.

La misión del Colegio Interamericano de Defensa es preparar a oficiales militares, policías nacionales y funcionarios del gobierno civil de los estados miembros de la Organización de los Estados Americanos —OEA— para que asuman altos cargos a nivel estratégico dentro de sus gobiernos, a través de programas académicos de posgrado y nivel avanzado en defensa, seguridad y disciplinas afines en el hemisferio. Nuestra visión es simple: ser reconocidos como la principal institución académica en defensa y seguridad en el hemisferio.

La ASOCID-ECUADOR, representa los principios contenidos en la declaración de nuestra misión.


Los países de nuestro hemisferio enfrentan tremendas amenazas que son de tipo: multidominio y multimodal. Emplean múltiples capas de distanciamiento operativo. Funcionan por debajo del umbral del conflicto armado y aprovechan las grietas y brechas que existen entre las instituciones democráticas y los países. Estas amenazas son desafíos transnacionales y son complejos, van desde pandemias y crisis humanitarias hasta el crimen organizado, la inestabilidad y el oportunismo depredador económico radical que nos afecta a todos.


Las discusiones profesionales realizadas por la ASOCID-ECUADOR, confirman que ustedes son un recurso académico muy valioso para su nación. Sus debates agregan valor y las tertulias del Foro de Expertos son ricas en contenido estratégico y operativo. Los miembros activos de la asociación son aquellos que, después de su permanencia en este querido Colegio, siguen servido en forma efectiva a su país.

El Capítulo de exasesores y egresados de Ecuador, representa también el éxito de la misión que el CID persigue: desarrollar pensadores estratégicos que resuelvan problemas complejos dentro de nuestro hemisferio. ¡Somos mejores gracias a la ASOCID- ECUADOR!

Aprovecho para expresarles mis sentimientos de aprecio y admiración. En el CID estamos agradecidos por el continuo apoyo de Ecuador y les deseamos muchos éxitos en sus continuos esfuerzos por promover el pensamiento estratégico, la resolución de problemas complejos y los principios de democracia, derechos humanos, seguridad y defensa.

Sincerely,


JAMES E. AYLER
Major General, US Army
Director







Médias SOCIAUX





ASOCID-ECUADOR

"GRAD. LEOPOLDO AURELIO MANTILLA ANTE"

Av. Naciones Unidas e2-30 y Núñez de Vela. Edif. Metropolitan. Piso 4
Oficina 411. Celular: (593) 99 866 0726
Quito-Ecuador.

WEB: www.asocid-ecuador.com.ec

